

Gabriel TARDE (1890)

Les lois de l'imitation

Chapitres I à V

2^e édition, 1895

Un document produit en version numérique par Réjeanne Toussaint, bénévole,
Chomedey, Ville Laval, Québec
Courriel: rtoussaint@aei.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Un document produit en version numérique
par Réjeanne Toussaint, bénévole,
Chomedey, Ville Laval, Québec
Courriel: rtoussaint@aei.ca
à partir de :

Gabriel Tarde (1890)

Les lois de l'imitation

Chapitre I à V.

Une édition électronique réalisée à partir du livre de Gustave Gabriel
TARDE, **Les lois de l'imitation**. Première édition : 1890. Texte de la
deuxième édition, 1895. Réimpression. Paris : Éditions Kimé, 1993, 428 pp.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte : Times, 12 points.
Pour les citations : Times 10 points.
Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word
2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Mise en page complétée le 27 août 2004 à Chicoutimi, Québec.



Remerciements

L'édition numérique de ce livre a été rendue possible grâce au dévouement de ma belle-sœur, Mme Réjeanne Toussaint, la sœur de mon épouse. La correction des fichiers passés en reconnaissance de caractères a été très exigeante, étant donné la piètre qualité de l'édition papier utilisée.

Toute notre reconnaissance à Mme Toussaint pour avoir rendu cette importante œuvre de Gabriel Tarde enfin accessible à tous.

Courriel : <mailto:rtoussaint@aei.ca>.

Table des matières

[Préface de la deuxième édition](#), 1895

[Avant-Propos de la première édition](#), 1890.

Chapitre I. [La Répétition universelle](#)

- I. [Régularité inaperçue des faits sociaux à un certain point de vue](#). Leurs analogies avec les faits naturels. Les trois formes de la Répétition universelle: ondulation, génération, imitation. Science sociale et philosophie sociale. Sociétés animale
- II. [Trois lois analogues en physique, en biologie, en sociologie](#). Pourquoi tout est nombre et mesure
- III. [Analogies entre les trois formes de la Répétition](#). Elles impliquent une tendance commune à une progression géométrique. - Réfractions linguistiques, mythologiques, etc. - Interférences heureuses ou malheureuses d'imitation. Interférences-luttes et interférences-combinaisons (inventions). Esquisse de logique sociale
- IV. [Différences entre les trois formes de la Répétition](#). Génération, ondulation libre. Imitation, génération à distance. Abréviation des phases embryonnaires
- [V.](#)

Chapitre II. [Les similitudes sociales et l'imitation](#)

- I. [Similitudes sociales qui n'ont point l'imitation et similitudes vivantes qui n'ont point la génération pour cause](#). Distinction des analogies et des homologies en sociologie comparée comme en anatomie comparée. Arbre généalogique des inventions, dérivant d'inventions-mères. Propagation lente et inévitable des exemples, même à travers des peuples sédentaires et clos 41-56
- II. [Y a-t-il une loi des civilisations](#) qui leur impose un chemin commun ou du moins un terme commun, et, par suite, des similitudes croissantes, même sans imitation ? Preuves du contraire 57-65

Chapitre III. [Qu'est-ce qu'une société ?](#)

- I. [Insuffisance de la notion économique ou même juridique: sociétés animales](#). Ne pas confondre nation et société. Définition
- II. [Définition du type social](#)

- III. [La socialité parfaite](#). Analogies biologiques. Les agents cachés, et peut-être originaux, de la répétition universelle.
- IV. [Une idée de Taine](#). La contagion de l'exemple et la suggestion. Analogies entre l'état social et l'état hypnotique. Les grands hommes. L'intimidation, état social naissant.

Chapitre IV. [Qu'est-ce que l'histoire ? L'archéologie et la statistique](#)

- I et II. [Distinction entre l'anthropologiste et l'archéologue](#). Ce dernier, inconsciemment, se place à notre point de vue. Stérilité d'invention propre aux temps primitifs. Imitation extérieure et diffuse, dès les plus hauts temps. Ce que nous apprend l'archéologie
- III. [Le statisticien voit les choses, au fond, comme l'archéologue](#): il s'occupe exclusivement des éditions imitatives, tirées de chaque invention ancienne ou récente. Analogies et différences
- IV et V. [Ce que devrait être la statistique](#); ses desiderata. Interprétation de ses courbes, à savoir de ses côtes, de ses plateaux et de ses descentes, fournie par notre point de vue. Tendance de toutes idées et de tous besoins à se répandre suivant une progression géométrique. Rencontre, concours et lutte de ces tendances. Exemples. Le besoin de paternité et ses variations. Le besoin de liberté et autres. Loi empirique générale; trois phases; importance de la seconde
- VI et VII. [Les tracés de la statistique et le vol d'un oiseau](#). L'œil et l'oreille considérés comme des enregistrements numériques d'ondulations éthérées ou sonores, statistiques figurées de l'univers. Rôle futur probable de la statistique. Définition de l'histoire

Chapitre V. [Les lois logiques de l'imitation](#)

[Pourquoi, dans les inventions en présence, les unes sont imitées, les autres non](#). Raisons d'ordre naturel et d'ordre social, et parmi celles-ci, raisons logiques et influences extra-logiques. Exemple linguistique

- I. [Ce qui est imité, c'est croyance ou désir, antithèse fondamentale](#). La formule spencérienne. Le progrès social et la méditation individuelle. Le besoin d'invention et le besoin de critique ont même source. Progrès par substitution et progrès par accumulation d'inventions
- II. [Le duel logique](#). Tout n'est que duels ou accouplements d'inventions en histoire. L'un dit toujours oui et l'autre non. Duels linguistiques, législatifs, judiciaires, politiques, industriels, artistiques. Développements. Chaque duel est double, chaque adversaire affirmant sa thèse en même temps qu'il nie celle de l'autre. Moment où les rôles se renversent. Duel individuel et duel social. - Dénouement: trois issues possibles
- III. [L'accouplement logique](#). Ne pas confondre la période d'accumulation qui précède la période de substitution avec celle qui la suit. Distinction entre la grammaire et le dictionnaire linguistiquement, religieusement,

politiquement, etc. Le dictionnaire se grossit *plus aisément* que la grammaire ne se perfectionne

Autres considérations

Chapitre VI. Les influences extra-logiques

Caractères différents de l'imitation. - I. Sa précision et son exactitude croissantes; cérémonies et procédures. - II. Son caractère conscient ou inconscient. - Puis, marche de l'imitation:

- 1^{er} *Du dedans au dehors de l'homme.* - Diverses fonctions physiologiques comparées au point de vue de leur transmissibilité par l'exemple. Obéissance et crédulité primitives. Dmesog transmis avant rites. Admiration précédant envie. Idées communiquées avant expressions; buts communiqués avant moyens. Explication des survivances par cette loi. Son universalité. Son application à l'imitation féminine même
- 2^e *Du supérieur à l'inférieur.* - Exceptions à cette loi, sa vérité comparable à celle qui régit le rayonnement de la chaleur. - I. Exemples. La martinella et le carroccio. Les Phéniciens et les Vénitiens. Utilité des aristocratie. - II. Hiérarchie ecclésiastique et ses effets. - III. C'est le plus supérieur, parmi les moins distants, qui est imité. Distance au sens social. - IV. En temps démocratique, les noblesses sont remplacées par les grandes villes, qui leur ressemblent en bien et en mal. - V. En quoi consiste la supériorité sociale: en caractères internes ou externes qui favorisent l'exploitation des inventions à un moment donné. - VI. Application au problème des origines du système féodal

Chapitre VII. Les influences extra-logiques (suite). La Coutume de la Mode

Âges de coutume où le modèle ancien, paternel ou patriotique, a toute faveur; âges de mode, où l'avantage est souvent au modèle nouveau, exotique. Par la mode, l'imitation s'affranchit de la génération. Rapports de l'imitation et de la génération semblables à ceux de la génération et de l'ondulation. - Passage de la coutume à la mode, puis retour à la coutume élargie. Application de cette loi :

- I. Aux langues. Le rythme de la diffusion des idiomes. Formation des langues romanes. Caractères et résultats des transformations indiquées
- II. Aux religions. Toutes vont de l'exclusivisme au prosélytisme, puis se recueillent. Reproduction de ces trois phases dès les plus hauts temps. Culte de l'étranger, et non pas seulement de l'ancêtre, dès lors. L'étranger bestial adoré. Pourquoi les dieux très anciens sont zoomorphiques. La faune divine. Le culte, espèce de domestication supérieure. - spiritualisation des religions qui se répandent par mode. Liens moraux. Importance sociale des religions
- III. Aux gouvernements. Double origine des États, la famille et la horde. En chaque État, deux partis, celui de la coutume et celui de la mode, dès les temps les plus anciens. Fréquence du fait des familles royales de sang étranger. - Le fief, invention propagée par engouement; de même, la

monarchie féodale ; de même, la monarchie moderne. Libéralisme et cosmopolitisme. Nationalisation finale des importations étrangères. Comment se sont formés les États-Unis. - Auguste, Louis XIV, Périclès. - Critique de l'antithèse de Spencer, militarisme et industrialisme, comparée à celle de Tocqueville, aristocratie et démocratie

- IV. Aux législations. Évolution juridique. Droit coutumier et droit législatif. Droit très multiforme et très stable en temps de coutume, très uniforme et très changeant en temps de mode. Propagation des chartes de ville en ville. L'Ancien Droit de Sumner-Maine. Le rythme des trois phases appliqué à la procédure criminelle. Caractères successifs de la législation. Classification
- V. Aux usages et aux besoins (économie politique). Multiformité et stabilité des usages; puis uniformité et rapide changement. La production et la consommation, distinction universellement applicable. Partout transmissibilité plus rapide des besoins de consommation que des besoins de production. Conséquences de cette vitesse inégale. Débouché ultérieur aux âges de coutume, débouché extérieur aux âges de mode. L'industrie au moyen âge. Ordre des formes successives de la grande industrie. - Le prix de mode et le prix de coutume. Caractères successifs imprimés au monde économique et aux aspects sociaux comparés, par les changements de l'imitation. Raison de ces changements
- VI. Aux morales et aux arts. Devoirs, inventions originales au début. Élargissement graduel du public moral et du public artistique. L'art de coutume né du métier, professionnel et national ; l'art de mode, inutile et exotique. Morale de mode et morale de coutume. Probabilité pour l'avenir. - Le phénomène historique des Renaissances, soit morales, soit esthétiques
379-396

Chapitre VIII. Remarques et corollaires

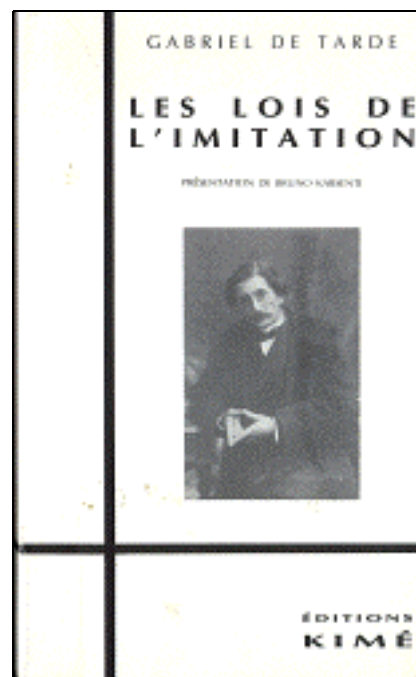
Résumé et complément. Toutes les lois de l'imitation ramenée à un même point de vue. - Corollaires

- I. Le passage de l'unilatéral au réciproque. Exemples: du décret au contrat; du dogme à la libre-pensée; de la chasse humaine à la guerre; de la courtisanerie à l'urbanité. Nécessité de ces transformations
- II. Distinction du réversible et de l'irréversible en histoire. Ce qui est irréversible par suite des lois de l'imitation, et ce qui l'est par suite des lois de l'invention. Un mot à ce dernier sujet. Changements irréversibles du costume même, dans une certaine mesure. Les grands Empires de l'avenir. - L'individualisme final

Gabriel TARDE,
membre de l'Institut, professeur au Collège de France.

Les lois de l'imitation

(1890)



Première édition, 1890.
Réimpression du texte de la deuxième édition, 1895.
Paris : Éditions Kimé, 1993, 428 pp.

[Retour à la table des matières](#)

Les lois de l'imitation (2^e édition, 1895)

Présentation

Gabriel de Tarde

Les lois de l'imitation

[Retour à la table des matières](#)

Parmi les grands noms de la sociologie de la fin du XIX^e siècle, celui de Tarde attire peu l'attention des spécialistes, encore moins celle du grand public. On s'en souvient surtout en référence à Durkheim, auquel il opposa une conception de la société qui restitue une place fondamentale aux initiatives individuelles et à leurs trajectoires.

Or la lecture des Lois de l'imitation, le grand ouvrage de Tarde plusieurs fois réédité de son vivant, modifie considérablement cette appréciation. On y découvre une pensée originale, à la fois riche et forte, qui sans se réduire à un individualisme convenu, s'interroge sur la genèse de la société à partir de ses composantes réelles. Ces composantes sont moins les individus que les courants d'imitations qui se diffusent à travers eux. La société selon Tarde est un niveau de réalité dont le propre est de fonctionner à l'imitativité généralisée ; imitativité à laquelle notre époque fournit des moyens de plus en plus diversifiés et efficaces, dont nous ne saisissons qu'encore obscurément les implications.

Les lois de l'imitation

Préface

de la deuxième édition, mai 1895

[Retour à la table des matières](#)

Depuis la première édition de ce livre, j'en ai publié la suite et le complément sous le titre de *Logique sociale*.

Par là je crois avoir déjà répondu implicitement à certaines objections que la lecture des *Lois de l'imitation* avait pu faire naître. Il n'est cependant pas inutile de donner à ce sujet quelques brèves explications.

On m'a reproché çà et là « d'avoir souvent appelé imitation des faits auxquels ce nom ne convient guère ». Reproche qui m'étonne sous une plume philosophique. En effet, lorsque le philosophe a besoin d'un mot pour exprimer une généralisation nouvelle, il n'a que le choix entre deux parties : ou bien le néologisme, s'il ne peut faire autrement, ou bien, ce qui vaut beaucoup mieux sans contredit, l'extension du sens d'un ancien vocable : Toute la question est de savoir si j'ai étendu abusivement - je ne dis pas au point de vue des définitions de dictionnaire, mais d'après une notion plus profonde des choses - la signification du mot imitation.

Or, je sais bien qu'il n'est pas conforme à l'usage ordinaire de dire d'un homme, lorsque, à son insu et involontairement, il reflète une opinion d'autrui ou se laisse

suggérer une action d'autrui, qu'il imite cette idée ou cet acte. Mais, si c'est sciemment et délibérément qu'il emprunte à son voisin une façon de penser ou d'agir, on accorde que l'emploi du mot dont il s'agit est ici légitime. Rien, cependant, n'est moins scientifique que cette séparation absolue, cette discontinuité tranchée, établie entre le volontaire et l'involontaire, entre le conscient et l'inconscient. Ne passe-t-on pas par degrés insensibles de la volonté réfléchie à l'habitude à peu près machinale ? Et un même acte change-t-il absolument de nature pendant ce passage ? Ce n'est pas que je nie l'importance du changement psychologique produit de la sorte ; mais, sous son aspect social, le phénomène est resté le même. On n'aurait le droit de critiquer comme abusif l'élargissement de la signification du mot en question que si, en l'étendant, je l'avais déformé et rendu insignifiant. Mais je lui ai laissé un sens toujours très précis et caractéristique : celui d'une action à distance d'un esprit sur un autre, et d'une action qui consiste dans une reproduction quasi photographique d'un cliché cérébral par la plaque sensible d'un autre cerveau ¹. Est-ce que si, à un certain moment, la plaque du daguerréotype devenait consciente de ce qui s'accomplit en elle, le phénomène changerait essentiellement de nature ? - J'entends par imitation toute empreinte de photographie inter-spirituelle, pour ainsi dire qu'elle soit voulue ou non, passive ou active. Si l'on observe que, partout où il y a un rapport social quelconque entre deux êtres vivants, il y a imitation en ce sens (soit de l'un par l'autre, soit d'autres par les deux, comme, par exemple, quand on cause avec quelqu'un en parlant la même langue, en tirant de nouvelles épreuves verbales de très anciens clichés), on m'accordera qu'un sociologue était autorisé à mettre en vedette cette notion.

À bien plus juste titre on pourrait me reprocher d'avoir étendu outre mesure le sens du mot invention. Il est certain que j'ai prêté ce nom à toutes les initiatives individuelles, non seulement sans tenir compte de leur degré de conscience - car souvent l'individu innove à son insu, et à vrai dire, le *plus* imitateur des hommes est novateur par quelque côté - mais encore sans avoir égard le moins du monde au plus ou moins de difficulté et de mérite de l'innovation. Ce n'est pas que je méconnaisse l'importance de ce dernier point de vue, et telles inventions sont si faciles à concevoir qu'on peut admettre qu'elles se sont présentées d'elles-mêmes presque partout, sans nul emprunt, dans les sociétés primitives, et que l'accident de leur apparition ici ou là pour la première fois importe assez peu. D'autres découvertes, au contraire, sont tellement ardues que l'heureuse rencontre d'un génie qui les atteint peut être regardée comme une chance singulière entre toutes et d'une importance majeure. Eh bien, malgré tout, je crois qu'ici même j'ai eu raison de faire à la langue commune une violence légère en qualifiant inventions ou découvertes les innovations les plus simples, d'autant mieux que les plus aisées ne sont pas toujours les moins fécondes, ni les plus malaisées les moins inutiles. - Ce qui est réellement abusif, en revanche, c'est l'acception élastique prêtée par beaucoup de sociologues naturalistes au mot *hérédité*, qui leur sert à exprimer pêle-mêle avec la transmission des caractères vitaux par génération, la transmission d'idées, de mœurs, de choses sociales, par tradition ancestrale, par éducation domestique, par imitation-coutume.

Au surplus, ce qu'il y a peut-être de plus facile en fait de conception, c'est un néologisme tiré du grec. Au lieu de dire *invention ou imitation*, j'aurais pu forger, sans beaucoup de peine, deux mots nouveaux. - Mais laissons là cette petite chicane sans intérêt.

¹ Ou du même cerveau, s'il s'agit de l'imitation de soi-même ; car la mémoire et l'habitude, qui en sont les deux branches, doivent être rattachées, pour être bien comprises, à l'imitation d'autrui, la seule dont nous nous occupons ici. Le psychologique s'explique par le social, précisément parce que le social naît du psychologique.

- Ce qui est plus grave, on m'a parfois taxé d'exagération dans l'emploi des deux notions dont il s'agit. Reproche un peu banal, il est vrai, et auquel tout novateur doit s'attendre, alors même qu'il aurait péché par excès de réserve dans l'expression de sa pensée. Soyez sûrs que, lorsqu'un philosophe grec s'avisait de dire que le soleil était peut-être bien aussi grand que le Péloponèse, ses meilleurs amis furent unanimes à reconnaître qu'il y avait quelque chose de vrai au fond de son ingénieux paradoxe, mais qu'évidemment il exagérait. - En général, on n'a pas pris garde à la fin que je me proposais et qui était de dégager des faits humains leur côté sociologique pur, abstraction faite, par hypothèse, de leur côté biologique, inséparable pourtant, je le sais fort bien, du premier. Mon plan ne m'a permis que d'indiquer sans grand développement, les rapports des *trois formes principales de la répétition universelle*, notamment de l'hérédité avec l'imitation. Mais j'en ai assez dit, je crois, pour ne laisser aucun doute sur ma pensée, au sujet de l'importance de la race et du milieu physique.

En outre, dire que le caractère distinctif de tout rapport social, de tout fait social, est d'être imitatif, est-ce dire, comme certains lecteurs superficiels ont paru le croire, qu'il n'y ait à mes yeux d'autre rapport social, d'autre fait social, d'autre cause sociale, que l'imitation ? Autant vaudrait dire que toute fonction vivante se réduit à la génération et tout phénomène vivant à l'hérédité, parce que, en tout être vivant, tout est engendré et héréditaire. Les relations sociales sont multiples, aussi nombreuses et aussi diverses que peuvent l'être les objets des besoins et des idées de l'homme et les secours ou les obstacles que chacun de ces besoins et chacune de ces idées prête ou oppose aux tendances et aux opinions d'autrui, pareilles ou différentes. Au milieu de cette complexité infinie, il est à remarquer que ces rapports sociaux si variés (parler et écouter, prier et être prié, commander et obéir, produire et consommer, etc.) se ramènent à deux groupes : les uns tendent à transmettre d'un homme à un autre, par persuasion ou par autorité, de gré ou de force, une croyance ; les autres, un désir. Autrement dit, les uns sont des variétés ou des velléités d'enseignement, les autres sont des variétés ou des velléités de commandement. Et c'est précisément parce que les actes humains imités ont ce caractère dogmatique ou impérieux que l'imitation est un lien social ; car ce qui lie les hommes, c'est le dogme¹ ou le pouvoir. (On n'a vu que la moitié de cette vérité, et on l'a mal vue, quand on a dit que la caractéristique des faits sociaux était d'être contraints et forcés. C'est méconnaître ce qu'il y a de spontané dans la plus grande part de la crédulité et de la docilité populaires.)

- Ce n'est donc point, je crois, par exagération que j'ai péché dans ce livre ; - aussi l'ai-je fait réimprimer sans nulle suppression -. C'est par omission plutôt. Je n'y ai point parlé d'une forme de l'imitation qui joue un grand rôle dans les sociétés, surtout dans les sociétés contemporaines ; et je m'empresse de combler *ici* cette lacune. Il y a deux manières d'imiter, en effet : faire exactement comme son modèle, ou faire exactement le contraire. De là la nécessité de ces divergences que Spencer constate, mais n'explique pas, par sa loi de la différenciation progressive. On ne saurait rien affirmer sans suggérer, dans un milieu social tant soit peu complexe, non seulement l'idée qu'on affirme, mais aussi la négation de cette idée. Voilà pourquoi le surnaturel, en s'affirmant à l'apparition des théologies, suggère le naturalisme qui est sa négation (voir Espinas à ce sujet) ; voilà pourquoi le spiritualisme, en s'affirmant, donne l'idée du matérialisme ; la monarchie, en s'établissant, l'idée de la république, etc.

¹ Le dogme, c'est-à-dire toute idée, religieux ou non, politique par exemple, ou toute autre, qui s'implante dans l'esprit de chaque associé par pression ambiante.

Nous dirons donc, avec plus de largeur maintenant, qu'une société est un groupe de gens qui présentent entre eux beaucoup de similitudes produites par imitation *ou par contre-imitation*. Car les hommes se contre-imitent beaucoup, surtout quand ils n'ont ni la modestie d'imiter purement et simplement, ni la force d'inventer; et, en se contre-imitant, c'est-à-dire en faisant, en disant tout l'opposé de ce qu'ils voient faire ou dire, aussi bien qu'en faisant ou disant précisément ce qu'on fait ou ce qu'on dit autour d'eux, ils vont s'assimilant de plus en plus. Après la conformité aux usages en fait d'enterrement, de mariages, de cérémonies, de visites, de politesses, il n'y a rien de plus imitatif que de lutter contre son propre penchant à suivre ce courant et d'affecter de le remonter. Au moyen âge déjà, la *messe noire* est née d'une contre-imitation de la messe catholique. - Dans son ouvrage sur *l'expression* des émotions, Darwin accorde avec raison une grande place au besoin de *contre-exprime*.

Quand un dogme est proclamé, quand un programme politique est affiché, les hommes se classent en deux catégories inégales : ceux qui s'enflamment pour, et ceux qui s'enflamment contre. Il n'y a pas de manifestation qui n'aille recrutant des manifestants et qui ne provoque la formation d'un groupe de contre-manifestants. Toute affirmation forte, en même temps qu'elle entraîne les esprits moyens et moutonniers, suscite quelque part, dans un cerveau né rebelle, ce qui ne veut pas dire né inventif, une négation diamétralement contraire et de force à peu près égale. Cela rappelle les *courants d'induction* en physique. - Mais les uns comme les autres ont le même contenu d'idées et de desseins, ils sont associés quoique adversaires ou parce que adversaires. Distinguons bien entre la propagation imitative des questions et celle des solutions. Que telle solution se propage ici et telle autre ailleurs, cela n'empêche pas le problème de s'être propagé ici comme ailleurs. N'est-il pas clair qu'à chaque époque, parmi les peuples en relations fréquentes, surtout à notre époque, parce que jamais les relations internationales n'ont été plus multiples, l'ordre du jour des débats sociaux et des débats politiques est partout le même ? Et cette similitude n'est-elle pas due à un courant d'imitation explicable lui-même par des besoins et des idées répandues par contagions imitatives antérieures ? N'est-ce pas pour cette cause que les questions ouvrières en ce moment sont agitées dans toute l'Europe ? - À propos d'une idée quelconque mise en avant par la presse, chaque jour, je le répète, le public se partage en deux camps : ceux qui « sont de cet avis » et ceux qui « ne sont pas de cet avis ». Mais ceux-ci, pas plus que ceux-là, n'admettent qu'on puisse se préoccuper, en ce moment, d'autre chose que de la question qui leur est ainsi posée et imposée. Seule, quelques sauvages esprits, étrangers, sous leur cloche à plongeur, au tumulte de l'océan social où ils sont plongés, ruminent çà *et* là des problèmes bizarres, absolument dépourvus d'actualité. Et ce sont les inventeurs de demain.

Il faut bien prendre garde à ne pas confondre avec l'invention la contre-imitation, sa contrefaçon dangereuse. Ce n'est pas que celle-ci n'ait son utilité. Si elle alimente l'esprit de parti, l'esprit de division belliqueuse ou pacifique entre les hommes, elle les initie au plaisir tout social de la discussion, elle atteste l'origine sympathique de la contradiction même, par la raison que les contre-courants mêmes naissent du courant. - Il ne faut pas confondre non plus la contre-imitation avec la non-imitation systématique, dont j'aurais dû aussi parler dans ce livre. La non-imitation n'est pas toujours un simple fait négatif. Le fait de ne pas s'imiter, quand on n'est pas en contact - en contact social, par la possibilité pratique des communications - est un rapport non-social simplement; mais le fait de ne pas imiter tel-voisin qui nous touche nous met avec lui sur un pied de relations réellement anti-sociales. L'obstination d'un peuple, d'une classe d'un peuple, d'une ville ou d'un village, d'une tribu de sauvages isolés sur

un continent civilisé, à ne pas copier les vêtements, les mœurs, le langage, les industries, les arts, qui constituent la civilisation de leur voisinage, est une continuelle déclaration d'antipathie à l'adresse de cette forme de société, qu'on proclame étrangère absolument et à tout jamais ; et, pareillement, quand un peuple se met, avec un parti pris systématique, à ne plus reproduire les exemples de ses ancêtres, en fait de rites, d'usages, d'idées, c'est là une véritable dissociation des pères et des fils, rupture du cordon ombilical entre la vieille et la nouvelle société. La non-imitation volontaire et persévérante, en ce sens, a un rôle épurateur, assez analogue à celui que remplit ce que j'ai appelé le *duel logique*. De même que celui-ci tend à épurer l'amas social des idées et des volontés mélangées, à éliminer les disparates et les dissonances, à faciliter de la sorte l'action organisatrice de *l'accouplement logique*; ainsi, la non-imitation des modèles extérieurs et hétérogènes permet au groupe harmonieux des modèles intérieurs d'étendre, de prolonger, d'enraciner en coutume l'imitation dont ils sont l'objet; et, par la même raison, la non-imitation des modèles antérieurs, quand le moment est venu d'une révolution civilisatrice, fraie la voie à l'imitation-mode, qui ne trouve plus d'entrave à son action conquérante.

Cette opiniâtreté invincible - momentanément invincible - de non-imitation, a-t-elle pour cause unique ou principale, comme l'école naturaliste était portée à le penser il y a quelques années encore, la différence de race? Pas le moins du monde. D'abord, quand il s'agit de la non-imitation des exemples paternels, aux époques révolutionnaires, il est clair que la cause indiquée ne saurait être mise en avant, puisque la génération nouvelle est de même race que les générations antérieures dont elle rejette les traditions. Puis, s'il s'agit de la non-imitation de l'étranger, l'observation historique montre que cette résistance aux influences du dehors est très loin de se proportionner aux dissemblances des caractères physiques qui séparent les peuples. De toutes les nations conquises par Rome, il n'en était pas de plus rapprochées d'elle par le sang que les populations d'origine grecque; et ce sont précisément les seules qui ont échappé à la propagation de sa langue, à l'assimilation de sa culture et de son génie. Pourquoi ? Parce que seules, en dépit de la défaite, elles avaient pu et dû garder leur tenace orgueil, l'indélébile sentiment de leur supériorité. En faveur de l'idée que les races distinctes étaient imperméables pour ainsi dire à des emprunts réciproques, un des plus forts arguments qu'on pouvait citer il y a trente ans encore était la clôture hermétique opposée par les peuples de l'Extrême-Orient, Japon ou Chine, à toute culture européenne. Mais dès le jour assez récent où les Japonais, si éloignés de nous par le teint, les traits, la constitution corporelle, ont senti, pour la première fois, que nous leur étions supérieurs, ils ont cessé d'arrêter le rayonnement imitatif de notre civilisation par l'écran opaque d'autrefois; ils l'ont appelé au contraire de tous leurs vœux. Et il en sera de même de la Chine, si jamais elle s'avise de reconnaître à certains égards, - non à tous égards, je l'espère pour elle - que nous l'emportons sur elle. On objecterait en vain que la transformation du Japon dans le sens européen est plus apparente que réelle, plus superficielle que profonde, qu'elle est due à l'initiative de quelques hommes intelligents, suivis par une partie des classes supérieures, mais que la grande masse de la nation reste réfractaire à cette pénétration de l'étranger. Objecter cela, ce serait ignorer que toute révolution intellectuelle et morale, destinée à refondre profondément un peuple, commence toujours de la sorte. Toujours une élite a importé des exemples étrangers peu à peu propagés par mode, consolidés en coutume, développés et systématisés par la logique sociale. Quand le christianisme est entré pour la première fois chez un peuple germain, slave ou finnois, il y a débuté de même. Rien de plus conforme aux « lois de l'imitation ».

Cela veut-il dire que l'action de la race sur le cours de la civilisation soit niée par ma manière de voir ? En aucune façon. J'ai dit qu'en passant d'un milieu ethnique à un autre milieu ethnique le rayonnement imitatif se réfracte; et j'ajoute que cette réfraction peut être énorme, sans qu'il en résulte une conséquence tant soit peu contraire aux idées développées dans le présent livre. Seulement, la race, telle qu'elle se montre à nous, est un produit national, où se sont fondus, au creuset d'une civilisation spéciale, diverses races préhistoriques, croisées, broyées, assimilées. Car chaque civilisation donnée, formée d'idées de génie provenant d'un peu partout et harmonisées logiquement quelque part, se fait à la longue sa race ou ses races où elle s'incarne pour un temps; et il n'est pas vrai, à l'inverse, que chaque race se fasse sa civilisation. Cela signifie, au fond, que les diverses races humaines, bien différentes en cela des diverses espèces vivantes, sont collaboratrices autant que concurrentes; qu'elles sont appelées, non pas seulement à se combattre et à s'entre-détruire pour le plus grand profit d'un petit nombre de survivants, mais à s'entr'aider dans l'exécution séculaire d'une oeuvre sociale commune, d'une grande société finale, dont l'unité aura été le fruit de leur diversité même.

Les lois de l'hérédité, si bien étudiées par les naturalistes, ne contredisent donc en rien nos « lois de l'imitation ». Elles les complètent plutôt, et il n'est pas de sociologie concrète qui puisse séparer ces deux ordres de considérations. Si je les sépare ici, c'est, je le répète, parce que l'objet propre de ce travail est la sociologie pure et abstraite. D'ailleurs, je ne laisse pas d'indiquer leur place aux considérations biologiques que je néglige de parti pris, parce que je les réserve à de plus compétents que moi. Et cette place est triple. D'abord, en faisant naître expressément la nation de la famille, - car la horde, primitive aussi, est faite des émigrés ou des bannis de la famille - j'ai affirmé clairement que, si le fait social est un rapport d'imitation, le *lien* social, le *groupe* social, est à la fois imitatif et héréditaire. En second lieu, l'invention, d'où je fais tout découler socialement, n'est pas à mes yeux un fait purement social dans sa source : elle naît de la rencontre du génie individuel, éruption intermittente et caractéristique de la race, fruit savoureux d'une série d'heureux mariages, avec des courants et des rayonnements d'imitation qui se sont croisés un jour dans un cerveau plus ou moins exceptionnel. Admettez, si vous le voulez, avec M. de Gobineau, que les races blanches sont seules inventives, ou, avec un anthropologiste contemporain, que ce privilège appartient exclusivement aux races dolichocéphales, cela importe peu à mon point de vue. Et même je pourrais prétendre que cette séparation radicale, vitale, établie ainsi entre l'inventivité de certaines races privilégiées et l'imitativité de toutes est propre à faire ressortir - un peu abusivement, ce serait le cas de le dire - la vérité de ma manière de voir. - Enfin, en ce qui concerne l'imitation, non seulement j'ai reconnu l'influence du milieu vital où elle se propage en se réfractant, comme je l'ai dit plus haut, mais encore, est posant la loi du retour normal de la mode à la coutume, de l'enracinement coutumier et traditionnel des innovations, n'ai-je pas donné encore une fois à l'imitation pour soutien nécessaire l'hérédité ? Mais on peut accorder au côté biologique des faits sociaux la plus haute importance sans aller jusqu'à établir entre les diverses races, supposées primitives et pré-sociales, une cloison étanche qui rende impossible toute *endosmose* ou *exosmose* d'imitation. Et c'est la seule chose que je nie. Entendue en ce sens abusif et erroné, l'idée de race conduit le sociologue qui la prend pour guide à se représenter le terme du progrès social comme un morcellement de peuples murés, embastionnés, clos les uns aux autres et en guerre les uns avec les autres éternellement. Aussi rencontre-t-on généralement cette variété de naturalisme associée à l'apologie du militarisme. Au contraire, les idées d'invention, d'imitation et de logique sociale, choisies comme fil conducteur, nous amènent à la perspective plus rassurante d'un grand confluent futur - sinon, hélas ! prochain - des humanités

multiples en une seule famille humaine, sans conflit belliqueux. Cette idée du progrès *indéfini*, si vague et si tenace, ne prend un sens clair et précis qu'à ce point de vue. Des lois de l'imitation, en effet, découle la *nécessité* d'une marche en avant *vers* un grand but lointain, de mieux en mieux atteint, quoique à travers des reculs apparents mais passagers, à savoir - sous forme impériale ou sous forme fédérative, n'importe - la naissance, la croissance, le débordement universel d'une société unique. Et, de fait, on me permettra de remarquer que, parmi les prédictions de Condorcet relatives aux progrès futurs, les seules qui se soient trouvées justes - par exemple concernant l'extension et le nivellement graduels de la civilisation européennes - sont des conséquences des lois dont il s'agit. Mais s'il avait eu égard à ces lois, il aurait donné à sa pensée une expression plus exacte à la fois et plus précise. Quand il prédit, notamment, que l'inégalité des diverses nations ira diminuant, c'est *dissemblance sociale* qu'il aurait dû dire et non inégalité : cas, entre les plus petits et les plus grands États, la disproportion de forces, d'étendue, de richesse même, va en augmentant, au contraire, ce qui n'empêche pas les progrès incessants de *l'assimilation* internationale. Est-il bien sûr même que, à tous égards, l'inégalité entre les individus doive diminuer sans cesse, comme l'a prédit aussi l'illustre philosophe ? Leur inégalité en fait de lumières et de talents ? Nullement. En fait de bien-être et de richesses ? C'est douteux. Il est vrai que leur inégalité en fait de droits a tout à fait disparu ou achèvera avant peu de disparaître ; mais pourquoi ? Parce que la ressemblance croissante des individus entre lesquels toutes les barrières coutumières de l'imitation réciproque ont été rompues, et qui s'entre-imitent de plus en plus librement, soit, mais de plus en plus nécessairement, leur fait sentir avec une force croissante, et irrésistible à la fin, l'injustice des privilèges.

Entendons-nous bien cependant sur cette similitude progressive des individus. Loin d'étouffer leur originalité propre, elle la favorise et l'alimente. Ce qui est contraire à l'accentuation personnelle, c'est l'imitation d'un seul homme, sur lequel ou se modèle en tout ; mais quand, au lieu de se régler sur quelqu'un ou sur quelques-uns, on emprunte à cent, à mille, à dix mille personnes considérées chacune sous un aspect particulier, des éléments d'idée ou d'action que l'on combine ensuite, la nature même et le choix de ces copies élémentaires, ainsi que leur combinaison, expriment et accentuent notre personnalité originale. Et tel est peut-être le bénéfice le plus net du fonctionnement prolongé de l'imitation. On pourrait se demander jusqu'à quel point la société, ce long rêve collectif, ce cauchemar collectif si souvent, vaut ce qu'elle coûte de sang et de larmes, si cette discipline douloureuse, ce prestige illusoire et despotique, ne servait précisément à affranchir l'individu en suscitant peu à peu du plus profond de son cœur son élan le plus libre, son regard le plus hardi jeté sur la nature extérieure et sur lui-même, et en faisant éclore partout, non plus les couleurs d'âme voyantes et brutales d'autrefois, les individualités sauvages, mais des nuances d'âme profondes et fondues, aussi caractérisées que civilisées, floraison à la fois de l'individualisme le plus pur, le plus puissant, et de la sociabilité consommée.

G. T.
Mai 1895.

Les lois de l'imitation

Avant-propos

de la première édition, 1890

[Retour à la table des matières](#)

Dans ce livre, j'ai essayé de dégager, avec le plus de netteté possible, le côté *purement* social des faits humains, abstraction faite de ce qui est en eux simplement vital ou physique. Mais, précisément, il *s'est* trouvé que le point de vue à la faveur duquel j'ai pu bien marquer cette différence, m'a montré entre les phénomènes sociaux et les phénomènes d'ordre naturel les analogies les plus nombreuses, les plus suivies, les moins forcées. Il y a de longues années déjà que j'ai énoncé et développé çà et là, dans la *Revue philosophique*, mon idée principale - « clef qui ouvre presque toutes les serrures », a eu l'obligeance de m'écrire un de nos plus grands historiens philosophes ; - et, comme le plan de cet ouvrage était dès lors dans ma pensée, plusieurs des articles dont il s'agit ont pu sans peine entrer dans sa composition sous forme de chapitres ¹. Je n'ai fait que les rendre de la sorte, en les refondant, à leur destination première. Les sociologistes qui m'ont fait l'honneur, parfois, de remarquer ma manière de voir, pourront maintenant, s'ils le jugent à propos, la critiquer en connaissance de cause et non d'après des fragments détachés. Je leur pardonnerai d'être sévères pour moi s'ils sont bienveillants pour mon idée, ce qui n'aurait rien d'impossible. Elle peut, en effet, avoir à se plaindre de moi, comme la semence de la

¹ Ce sont les chapitres *premier*, *troisième*, *quatrième* et *cinquième*, modifiés ou amplifiés. Le premier a été publié en septembre 1882, le troisième en 1884, le quatrième en octobre et novembre 1883, le cinquième en 1888. - Je n'ai pas cru devoir reproduire ici bien d'autres articles sociologiques publiés dans le même recueil, mais destinés à une révision ultérieure. Dans un autre ouvrage (*La Philosophie pénale*), j'ai développé l'application de mon point de vue au côté criminel et pénal des sociétés comme je l'avais essayé déjà dans ma *Criminalité comparée*.

terre. Mais je souhaite, en ce cas, que, par suite de cette publication, elle tombe dans un esprit mieux préparé que le mien à la mettre en valeur.

J'ai donc tâché d'esquisser une *sociologie pure*. Autant vaut dire une sociologie générale. Les lois de celle-ci, telle que je la comprends, s'appliquent à toutes les sociétés actuelles, passées ou possibles, comme les lois de la physiologie générale à toutes les espèces vivantes, éteintes ou concevables. Il est bien plus aisé, je n'en disconviens pas, de poser et de prouver même ces principes, d'une simplicité égale à leur généralité, que de les suivre dans le dédale de leurs applications particulières; mais il n'en est pas moins nécessaire de les formuler.

Par philosophie de l'histoire, au contraire, et par *philosophie de la nature*, on entendait jadis un système étroit d'explication historique ou d'interprétation scientifique, qui cherchait à rendre raison du groupe entier ou de la série entière des faits de l'histoire ou des phénomènes naturels, mais présentés de telle sorte que la possibilité de tout autre groupement et de toute autre succession fût exclue. De là l'avortement de ces tentatives. Le réel n'est explicable que rattaché à l'immensité du possible, c'est-à-dire du nécessaire sous condition, où il nage comme l'étoile dans l'espace infini. L'idée même de loi est la conception de ce firmament des faits.

Certes, tout est rigoureusement déterminé, et la réalité ne pouvait être différente, ses conditions primordiales et inconnues étant données. Mais pourquoi celles-ci et non d'autres? Il y a de l'irrationnel à la base du nécessaire. Aussi, dans le domaine physique et le domaine vivant, comme dans le monde social, le réalisé semble n'être qu'un fragment du réalisable. Voyez le caractère épars et morcelé des cieux, avec leur dissémination arbitraire de soleils et de nébuleuses; l'air bizarre des faunes et des flores; l'aspect mutilé et incohérent des sociétés qui se juxtaposent, pêle-mêle d'ébauches et de ruines. Sous ce rapport, comme à tant d'autres égards que je signalerai en passant, les trois grands compartiments de la réalité se ressemblent trop bien.

Un chapitre de ce livre, celui qui est intitulé *les lois logiques de l'imitation*, n'y est placé que comme pierre d'attente d'un ouvrage ultérieur, destiné à compléter celui-ci. Si j'avais donné au sujet tous les développements qu'il comporte, ce volume n'aurait pas suffi.

Les idées que j'é mets pourraient fournir, je crois, des solutions nouvelles aux questions politiques ou autres qui nous divisent maintenant. Je n'ai pas cru devoir les déduire, et la classe de lecteurs à laquelle je m'adresse ne me reprochera pas d'avoir négligé cet attrait d'actualité. Je ne l'aurais pu, d'ailleurs, sans sortir des limites de mon travail.

- Encore un mot, pour justifier ma dédicace. Je ne suis ni l'élève, ni le disciple même de Cournot. Je ne l'ai jamais vu ni connu. Mais je tiens pour une chance heureuse de ma vie de l'avoir beaucoup lu au sortir du collège; j'ai souvent pensé qu'il lui a manqué uniquement d'être né anglais ou allemand et d'avoir été traduit dans un français fourmillant de solécismes pour être illustre parmi nous; surtout, je n'oublierai jamais que, dans une période néfaste de ma jeunesse, malade des yeux, devenu par force *unius libri*, je lui dois de n'être pas tout à fait mort de faim mentale. Mais on se moquerait de moi, à coup sûr, si je ne me hâtais d'ajouter qu'à ce sentiment démodé de gratitude intellectuelle auquel j'obéis, s'en joint un autre, beaucoup moins désintéressé. Si mon livre - éventualité qu'un philosophe en France doit toujours prévoir, même après n'avoir eu encore qu'à se louer de la bienveillance du public - était mal

accueilli, ma dédicace m'offrirait à propos un sujet de consolation. En songeant, alors, que Cournot, ce Sainte-Beuve de la critique philosophique, cet esprit aussi original que judicieux, aussi encyclopédique et compréhensif que pénétrant, ce géomètre profond, ce logicien hors ligne, cet économiste hors cadres, précurseur méconnu des économistes nouveaux, et pour tout dire, cet Auguste Comte épuré, condensé, affiné, a toute sa vie pensé dans l'ombre et n'est pas même très connu depuis sa mort, comment oserais-je un jour me plaindre de n'avoir pas eu plus de succès ?

Les lois de l'imitation (2^e édition, 1895)

Chapitre I

La répétition universelle

I

Régularité inaperçue des faits sociaux
à un certain point de vue.

Leurs analogies avec les faits naturels. Les trois formes de la Répétition universelle: ondulation, génération, imitation. Science sociale et philosophie sociale. Sociétés animale

[Retour à la table des matières](#)

Y a-t-il lieu à une science, ou seulement à une histoire et tout au plus à une philosophie des faits sociaux ? La question est toujours pendante, bien que, à vrai dire, ces faits, si l'on y regarde de près et sous un certain angle, soient susceptibles tout comme les autres de se résoudre en séries de petits faits similaires et en formules nommées lois qui résument ces séries. Pourquoi donc la science sociale est-elle encore à naître ou à peine née au milieu de toutes ses sœurs adultes et vigoureuses ? La principale raison, à mon avis, c'est qu'on a ici lâché la proie pour l'ombre, les réalités pour les mots. On a cru ne pouvoir donner à la sociologie une tournure scientifique qu'en lui donnant un air biologique, ou, mieux encore, un air mécanique. C'était chercher à éclaircir le connu par l'inconnu, c'était transformer un système solaire en nébuleuse non résoluble pour le mieux comprendre. En matière sociale, on a sous la main, par un privilège exceptionnel, les causes véritables, les actes individuels dont les faits sont faits, ce qui est absolument soustrait à nos regards en toute autre matière. On est donc dispensé, ce semble, d'avoir recours pour

l'explication des phénomènes de la société à ces causes, dites générales, que les physiiciens et les naturalistes sont bien obligés de créer sous le nom de forces, d'énergies, de conditions d'existence et autres palliatifs verbaux de leur ignorance du fond clair des choses.

Mais les actes humains considérés comme les seuls facteurs de l'histoire! Cela est trop simple. On s'est imposé l'obligation de forger d'autres causes sur le type de ces fictions utiles qui ont ailleurs cours forcé, et l'on s'est félicité d'avoir pu prêter ainsi parfois aux faits humains vus de très haut, perdus de vue à vrai dire, une couleur tout à fait impersonnelle. Gardons-nous de cet idéalisme vague ; gardons-nous aussi bien de l'individualisme banal qui consiste à expliquer les transformations sociales par le caprice de quelques grands hommes. Disons plutôt qu'elles s'expliquent par l'apparition, accidentelle dans une certaine mesure, quant à son lieu et à son moment, de quelques grandes idées, ou plutôt d'un nombre considérable d'idées petites ou grandes, faciles ou difficiles, le plus souvent inaperçues à leur naissance, rarement glorieuses, en général anonymes, mais d'idées neuves toujours, et qu'à raison de cette nouveauté je me permettrai de baptiser collectivement *inventions ou découvertes*. Par ces deux termes j'entends une innovation quelconque ou un perfectionnement, si faible soit-il, apporté à une innovation antérieure, en tout ordre de phénomènes sociaux, langage, religion, politique, droit, industrie, art. Au moment où cette nouveauté, petite ou grande, est conçue ou résolue par un homme, rien n'est changé en apparence dans le corps social, comme rien n'est changé dans l'aspect physique d'un organisme où un microbe soit funeste, soit bienfaisant, est entré ; et les changements graduels qu'apporte l'introduction de cet élément nouveau dans le corps social semblent faire suite, sans discontinuité visible, aux changements antérieurs dans le courant desquels ils s'insèrent. De là, une illusion trompeuse qui porte les historiens philosophes à affirmer la continuité réelle et fondamentale des métamorphoses historiques. Leurs vraies causes pourtant se résolvent en une chaîne d'idées très nombreuses à la vérité, mais distinctes et discontinues, bien que réunies entre elles par les actes d'imitation, beaucoup plus nombreux encore, qui les ont pour modèles.

Il faut partir de là, c'est-à-dire d'initiatives rénovatrices, qui, apportant au monde à la fois des besoins nouveaux et de nouvelles satisfactions, s'y propagent ensuite ou tendent à s'y propager par imitation forcée ou spontanée, élective ou inconsciente, plus ou moins rapidement, mais d'un pas régulier, à la façon d'une onde lumineuse ou d'une famille de termites. La régularité dont je parle n'est guère apparente dans les faits sociaux, niais on l'y découvrira si on les décompose en autant d'éléments qu'il y a en eux, dans le plus simple d'entre eux, d'inventions distinctes combinées, d'éclairs de génies accumulés et devenus de banales lumières : analyse, il est vrai, fort difficile. Tout n'est socialement qu'inventions et imitations, et celles-ci sont les fleuves dont celles-là sont les montagnes; rien de moins subtil, à coup sûr, que cette vue; mais, en la suivant hardiment, sans réserve, en la déployant depuis le plus mince détail jusqu'au plus complet ensemble des faits, peut-être remarquera-t-on combien elle est propre à mettre en relief tout le pittoresque et, à côté, toute la simplicité de l'histoire, à y révéler des perspectives ou aussi bizarres qu'un paysage de rochers ou aussi régulières qu'une allée de parc. - C'est de l'idéalisme encore si l'on veut, mais de l'idéalisme qui consiste à expliquer l'histoire par les idées de ses acteurs et non par celles de l'historien.

Tout d'abord, à considérer sous cet angle la science sociale, on voit la sociologie humaine se rattacher aux sociologies animales (pour ainsi parler) comme l'espèce au genre : espèce très singulière et infiniment supérieure aux autres, soit, fraternelle

pourtant. Dans son beau livre sur les *Sociétés animales*, qui est fort antérieur à la première édition du présent ouvrage, M. Espinas dit expressément que les travaux des fourmis s'expliquent fort bien par le principe - de l'*initiative individuelle suivie d'imitation* ». Cette initiative est toujours une innovation, une invention égale aux nôtres en hardiesse d'esprit. Pour avoir l'idée de construire un arceau, un tunnel ici ou là, ici plutôt que là, une fourmi doit être douée d'un penchant novateur qui égale ou dépasse celui de nos ingénieurs perceurs d'isthmes ou de montagnes. Entre parenthèses, il suit de là que l'imitation de ces initiatives si neuves par la masse des fourmis dément d'une manière éclatante le prétendu *misonéisme* des animaux ¹. C'est bien souvent que M. Espinas, dans ses observations sur les sociétés de nos frères intérieurs, a été frappé du rôle important qu'y joue l'initiative individuelle. Chaque troupeau de bœufs sauvages a ses *leaders*, ses têtes influentes. Les perfectionnements de l'instinct des oiseaux, d'après le même auteur, s'expliquent par « une invention partielle, transmise ensuite de génération en génération par l'enseignement direct ». Si l'on songe que les modifications de l'instinct se rattachent probablement au même principe que les modifications de l'espèce et la genèse de nouvelles espèces, peut-être sera-t-on tenté de se demander si le principe de l'invention imitée, ou de quelque chose d'analogue physiologiquement, ne serait pas la plus claire explication possible du problème toujours pendant des origines spécifiques? Mais laissons cette question et bornons-nous à constater que, animales ou humaines, les sociétés se laissent expliquer par cette manière de voir.

En second lieu, et c'est là la thèse spéciale du présent chapitre, de ce point de vue on voit l'objet de la science sociale présenter une analogie remarquable avec les autres domaines de la science générale et se réincorporer ainsi, pour ainsi dire, au reste de l'univers dans le sein duquel il faisait l'effet d'un corps étranger.

En tout champ d'études, les constatations pures et simples excèdent prodigieusement les explications. Et par tout ce qui est simplement constaté, ce sont les données premières, accidentelles et bizarres, prémisses et sources d'où découle tout ce qui est expliqué. Il y a ou il y a eu telles nébuleuses, tels globes célestes, de telle masse, de tel volume, à telle distance; il y a telles substances chimiques; il y a tels types de vibrations éthérées, appelés lumière, électricité, magnétisme; il y a tels types organiques principaux, et d'abord il y a des animaux, et il y a des plantes; il y a telles chaînes de montagnes, appelées les Alpes ou les Andes, etc. Quand ils nous apprennent ces faits capitaux d'où se déduit tout le reste, l'astronome, le chimiste, le physicien, le naturaliste, le géographe font-ils œuvre de savants proprement dits? Non, ils font un simple constat et ne diffère en rien du chroniqueur qui relate l'expédition d'Alexandre ou la découverte de l'imprimerie. S'il y a une différence, nous le verrons, elle est tout à l'avantage de l'historien. Que savons-nous donc au sens *savant* du mot? On répondra sans doute : les causes et les fins; et quand nous sommes parvenus à voir que deux faits différents sont produits l'un par l'autre ou collaborent à un même but, nous appelons cela les avoir expliqués. Pourtant, supposons un monde où rien ne se ressemble ni ne se répète, hypothèse étrange, mais intelligible à la rigueur; un monde tout d'imprévu et de nouveauté, où, sans nulle mémoire en quelque sorte, l'imagination créatrice se donne carrière, où les mouvements des astres soient

¹ Dans les espèces supérieures de fourmis, d'après M. Espinas, « l'individu développe une initiative étonnante ». Comment débutent les travaux, les migrations des fourmilières? Est-ce par une impulsion commune, instinctive, spontanée, partie de tous les associés à la fois, sous la pression de circonstances extérieures subies à la fois par toutes les fourmis? Non; un individu se détache, se met à l'œuvre le premier, et bat ses voisins avec ses antennes pour les avertir d'avoir à lui prêter main-forte. La contagion imitative fait le reste.

sans période, les agitations de l'éther sans rythme vibratoire, les générations successives sans caractères communs et sans type héréditaire. Rien n'empêche de supposer malgré cela que chaque apparition dans cette fantasmagorie soit produite et déterminée même par une autre, qu'elle travaille même à en amener une autre. Il pourrait y avoir des causes et des fins encore. Mais y aurait-il lieu à une science quelconque dans ce monde-là ? Non ; et pourquoi ? Parce que, encore une fois, il n'y aurait ni similitudes ni répétitions.

C'est là l'essentiel. Connaître les causes, cela permet de prévoir parfois ; mais connaître les ressemblances, cela permet de nombrer et de mesurer toujours, et la science, avant tout, vit de nombre et de mesure. Du reste, essentiel ne signifie pas suffisant. Une fois son champ de similitudes et de répétitions propres trouvé, une science nouvelle doit les comparer entre elles et observer le lien de solidarité qui unit leurs variations concomitantes. Mais, à vrai dire, l'esprit ne comprend bien, n'admet à titre définitif le lien de cause à effet, qu'autant que l'effet ressemble à la cause, répète la cause, quand, par exemple, une ondulation sonore engendre une autre ondulation sonore, ou une cellule une autre cellule pareille. Rien de plus mystérieux, dira-t-on, que ces reproductions-là. C'est vrai ; mais, ce mystère accepté, rien de plus clair que de telles séries. Et chaque fois que *produire* ne signifie point *se reproduire*, tout devient ténèbres pour nous ¹.

Quand les choses *semblables* sont les parties d'un même tout ou jugées telles, comme les molécules d'un même volume d'hydrogène, ou les cellules ligneuses d'un même arbre, ou les soldats d'un même régiment, la similitude prend le nom de quantité et non simplement de groupe. Quand, autrement dit, les choses *qui se répètent* demeurent annexées les unes aux autres en se multipliant, comme les vibrations caloriques ou électriques, qui, en s'accumulant dans l'intérieur d'un corps, l'échauffent ou l'électrisent de plus en plus, ou comme les formations de cellules similaires qui se multiplient dans le corps d'un enfant en train de grandir, ou comme les adhésions à une même religion par la conversion des infidèles, la répétition alors s'appelle accroissement et non simplement série. En tout ceci, je ne vois rien qui singularise l'objet de la science sociale.

Intérieures ou extérieures, d'ailleurs, quantités ou groupes, accroissements ou séries, les similitudes, les répétitions phénoménales sont les thèmes nécessaires des différences et des variations universelles, les canevas de ces broderies, les mesures de cette musique. Le monde fantasmagorique que je supposais tout à l'heure serait, au fond, le moins richement différencié des mondes possibles. Combien dans nos sociétés le travail, accumulation d'actions calquées les unes sur les autres, n'est-il pas plus rénovateur que les révolutions ! Et qu'y a-t-il de plus monotone que la vie émancipée du sauvage comparée à la vie assujettie de l'homme civilisé ? Sans l'hérédité, y aurait-il un progrès organique possible ? Sans la périodicité des mouvements célestes, sans le rythme ondulatoire des mouvements terrestres, l'exubérante variété des âges géologiques et des créations vivantes aurait-elle éclaté ?

¹ « La connaissance scientifique ne doit pas nécessairement partir des plus petites choses hypothétiques et inconnues. Elle trouve son commencement partout où la matière a formé des unités d'ordre semblable, qui peuvent se comparer entre elles et se mesurer les unes par les autres ; partout où ces unités se réunissent en unités composées d'ordre plus élevé, fournissant elles-mêmes la mesure de comparaison de ces dernières. » (Von Naegeli, *Discours au congrès des natural. allem. en 1877.*)

Les répétitions sont donc pour les variations. Si l'on admettait le contraire, la nécessité de la mort - problème jugé presque insoluble par M. Delboeuf dans son livre sur la matière brute et la matière vivante - ne se comprendrait pas; car, pourquoi la toupie vivante, une fois lancée, ne tournerait-elle pas éternellement? Mais, si les répétitions n'ont qu'une raison d'être, celle de montrer sous toutes ses faces une originalité unique qui cherche à se faire jour, dans cette hypothèse la mort doit fatalement survenir avec l'épuisement des modulations exprimées. - Remarquons en passant, à ce propos, que le rapport de l'universel au particulier, aliment de toute la controverse philosophique du moyen âge sur le nominalisme et le réalisme, est précisément celui de la répétition à la variation. Le *nominalisme* est la doctrine d'après laquelle les individus sont les seules réalités qui comptent; et par individus il faut entendre les êtres envisagés par leur côté différentiel. Le *réalisme*, à l'inverse, ne considère comme dignes d'attention et du nom de réalité, dans un individu donné, que les caractères par lesquels il ressemble à d'autres individus et tend à se reproduire dans d'autres individus semblables. L'intérêt de ce genre de spéculation apparaît quand on songe que le libéralisme individualiste en politique est une espèce particulière de nominalisme, et que le socialisme est une espèce particulière de réalisme.

Toute répétition, sociale, organique ou physique, n'importe, c'est-à-dire *imitative, héréditaire ou vibratoire* (pour nous attacher uniquement aux formes les plus frappantes et les plus typiques de la Répétition universelle), procède d'une innovation, comme toute lumière procède d'un foyer; et ainsi le normal, en tout ordre de connaissance, paraît dériver de l'accidentel. Car, autant la propagation d'une force attractive ou d'une vibration lumineuse à partir d'un astre, ou celle d'une race animale à partir d'un premier couple, ou celle d'une idée, d'un besoin, d'un rite religieux, dans toute une nation, à partir d'un savant, d'un inventeur, d'un missionnaire, sont à nos yeux des phénomènes naturels et régulièrement ordonnés, autant l'ordre en partie informulable dans lequel ont apparu ou se sont juxtaposés les foyers de tous ces rayonnements, par exemple, les diverses industries, religions, institutions sociales, les divers types organiques, les diverses substances chimiques ou masses célestes, nous surprend toujours par son étrangeté. Toutes ces belles uniformités ou ces belles séries, - l'hydrogène identique à lui-même dans l'infinie multitude de ses atomes dispersés parmi tous les astres du ciel, ou l'expansion de la lumière d'une étoile dans l'immensité de l'espace; le protoplasme identique à lui-même d'un bout à l'autre de l'échelle vivante, ou la suite invariable d'incalculables générations d'espèces marines depuis les temps géologiques; les racines verbales des langues indo-européennes identiques dans presque toute l'humanité civilisée, ou la transmission remarquablement fidèle des mots, de la langue copte des anciens Égyptiens à nous, etc.. - toutes ces foules innombrables de choses semblables et semblablement liées, dont nous admirons la coexistence ou la succession également harmonieuses, se rattachent à des accidents physiques, biologiques, sociaux dont le lien nous dérouté.

Encore ici, l'analogie se poursuit entre les faits sociaux et les autres phénomènes de la nature. Si cependant les premiers, considérés à travers les historiens et même les sociologistes, nous font l'effet d'un chaos, tandis que les autres, envisagés à travers les physiciens, les chimistes, les physiologistes, laissent l'impression de mondes fort bien rangés, il n'y a pas à en être surpris. Ces derniers savants ne nous montrent l'objet de leur science que par le côté des similitudes et des répétitions qui lui sont propres, reléguant dans une ombre prudente le côté des hétérogénéités et des transformations (ou transsubstantiations) correspondantes. Les historiens et les sociologistes, à l'inverse, jettent un voile sur la face monotone et réglée des faits sociaux, sur les faits sociaux en tant qu'ils se ressemblent et se répètent, et ne présentent à nos yeux que

leur aspect accidenté et intéressant, renouvelé et diversifié à l'infini. S'il s'agit des Gallo-Romains, l'historien même philosophe n'aura point l'idée, immédiatement après la conquête de César, de nous pro mener pas à pas dans toute la Gaule pour nous montrer chaque mot latin, chaque rite romain, chaque commandement, chaque manœuvre militaire, à l'usage des légions romaines, chaque métier, chaque usage, chaque service, chaque loi, chaque idée spéciale enfin et chaque besoin spécial importés de Rome, en train de rayonner progressivement des Pyrénées au Rhin et de gagner successivement, après une lutte plus ou moins vive contre les anciennes idées et les anciens usages celtiques, toutes les bouches, tous les bras, tous les cœurs et tous les esprits gaulois, copistes enthousiastes de César et de Rome. Certainement, s'il nous fait faire une fois cette longue promenade, il ne nous la fera pas refaire autant de fois qu'il y a de mots ou de formes grammaticales dans la langue romaine, qu'il y a de formalités rituelles dans la religion romaine ou de manœuvres apprises aux légionnaires par leurs officiers instructeurs, qu'il y a de variétés de l'architecture romaine, temples, basiliques, théâtres, cirques, aqueducs, villas avec leur atrium, etc., qu'il y a de vers de Virgile ou d'Horace enseignés dans les écoles à des millions d'écoliers, qu'il y a de lois dans la législation romaine, qu'il y a de procédés industriels et artistiques transmis fidèlement et indéfiniment d'ouvrier à apprentis et de maître à élèves dans la civilisation romaine. Pourtant, ce n'est qu'à ce prix qu'on peut se rendre un compte exact de la dose énorme de régularité que les sociétés les plus agitées contiennent.

Puis, quand le christianisme aura apparu, le même historien se gardera bien, sans nul doute, de nous faire recommencer cette ennuyeuse pérégrination à propos de chaque rite chrétien qui se propage dans la Gaule païenne non sans résistance, à la manière d'une onde sonore dans un air déjà vibrant. - En revanche, il nous apprendra que, à telle date, Jules César a conquis la Gaule, et qu'à telle autre date tels saints sont venus prêcher la doctrine chrétienne dans cette contrée. Il nous énumérera peut-être aussi les divers éléments dont se composent la civilisation romaine ou la foi et la morale chrétiennes, introduites dans le monde gaulois. Le problème alors se posera pour lui de comprendre, de présenter sous un jour rationnel, logique, scientifique, cette, superposition bizarre du christianisme au romanisme, ou mieux de la christianisation graduelle à la romanisation graduelle; et la difficulté ne sera pas moindre d'expliquer rationnellement, dans le romanisme et le christianisme pris à part, la juxtaposition étrange de lambeaux étrusques, grecs, orientaux et autres, fort hétérogènes eux-mêmes, qui constituent l'un, et des idées juives, égyptiennes, byzantines, fort peu cohérentes d'ailleurs, même dans chaque groupe distinct, qui constituent l'autre. C'est cependant cette tâche ardue que le philosophe de l'histoire se proposera; il ne croira pas pouvoir l'éluder s'il veut faire oeuvre de savant, et il se fatiguera le cerveau à faire de l'ordre avec ce désordre, à chercher la loi de ces hasards et la raison de ces rencontres. Il vaudrait mieux chercher comment et pourquoi il sort parfois de ces rencontres des harmonies, et en quoi celles-ci consistent. Nous l'essaierons plus loin.

En somme c'est comme si un botaniste se croyait tenu à négliger tout ce qui concerne la génération des végétaux d'une même espèce ou d'une même variété, et aussi bien leur croissance et leur nutrition, sorte de génération cellulaire ou de régénération des tissus ; ou bien c'est comme si un physicien dédaignait l'étude des ondulations sonores, lumineuses, calorifiques, et de leur mode de propagation à travers les différents milieux, eux-mêmes ondulatoires. Se figure-t-on l'un persuadé que l'objet propre et exclusif de sa science est l'enchaînement des types spécifiques dissemblables, depuis la première algue jusqu'à la dernière orchidée, et la justification

profonde de cet enchaînement ; et l'autre convaincu que ses études ont pour but unique de rechercher pour quelle raison il y a précisément les sept modes d'ondulation lumineuse que nous connaissons, ainsi que l'électricité et le magnétisme, et non d'autres espèces de vibration éthérée ? Questions intéressantes assurément et que le philosophe peut agiter, mais non le savant, car leur solution ne paraît point susceptible de comporter jamais le haut degré de probabilité exigé par ce dernier. Il est clair que la première condition pour être anatomiste ou physiologiste, c'est l'étude des tissus, agrégats de cellules, de fibres, de vaisseaux semblables, ou l'étude des fonctions, accumulations de petites contractions, de petites innervations, de petites oxydations ou désoxydations semblables, enfin et avant tout la foi à l'hérédité, cette grande ouvrière de la vie. Et il n'est pas moins clair que, pour être chimiste ou physicien, avant tout il faut examiner beaucoup de volumes gazeux, liquides, solides, faits de corpuscules tout pareils, ou de soi-disant forces physiques qui sont des masses prodigieuses de petites vibrations similaires accumulées. Tout se ramène, en effet, ou est en voie d'être ramené, dans le monde physique, à l'ondulation ; tout y revêt de plus en plus un caractère essentiellement ondulatoire, de même que dans le monde vivant la faculté génératrice, la propriété de transmettre héréditairement les moindres particularités (nées, le plus souvent, on ne sait comment) est de plus en plus jugée inhérente à la moindre cellule.

Aussi bien, on reconnaîtra peut-être, en lisant ce travail, que l'être social, en tant que social, est imitateur par essence, et que l'imitation joue dans les sociétés un rôle analogue à celui de l'hérédité dans les organismes ou de l'ondulation dans les corps bruts. S'il en est ainsi, on devra admettre, par suite, qu'une invention humaine, par laquelle un nouveau genre d'imitation est inauguré, une nouvelle série ouverte, par exemple, l'invention de la poudre à canon ¹, ou des moulins à vent, ou du télégraphe Morse, est à la science sociale ce que la formation d'une nouvelle espèce végétale ou minérale (ou bien, dans l'hypothèse de l'évolution lente, chacune des modifications lentes qui l'ont amenée) est à la biologie, et ce que serait à la physique l'apparition d'un nouveau mode de mouvement venant prendre rang à côté de l'électricité, de la lumière, etc., ou ce qu'est à la chimie la formation d'un nouveau corps. A l'historien philosophe qui s'évertue à trouver une loi des inventions scientifiques, industrielles, artistiques, politiques, successivement apparues et bizarrement groupées, il faudrait donc comparer, pour faire une juste comparaison, non pas le physiologiste ou le physicien tel que nous le connaissons, Claude Bernard ou Tyndall notamment, mais un philosophe de la nature tel que Schelling l'a été, tel que Haeckel paraît l'être dans ses heures d'ivresse imaginative.

On s'apercevait alors que l'incohérence indigeste des faits de l'histoire, tous résolubles en courants d'exemples différents dont ils sont la rencontre, elle-même destinée à être copiée plus ou moins exactement, ne prouve rien contre la régularité fondamentale du monde social et contre la possibilité d'une science sociale; qu'à vrai dire cette science existe, à l'état épars, dans la petite expérience de chacun de nous, et qu'il suffit d'en rajuster les fragments. Au surplus, le recueil des faits historiques sera loin de paraître plus incohérent, à coup sûr, que la collection des types vivants et des substances chimiques; et, pourquoi exigerait-on du philosophe de l'histoire le bel ordre symétrique et rationnel qu'on ne songe pas à demander au philosophe de la nature ? Mais il y a ici une différence toute à l'honneur du premier. C'est à peine si les

¹ Quand je dis l'invention de la poudre à canon, ou du télégraphe, ou des chemins de fer, etc., il est bien entendu que je veux dire le groupe des inventions accumulées (discernables pourtant et nombrables) qui ont été nécessaires pour produire là poudre à canon, le télégraphe, les chemins de fer.

naturalistes ont entrevu récemment avec quelque clarté que les espèces vivantes procèdent les unes des autres; les historiens n'ont pas attendu si longtemps pour savoir que les faits de l'histoire s'enchaînent. Quant aux chimistes et aux physiciens, n'en parlons pas. Ils n'osent encore prévoir l'époque où il leur sera permis de dresser à leur tour l'arbre généalogique des substances simples et où l'un des leurs publiera sur *l'Origine des atomes* un livre destiné à autant de succès que *l'Origine des espèces* de Darwin. Il est vrai que M. Lecoq de Boisbaudran et M. Mendeleef ont cru entrevoir une série naturelle des corps simples et que les spéculations toutes philosophiques du premier à ce sujet ne sont pas étrangères à la découverte du Gallium. Mais, si l'on y regarde de près, peut-être ne trouvera-t-on pas à ces essais remarquables et aussi bien aux divers systèmes de nos évolutionnistes sur la ramification généalogique des types vivants, plus de précision et de certitude qu'on n'en voit briller dans les idées d'Herbert Spencer et même de Vico sur les évolutions sociales soi-disant périodiques et fatales. L'origine des atomes est bien plus mystérieuse que celle des espèces, laquelle l'est bien plus que celle des diverses civilisations. Nous pouvons comparer les espèces vivantes, actuelles, aux espèces qui les ont précédées et dont nous retrouvons les débris dans les couches du sol ; mais il ne nous reste pas la moindre trace des substances chimiques qui *ont dû* précéder, dans la préhistoire astronomique pour ainsi dire, dans d'insondables et d'inimaginables passés, les substances chimiques actuellement existantes sur la terre ou dans les étoiles. Par suite, la chimie, pour laquelle le problème des origines ne peut même pas se poser, est moins avancée, en ce sens essentiel, que la biologie ; et, par la même raison, la biologie l'est moins, au fond, que la sociologie.

De ce qui précède, il ressort qu'autre chose est la science, autre chose la philosophie sociale ; que la science sociale doit porter exclusivement, comme toute autre, sur des faits similaires multiples, soigneusement cachés par les historiens, et que les faits nouveaux et dissemblables, les faits historiques proprement dits, sont le domaine réservé à la philosophie sociale ; qu'à ce point de vue la science sociale pourrait bien être aussi avancée que les autres sciences, et que la philosophie sociale l'est beaucoup plus que toutes les autres philosophies.

Dans le présent volume, c'est de la science sociale seulement que nous nous occupons ; aussi n'y sera-t-il question que de l'imitation et de ses lois. Ailleurs et plus tard, nous aurons à étudier les lois ou les pseudo-lois de l'invention, ce qui est une question tout autre, quoique non entièrement séparable de la première ¹.

¹ Depuis que ces lignes sont écrites, nous avons esquissé une théorie de l'Invention dans notre *Logique sociale* (Félix Alcan, 1895).

II

Trois lois analogues en physique, en biologie, en sociologie

Pourquoi tout est nombre et mesure

[Retour à la table des matières](#)

Ces longs préliminaires terminés, je dois dégager une thèse importante qui s'y montre enveloppée et obscure. Il n'y a de science, ai-je dit, que des quantités et des accroissements, ou, en termes plus généraux, des similitudes et des répétitions phénoménales.

Mais, à dire vrai, cette distinction est superflue et superficielle. Chaque progrès du savoir, en effet, tend à nous fortifier dans la conviction que *toutes les similitudes sont dues à des répétitions*. Il y aurait, je crois, à développer cette proposition dans les trois suivantes :

1e Toutes les similitudes qui s'observent dans le monde chimique, physique, astronomique (atomes d'un même corps, ondes d'un même rayon lumineux, couches concentriques d'attraction dont chaque globe céleste est le foyer, etc.) ont pour unique explication et cause possible des mouvements périodiques et principalement vibratoires.

2e Toutes les similitudes, d'origine vivante, du monde vivant, résultent de la transmission héréditaire, de la génération soit intra, soit extra-organique. C'est par la parenté des cellules et par la parenté des espèces qu'on explique aujourd'hui les analogies ou homologues de toutes sortes relevées par l'anatomie comparée entre les espèces et par l'histologie entre les éléments corporels.

3e Toutes les similitudes d'origine sociale, qui se remarquent dans le monde social, sont le fruit direct ou indirect de l'imitation sous toutes ses formes, imitation-coutume ou imitation-mode, imitation-sympathie ou imitation-obéissance, imitation-instruction ou imitation-éducation, imitation naïve ou imitation réfléchie, etc. De là l'excellence de la méthode contemporaine qui explique les doctrines ou les institutions par leur histoire. Cette tendance ne peut que se généraliser. On dit que les grands génies, les grands inventeurs se rencontrent ; mais, d'abord, ces coïncidences sont fort rares. Puis, quand elles sont avérées, elles ont toujours leur source dans un fonds d'instruction commune où ont puisé indépendamment l'un de l'autre les deux auteurs de la même invention ; et ce fonds consiste en un amas de traditions du passé, d'expériences brutes ou plus ou moins organisées, et transmises imitativement par le grand véhicule de toutes les imitations, le langage.

C'est, remarquons-le, en se fondant implicitement sur notre troisième proposition, que les philologues de notre siècle, par la comparaison analogique du sanscrit avec le latin, le grec, l'allemand, le russe et les autres langues de la même famille, ont été conduits à admettre que c'est bien là en effet une famille, et qu'elle a pour premier ancêtre une même langue traditionnellement transmise, à des modifications près, dont chacune a été une véritable invention linguistique anonyme, elle-même perpétuée par imitation. Mais nous reviendrons sur cette troisième thèse pour la développer et la rectifier, dans le chapitre suivant.

Il n'y a qu'une seule grande catégorie des similitudes universelles qui ne paraisse pas de prime abord avoir pu être produite par une répétition quelconque : c'est la similitude des parties jugées juxtaposées et immobiles de l'espace immense, conditions de tout mouvement soit vibratoire, soit générateur, soit propagateur et conquérant. Mais ne nous arrêtons pas à cette exception apparente, qu'il nous suffit d'indiquer. Sa discussion nous entraînerait trop loin.

Laissant donc de côté cette anomalie, peut-être illusoire, tenons pour vraie notre proposition générale, et signalons une conséquence qui en découle directement. Si quantité signifie similitude, si toute similitude provient d'une répétition, et si toute répétition est une vibration (ou tout autre mouvement périodique), une génération ou une imitation, il s'ensuit que, dans l'hypothèse où nul mouvement ne serait ni n'aurait été vibratoire, nulle fonction héréditaire, nulle action ou idée apprise et copiée, il *n'y aurait point de quantité dans l'univers*, et les mathématiques y seraient sans emploi possible, sans application concevable. Il s'ensuit aussi que, dans l'hypothèse inverse, si notre univers physique, vivant, social, déployait plus largement encore ses activités vibratoires, génitales, propagatrices, le champ du calcul y serait encore plus étendu et profond. Cela est visible dans nos sociétés européennes, où les progrès extraordinaires de la mode sous toutes les formes, de la mode appliquée aux vêtements, aux aliments, aux logements, aux besoins, aux idées, aux institutions, aux arts, sont en train de faire de l'Europe l'édition d'un même type d'homme tiré à plusieurs centaines de millions d'exemplaires. Ne voit-on pas, dès ses débuts, ce prodigieux nivellement rendre possible la naissance et le développement de la statistique et de ce qu'on a si bien nommé la *physique* sociale, l'économie politique ? Sans la mode et la coutume, il n'y aurait point de quantité sociale, notamment point de valeur, point de monnaie, et partant point de science des richesses ni des finances. (Comment donc est-il possible que les économistes aient songé à donner des théories de la valeur où l'idée d'imitation n'intervient jamais ?) Mais cette application du nombre et de la mesure aux sociétés, qu'on essaye à présent, ne saurait être encore que timide et partielle; l'avenir nous réserve à ce sujet bien des surprises!

III

Analogies entre les trois formes de la Répétition.

Elles impliquent une tendance commune à une progression géométrique. - Réfractions linguistiques, mythologiques, etc. - Interférences heureuses ou malheureuses d'imitation. Interférences-luttes et interférences-combinaisons (inventions). Esquisse de logique sociale

[Retour à la table des matières](#)

Ce serait ici le lieu de développer les analogies frappantes, les différences non moins instructives et les relations mutuelles, que présentent les trois principales formes de la répétition universelle. Nous aurions bien aussi à chercher la raison de ces rythmes grandioses échelonnés et entrelacés, à nous demander si la matière de ces formes leur ressemble ou non, si le dessous actif et substantiel de ces phénomènes bien ordonnés participe à leur sage uniformité, ou s'il ne contrasterait pas avec eux peut-être par son hétérogénéité essentielle, tel qu'un peuple où rien n'apparaît, à sa surface administrative et militaire, des originalités tumultueuses qui le constituent et qui font aller cette machine.

Ce double sujet serait trop vaste. Toutefois, sur le premier point, il est des analogies manifestes que nous devons signaler. Et d'abord, ces répétitions sont en même temps des multiplications, des contagions qui se répandent. Une pierre tombe dans l'eau, et la première onde produite se répète en s'élargissant jusqu'aux limites du bassin; j'allume une allumette, et la première ondulation que j'imprime à l'éther se propage en un instant dans un vaste espace. Il suffit d'un couple de termites ou de phylloxéras transporté sur un continent pour le ravager en quelques années; *l'Erigeron* du Canada, mauvaise herbe assez nouvellement importée en Europe, y foisonne déjà partout dans les champs incultes. On connaît les lois de Malthus et de Darwin sur la tendance des individus d'une espèce à progresser géométriquement : véritables lois du rayonnement générateur des individus vivants. De même, un dialecte local, à l'usage de quelques familles, devient peu à peu, par imitation, un idiome national. Au début des sociétés, l'art de tailler le silex, de domestiquer le chien, de fabriquer un arc, plus tard de faire lever le pain, de travailler le bronze, d'extraire le fer, etc., a dû se répandre contagieusement, chaque flèche, chaque morceau de pain, chaque fibule de bronze, chaque silex taillé étant à la fois copie et modèle. Ainsi s'opère de nos jours la diffusion rayonnante des bonnes recettes de tout genre, à cette différence près que la densité croissante de la population et les progrès accomplis accélèrent prodigieusement cette extension, comme la rapidité du son est en raison de la densité du milieu. Chaque *chose sociale*, c'est-à-dire chaque invention ou chaque découverte, tend à s'étendre dans son milieu social, milieu qui lui-même, ajouterai-je, tend à s'étendre, puisqu'il se compose essentiellement de choses pareilles, toutes ambitieuses à l'infini.

Mais cette tendance, ici comme dans la nature extérieure, avorte le plus souvent par suite de la concurrence des tendances rivales, ce qui importe peu en théorie. En outre, elle est métaphorique; pas plus à l'onde et à l'espèce qu'à l'idée, on ne saurait attribuer un désir propre, et il faut entendre par là que les forces éparses, individuelles, inhérentes aux innombrables êtres dont se compose le milieu où ces formes se propagent, se sont donné une direction commune. Ainsi entendue, cette tendance suppose que le milieu en question est homogène, condition que le milieu éthéré ou aérien de l'onde paraît réaliser dans une bonne mesure, le milieu géographique et chimique de l'espèce beaucoup moins, et le milieu social de l'idée à un degré infiniment plus faible encore. Mais on a tort, je crois, d'exprimer cette différence en disant que le milieu social est plus complexe que les autres. C'est au contraire peut-être parce qu'il est numériquement bien plus simple, qu'il est plus éloigné de présenter l'homogénéité requise, car une homogénéité superficiellement réelle suffit. Aussi, à mesure que les agglomérations humaines s'étendent, la diffusion des idées, suivant une progression géométrique régulière, est-elle plus marquée. Poussons à bout cette augmentation numérique, supposons que la sphère sociale où une idée peut se répandre soit composée non seulement d'un groupe assez nombreux pour faire éclore les principales variétés morales de l'espèce humaine, mais encore de collections complètes de ce genre répétées uniformément des milliers de fois, en sorte que l'uniformité de ces répétitions rende le tout homogène à la surface, malgré la complexité interne de chacune de ses parties. N'avons-nous pas quelques raisons de penser que c'est là le genre d'homogénéité propre à tout ce que la nature extérieure nous présente de réalités simples et uniformes d'aspect? Dans cette hypothèse, il est clair que le succès plus ou moins grand, la vitesse de propagation plus ou moins grande d'une idée, le jour de son apparition, donnerait la raison mathématique en quelque sorte de sa progression ultérieure. Dès maintenant, les producteurs d'articles répondant à des besoins de première nécessité, et par suite destinés à une consommation universelle, peuvent prédire, d'après la demande d'une année à tel prix, quelle sera la demande de l'année suivante au même prix, si du moins nulle entrave prohibitionniste ou autre n'intervient, ou si nul article similaire et plus perfectionné n'est découvert.

On dit : sans faculté de prévision, point de science. Rectifions : oui, sans faculté de prévision *conditionnelle*. A la vue d'une fleur, le botaniste peut dire d'avance quelle sera la forme, la couleur du fruit qu'elle produira, à moins que la sécheresse ne la tue ou qu'une variété individuelle nouvelle et inattendue (sorte d'invention biologique secondaire) n'apparaisse. Le physicien peut annoncer que ce coup de fusil parti à l'instant même sera entendu dans tel nombre de secondes, à telle distance, pourvu que rien n'intercepte le son sur ce trajet ou que, dans cet intervalle de temps, un bruit plus fort, un coup de canon par exemple, ne se fasse pas entendre. Eh bien, c'est précisément au même titre que le sociologue mérite le nom de savant à proprement parler; étant donné qu'il y a aujourd'hui tels foyers de rayonnements imitatifs et qu'ils tendent à cheminer séparément ou concurremment avec telles vitesses approximatives, il est en mesure de prédire quel sera l'état social dans dix, dans vingt ans, à la condition que quelque réforme ou révolution politique ne viendra point entraver cette expansion et qu'il ne surgira point de foyers rivaux.

Sans doute l'événement conditionnel est ici très probable, plus probable peut-être que là. Mais ce n'est qu'une différence de degré. Remarquons d'ailleurs que, dans une certaine mesure (ce qui est l'affaire de la philosophie et non de la science de l'histoire), les découvertes, les initiatives déjà faites et propagées avec succès,

déterminent vaguement le sens dans lequel auront lieu les découvertes et les initiatives réussies de l'avenir. Puis, les forces sociales qui agissent avec une importance réelle à une époque donnée se composent non des rayonnements imitatifs nécessairement faibles encore, émanés d'inventions récentes, mais bien des rayonnements imitatifs émanés d'inventions antiques, à la fois beaucoup plus étendus et plus intenses parce qu'ils ont eu le temps voulu pour se déployer et s'établir en habitudes, en mœurs, en « instincts de races » soi-disant physiologiques¹. Donc l'ignorance où nous sommes des découvertes inattendues qui s'accompliront dans dix, vingt, cinquante ans, des chefs-d'œuvre rénovateurs de l'art qui y apparaîtront, des batailles et des coups d'État ou de force qui y feront leur bruit, ne nous empêcherait pas de prédire presque à coup sûr, dans l'hypothèse où je me suis placé plus haut, suivant quelle direction et à quelle profondeur coulera le fleuve d'aspirations et d'idées que les ingénieurs politiques, les grands généraux, les grands poètes, les grands musiciens auront à descendre ou à remonter, à canaliser ou à combattre.

Comme exemples à l'appui de la progression géométrique des imitations, je pourrais invoquer les statistiques relatives à la consommation du café, du tabac, etc., depuis leur première importation jusqu'à l'époque où le marché a commencé à en être inondé, ou bien au nombre des locomotives construites depuis la première, etc.². Je citerai une découverte moins favorable en apparence à ma thèse, la découverte de l'Amérique. Elle a été imitée en ce sens que le premier voyage d'Europe en Amérique, imaginé et exécuté par Colomb, a été refait un nombre toujours croissant de fois par d'autres navires avec des variantes dont chacune a été une petite découverte, greffée sur celle du grand Génois, et a eu à son tour des imitateurs.

Je profite de cet exemple pour ouvrir une parenthèse. L'Amérique aurait pu être abordée deux siècles plus tôt ou deux siècles plus tard par un navigateur d'imagination. Deux siècles plus tôt, en 1292, sous Philippe le Bel, pendant les démêlés de ce monarque avec Rome et sa tentative hardie de laïcisation et de centralisation administrative, un tel débouché d'un monde nouveau offert à son ambition n'eût point manqué de la surexciter et de précipiter l'avènement du monde moderne. Deux siècles plus tard, en 1692, elle aurait profité à la France de Henri IV, plus qu'à l'Espagne assurément, qui, n'ayant pas eu cette riche proie à dévorer depuis deux cents ans, eût été moins riche et moins prospère alors. Qui sait si, dans la première hypothèse, la guerre de Cent Ans n'eût pas été évitée, et, dans la seconde, l'empire de Charles-Quint ? Dans tous les cas, le *besoin d'avoir des colonies, besoin créé et satisfait en même temps* par la découverte de Christophe Colomb, et qui a joué un rôle si capital dans la vie politique de l'Europe depuis le XVe siècle, eût pris naissance au XVIIe siècle seulement, et, à l'heure qu'il est, l'Amérique du Sud serait française, l'Amérique du Nord ne compterait pas encore politiquement. Quelle différence pour nous ! Et il s'en est fallu de l'épaisseur d'un cheveu que Christophe Colomb échouât dans son

¹ On voudra bien ne pas me prêter l'idée absurde de nier en tout ceci l'influence de la race sur les faits sociaux. Mais je crois que, par nombre de ses traits acquis, la race est fille et non mère de ces faits, et c'est par cet aspect oublié seulement qu'elle me paraît rentrer dans le domaine propre du sociologue.

² On m'objectera que les progressions croissantes ou décroissantes révélées par les statistiques continuées un certain nombre d'années ne sont jamais régulières et sont fréquemment coupées d'arrêts ou de mouvements inverses. Sans entrer dans ce détail, je dois dire qu'à mon sens ces arrêts ou ces reculs sont toujours l'indice de l'intervention de quelque nouvelle invention qui devient contagieuse à son tour. J'explique de même les progressions décroissantes, d'où il faudrait se garder d'induire qu'au bout d'un temps, après avoir été imitée de plus en plus, une chose sociale tend à dire *désimitée*. Non, sa tendance à envahir le monde reste toujours la même; et, si elle est non pas *désimitée*, mais bien de moins en moins imitée, la faute en est à ses rivales.

entreprise! - Mais trêve à ces spéculations sur les passés contingents, non moins importants d'ailleurs à mes yeux et non moins fondés que les futurs contingents.

Autre exemple, et le plus éclatant de tous. L'empire romain est tombé; mais, on l'a très bien dit, la conquête romaine vit toujours et se prolonge. Par Charlemagne, elle s'est étendue aux Germains qui, en se christianisant, se sont romanisés; par Guillaume le Conquérant, aux Anglo-Saxons; par Colomb, à l'Amérique; par les Russes et les Anglais, à l'Asie, à l'Australie, bientôt à l'Océanie tout entière. Le Japon déjà veut être envahi à son tour; seule, la Chine paraît devoir offrir une sérieuse résistance. Mais admettons qu'elle aussi s'assimile un jour. On pourra dire alors qu'Athènes et Rome, y compris Jérusalem, c'est-à-dire le type de civilisation formé par le faisceau de leurs initiatives et de leurs idées de génie, coordonnées et combinées, ont conquis tout le monde. Toutes les races, toutes les nationalités auront concouru à cette contagion imitative illimitée de la civilisation gréco-romaine. Il n'en eût pas été de même certainement, si Darius ou Xerxès eussent vaincu et réduit la Grèce en province persane, ou si l'islamisme eût triomphé de Charles Martel et envahi l'Europe, ou si la Chine, depuis trois mille ans, eût été aussi guerrière qu'industrielle et tournée vers les armes aussi bien que vers les arts de la paix son esprit d'invention, ou si, au moment de la découverte de l'Amérique, les Européens n'eussent pas encore inventé la poudre et l'imprimerie et se fussent trouvés dans un état d'infériorité militaire à l'égard des Aztèques et des Incas. Mais le hasard a voulu que de tous les types de civilisation, de toutes les gerbes liées d'inventions rayonnantes qui avaient spontanément jailli en divers points du globe, le type auquel nous appartenons l'ait emporté. S'il n'eût pas prévalu, toutefois, un autre eût fini par triompher, car ce qui était certain et inévitable, c'était qu'à la longue l'un quelconque d'entre eux devint universel, *puisque tous prétendaient à l'universalité*, c'est-à-dire puisque tous tendaient à se propager imitativement suivant une progression géométrique; comme toute onde lumineuse ou sonore, comme toute espèce animale ou végétale.

IV

Différences entre les trois formes de la Répétition.

Génération, ondulation libre. Imitation, génération à distance. Abréviation des phases embryonnaires

[Retour à la table des matières](#)

Indiquons maintenant un nouvel ordre d'analogies. Les imitations (mots d'une langue, mythes d'une religion, secrets d'un art militaire, formes littéraires, etc.) se modifient en passant d'une race ou d'une nation à une autre, des Hindous aux Germains par exemple ou des Latins aux Gaulois, comme les ondes physiques ou les types vivants en passant d'un milieu à un autre. Dans certains cas, les modifications constatées de la sorte ont été assez nombreuses pour permettre de remarquer le sens général et uniforme suivant lequel elles s'opèrent. C'est le cas des langues notamment : aussi peut-on dire des lois de Grimm et mieux encore de Raynouard en philologie que ce sont des lois de réfraction linguistique.

Elles nous apprennent, celles-ci, qu'en passant du milieu romain dans le milieu espagnol ou gaulois, les mots latins divers ont été transformés d'une manière identique et caractéristique, chaque lettre devenant une autre lettre déterminée; celles-là, que telle consonne de l'allemand ou de l'anglais équivaut à telle autre consonne du sanscrit ou du grec, ce qui signifie au fond qu'en passant du milieu aryen primitif dans le milieu germain, hellène ou hindou, la langue-mère a permuté ses consonnes dans le sens indiqué, ici substituant l'aspirée à la forte, ailleurs la forte à l'aspirée, etc.

Si les religions étaient aussi nombreuses que les langues (qui elles-mêmes ne le sont pas trop pour donner une base de comparaison suffisante à des remarques générales formulables en lois), et surtout si, dans chaque religion, les idées religieuses étaient aussi nombreuses que le sont les mots dans chaque langue, il pourrait y avoir en mythologie comparée des lois de réfraction mythologique, analogues aux précédentes. Or, nous pouvons bien suivre un mythe donné, celui de Cérès ou d'Apollon, à travers les modifications que lui a imprimées le génie des peuples divers qui l'ont adopté. Mais il y a si peu de mythes à comparer de la sorte qu'on ne saurait voir dans les plis qu'ils ont séparément reçus d'un même peuple des traits communs saisissables et autre chose qu'un air de famille. Malgré tout, n'y a-t-il point, dans l'étude des formes que les mêmes idées religieuses ont revêtues en passant du védisme au brahmanisme ou à Zoroastre, du mosaïsme au Christ ou à Mahomet, ou en circulant à travers les sectes chrétiennes dissidentes et les diverses Églises grecque, romaine, anglicane, gallicane, bien des observations à faire? Ou plutôt, tout ce qu'il est possible de remarquer a été dit en pareille matière, et il n'y a qu'à trier.

Les critiques d'art n'ont pas manqué non plus de pressentir confusément ce qu'on pourrait appeler les lois de la réfraction artistique propre à chaque peuple, à chacun de ses moments, à chaque région artistique déterminée, hollandaise, italienne, française,

en peinture, en musique, en architecture, en poésie. Je n'insiste pas. Toutefois, est-ce une pure métaphore et une puérilité de dire que Théocrite s'est réfracté dans Virgile, Ménandre dans Térence, Platon dans Cicéron, Euripide dans Racine ?

Autre analogie. Il y a des interférences d'imitations, de choses sociales, aussi bien que des interférences d'ondes et de types vivants. Quand deux ondes, deux *choses* physiques à peu près semblables, après s'être propagées séparément à partir de deux foyers distincts, viennent à se rencontrer dans un même être physique, dans une même particule de matière, leurs impulsions se fortifient ou se neutralisent, suivant qu'elles ont lieu dans le même sens ou en deux sens précisément contraires sur la même ligne droite. Dans le premier cas, une onde nouvelle, complexe et plus forte surgit, qui tend elle-même à se propager. Dans le second cas, il y a lutte et destruction partielle jusqu'à ce que l'une des deux rivales l'emporte sur l'autre. De même, quand, après s'être reproduits séparément de génération en génération, deux types spécifiques assez voisins, deux choses vitales, viennent à se rencontrer, non pas simplement en un même lieu (des animaux différents qui se battent ou se mangent), ce qui serait une rencontre durement physique, mais en outre, en un même être vital, en une même cellule ovulaire fécondée par un accouplement hybride, seul genre de rencontre et d'interférence vraiment vital, on sait ce qui arrive alors. Ou bien le produit, d'une vitalité supérieure à celle de ses parents, et en même temps plus fécond et plus prolifique, transmet à une postérité toujours plus nombreuse ses caractères distinctifs, véritable découverte de la vie; ou bien, plus chétif, il donne le jour à quelques descendants abâtardis où les caractères incompatibles des progéniteurs, violemment rapprochés, ne tardent pas à opérer leur divorce par le triomphe définitif de l'un et l'expulsion de l'autre. - De même encore, quand deux croyances et deux désirs ou un désir et une croyance, quand deux choses sociales en un mot (car il n'y a que cela en dernière analyse dans les faits sociaux, sous les noms divers de dogmes, de sentiments, de lois, de besoins, de coutumes, de mœurs, etc.) ont fait un certain temps et séparément leur chemin dans le monde par la vertu de l'éducation ou de l'exemple, c'est-à-dire de l'imitation, elles finissent souvent par se rencontrer. Il faut, pour que leur rencontre et leur interférence vraiment psychologique et sociale ait lieu, non seulement qu'elles coexistent dans un même cerveau et fassent à la fois partie d'un même état d'esprit ou de cœur, mais en outre que l'une se présente, soit comme un moyen ou comme un obstacle à l'égard de l'autre, soit comme un principe dont l'autre est la conséquence ou une affirmation dont l'autre est la négation. Quant à celles qui ne paraissent ni s'aider, ni se nuire, ni se confirmer, ni se contredire, elles ne sauraient interférer, pas plus que deux ondes hétérogènes ou deux types vivants trop éloignés pour pouvoir s'accoupler. Si elles paraissent s'aider ou se confirmer, elles se combinent par le fait seul de cette apparence, de cette perception, en une découverte nouvelle, pratique ou théorique, destinée à se répandre à son tour comme ses composantes en une contagion imitative. Il y a eu, dans ce cas, augmentation de force de désir ou de force de foi, comme, dans les cas correspondants d'interférences physiques ou biologiques heureuses, il y a eu augmentation de force motrice et de vitalité. Si, au contraire, les choses sociales interférentes, thèses ou desseins, dogmes ou intérêts, convictions ou passions, se nuisent ou se contredisent dans une âme ou dans les âmes de tout un peuple, il y a stagnation morale de cette âme, de ce peuple, dans l'indécision et le doute, jusqu'à ce que, par un effort brusque ou lent, cette âme ou ce peuple se déchire en deux et sacrifie sa croyance ou sa passion la moins chère. Ainsi fait la vie son option entre deux types mal accouplés. Un cas légèrement distinct du précédent et particulièrement important est celui où les deux croyances, les deux désirs et aussi bien la croyance et le désir qui interfèrent d'une manière favorable ou fâcheuse dans l'esprit d'un individu, appartiennent non à cet homme seulement,

mais en partie à lui, en partie à quelqu'un de ses semblables. L'interférence consiste alors en ce que l'individu dont il s'agit perçoit la confirmation ou le démenti donnés par l'idée d'autrui, l'avantage ou le préjudice causés par la volonté d'autrui à son idée et à sa volonté propres. De là une sympathie et un contrat, ou bien une antipathie et une guerre ¹.

Mais tout ceci a besoin, je le sens, d'éclaircissements. Distinguons trois hypothèses: interférence heureuse de deux croyances, de deux désirs, d'une croyance et d'un désir; et subdivisons chacune de ces divisions suivant que les choses interférentes appartiennent ou non au même individu. Puis nous dirons un mot des interférences fâcheuses.

1° Quand une conjecture que je regardais comme *assez probable* vient à coexister en moi, dans le même état d'esprit, avec la lecture ou la réminiscence d'un fait que je tiens pour presque certain, si je m'aperçois tout à coup que ce fait confirme cette conjecture, qu'il en découle (c'est-à-dire que la proposition particulière exprimant ce fait est incluse dans la proposition générale exprimant cette hypothèse), aussitôt cette hypothèse devient beaucoup plus probable à mes yeux, et en même temps ce fait me paraît tout à fait certain. En sorte qu'il y a eu gain de foi sur toute la ligne. Et le résultat est une découverte. Car c'en est une que la perception de cette inclusion logique. Newton, n'a pas découvert autre chose quand, après avoir conjecturé la loi de l'attraction, il l'a confrontée avec le calcul de la distance de la lune à la terre et a perçu la confirmation de cette hypothèse par ce fait. Supposez que tout un peuple, tout un siècle, à la suite d'un de ses docteurs, de saint Thomas d'Aquin, par exemple, ou d'Arnaud, ou de Bossuet, constate ou croie constater un accord pareil entre ses dogmes et l'état momentané de ses sciences, et vous voyez s'épancher ce fleuve débordant de foi qui féconde le XIII^e siècle raisonneur, inventif et guerrier, et aussi bien le XVII^e siècle janséniste et gallican. Cette harmonie-là, elle aussi, n'est qu'une découverte dont la Somme, le catéchisme de Port-Royal et du clergé de France, et à divers degrés tous les systèmes philosophiques du même temps, depuis Descartes lui-même jusqu'à Leibnitz, sont l'expression diverse. Modifions un peu notre hypothèse générale maintenant. J'incline à admettre un principe qu'un de mes amis, avec qui je cause, n'admet nullement. Mais j'apprends par lui des faits qu'il tient pour vrais et dont la preuve, à mon sens, n'est point faite. Puis il me paraît, ou plutôt il m'apparaît

¹ La similitude que j'ai établie entre l'hérédité et l'imitation se vérifie jusque dans le rapport de chacune de ces deux formes de la Répétition universelle avec la forme de Création, d'Invention, qui lui est spéciale. Aussi longtemps qu'une société est jeune, ascendante, débordante de vie, nous y voyons les inventions, les projets nouveaux, les initiatives réussies, s'y succéder avec rapidité et accélérer les transformations sociales; puis, quand la sève inventive s'épuise, l'imitation poursuit son cours, comme dans l'Inde, comme en Chine, comme dans les derniers siècles de l'Empire romain. Or, dans le monde vivant, il en est de même. Et, par exemple, dans les *Enchaînements du monde animal* (période secondaire) M. Gaudry dit incidemment à propos des crinoïdes (échinodermes): « Ils ont perdu cette merveilleuse diversité de formes qui a été un des luxes des temps primaires; n'ayant plus la force de se *transformer beaucoup*, ils ont encore gardé celle de reproduire des *individus* semblables à eux. » Mais il n'en est pas toujours ainsi. Certaines familles, certains genres d'animaux disparaissent dans les temps géologiques après leur période de plus grand éclat. Telle a été l'ammonite, ce merveilleux fossile qui, aux temps secondaires, s'épanouit dans l'exubérante diversité de ses mutations, puis s'anéantit à jamais. Telles sont aussi bien ces brillantes et brèves civilisations qui se sont allumées un jour et brusquement se sont éteintes comme des étoiles éphémères dans le ciel de l'histoire; la Perse de Cyrus, certaines républiques grecques, le Midi de la France au moment de la guerre des Albigeois, les républiques italiennes, etc. Quand ces civilisations ont été lasses de produire, il ne leur est plus resté même la force de se reproduire. Il est vrai que, le plus souvent, elles en ont été empêchées par leur destruction violente.

que ces faits, s'ils étaient prouvés, confirmeraient pleinement mon principe. Dès lors, j'incline aussi à les accepter ; mais il n'y a gain de foi qu'en ce qui les concerne, non relativement au principe. Aussi cette espèce de découverte est-elle incomplète et n'aura-t-elle point d'effet social avant que mon ami soit parvenu à me communiquer sa croyance, supérieure à la mienne, en la réalité de ces faits, en m'en fournissant les preuves, ou que je sois parvenu moi-même à lui démontrer la vérité de mon principe. Mais c'est justement là l'avantage d'un commerce intellectuel plus libre et plus large.

2° Le premier marchand du moyen âge, à la fois cupide et vaniteux, désireux de s'enrichir par le commerce et affligé de n'être point noble, qui a entrevu la possibilité de faire servir sa cupidité aux fins de sa vanité et d'acquérir plus tard pour soi et les siens la noblesse à prix d'argent, a cru faire là une belle découverte. Et, de fait, il a eu force imitateurs. N'est-il pas vrai que, à partir de cette perspective inespérée, il a senti redoubler à la fois ses deux passions, l'une parce que l'or prenait un prix nouveau à ses yeux, l'autre parce que l'objet de son rêve ambitieux et découragé devenait accessible ? Sans remonter si haut peut-être dans le passé, ce n'a pas été non plus une bien mauvaise idée, ni une initiative peu suivie, que celle du premier avocat qui s'est avisé à l'inverse de faire de la politique pour faire sa fortune. - Autres exemples : Je suis amoureux et j'ai la fureur de versifier, et je fais servir mon amour, qui s'avive, à inspirer ma métromanie, qui devient suraiguë. Que d'œuvres poétiques sont nées d'une interférence pareille ! Je suis philanthrope et j'aime à faire parler de moi, et je cherche à m'illustrer pour faire plus de bien à mes semblables ou à leur être utile pour me faire un nom, etc., etc. Historiquement envisagé, le même fait s'exprime notamment par l'élan des croisades, dû au mutuel appui que se prêtaient la passion des expéditions guerrières et la ferveur chrétienne, après avoir longtemps été opposées, ou bien par l'invasion de l'islam, par les jacqueries de 89 et des années suivantes, et par toutes les révolutions où tant de passions viles s'attellent à des passions nobles. - Mais, par bonheur, plus contagieux encore, en remontant à l'origine des sociétés, a été l'exemple du premier homme qui s'est dit : J'ai faim et mon voisin a froid, offrons-lui ce vêtement qui m'est inutile, en échange de cet aliment qu'il a de trop, et qu'ainsi mon besoin de manger serve à satisfaire son besoin d'être vêtu, et réciproquement. Excellente idée, bien simple aujourd'hui, bien originale au début de l'histoire, et d'où le travail, le commerce, la monnaie, le droit et tous les arts sont nés (je ne dis pas d'où est née la société, car elle existait déjà sans doute avant l'échange, depuis le jour où un homme quelconque en a copié un autre).

Qu'on le remarque, chaque nouveau genre de travail professionnel, chaque nouveau métier a pris naissance par suite d'une découverte analogue à la précédente, anonyme le plus souvent, mais non moins certaine, non moins importante pour cela.

3° Comme importance historique cependant, nulle interférence mentale n'égale celle d'un désir et d'une croyance. Mais il ne faut pas faire rentrer dans cette catégorie les cas nombreux où une conviction, une opinion qui vient se greffer sur un penchant n'agit sur lui qu'en suscitant un désir autre. Ces cas éliminés, il en reste encore un nombre considérable où l'idée survenante agit en tant que proposition sur le désir rencontré et redoublé par elle. Je voudrais bien être orateur à la Chambre, et un compliment d'ami me persuade que je viens de révéler tout à l'heure un vrai talent oratoire ; cette persuasion accroît mon ambition, qui contribue du reste à me laisser persuader. Par la même raison, il n'est pas d'erreur historique, de calomnie atroce ou extravagante, d'insanité qui ne s'accrédite aisément à la faveur d'une d'une passion politique, qu'elle concourt précisément à attiser. Une croyance d'ailleurs attise un désir, tantôt parce qu'elle fait juger plus réalisable l'objet de celui-ci, tantôt parce

qu'elle en est l'approbation. Il arrive aussi, pour continuer jusqu'au bout notre parallèle, qu'un homme aperçoive le profit qu'il peut tirer pour ses desseins propres d'une croyance propre à autrui, quoiqu'il ne la partage pas et qu'autrui ne partage pas son dessein. Cette aperception-là est une *trouvaille* que force imposteurs ont exploitée ou exploitent encore.

Ce genre spécial d'interférences et les découvertes innomées et majeures qui en sont le fruit comptent parmi les forces capitales qui mènent le monde. Qu'est-ce que le patriotisme du Grec et du Romain, si ce n'est une passion alimentée d'une illusion et vice versa : une passion, l'ambition, l'avidité, l'amour de la gloire; une illusion, la foi exagérée en leur supériorité, le préjugé *anthropocentrique*, l'erreur de s'imaginer que ce petit point dans l'espace, la terre, était l'univers, et que sur ce petit point Rome ou Athènes seules étaient dignes du regard des dieux ? Et qu'est-ce en grande partie que le fanatisme de l'Arabe, le prosélytisme chrétien, la propagande jacobine et révolutionnaire, si ce n'est de telles croissances prodigieuses de passions sur des illusions, d'illusions sur des passions, les unes nourrissant les autres ? Et c'est toujours à partir d'un homme, d'un foyer, que ces forces naissent (bien avant, il est vrai, le moment où elles éclatent et prennent rang historiquement). Un homme passionné, rongé d'un désir impuissant de conquête, d'immortalité, de régénération humaine, rencontre une idée qui ouvre à ses aspirations une issue inespérée : l'idée de la résurrection, du millénium, le dogme de la souveraineté du peuple et les autres formules du *Contrat social*. Il l'étreint, elle l'exalte ; et le *voilà* qui se fait apôtre. Ainsi se répand une contagion politique ou religieuse. Ainsi s'opère la conversion de tout un peuple au christianisme, à l'islamisme, au socialisme peut-être demain.

Mais il n'a été question dans ce qui précède que des *interférences-combinaisons*, d'où il résulte une découverte, une addition, un accroissement de désir et de foi, les deux quantités psychologiques. L'histoire pourtant, cette longue suite d'opérations d'arithmétique morale, fait éclore au moins autant d'*interférences-luites*, d'antagonismes internes qui, lorsqu'ils se produisent entre désirs ou croyances propres à un même individu, mais non hors de ce cas, s'accompagnent d'une perte sèche, d'une soustraction de ces quantités. Quand ces interférences ont lieu çà et là, obscurément, dans des individus isolés, ce sont des phénomènes peu remarqués, si ce n'est du psychologue; nous avons alors : 1^e d'une part, les déceptions et le doute graduel des théoriciens téméraires, des prophètes politiques, qui voient les faits démentir leurs théories, rire de leurs prédictions; l'affaîssement intellectuel des croyants sincères et instruits, qui sentent leur science en conflit avec leur religion ou avec leurs systèmes ; d'autre part, les discussions privées, judiciaires, parlementaires, où la foi se réchauffe au contraire au lieu de s'attédir. Nous avons encore : 2^e d'une part, l'inaction forcée, poignante, le suicide lent d'un homme combattu entre deux aptitudes ou deux penchants incompatibles, entre ses appétits de science et ses aspirations littéraires, entre son amour et son ambition, entre sa paresse et son orgueil; d'autre part, les concurrences, les compétitions de tout genre, qui mettent en activité tous les ressorts, ce qu'on appelle de nos jours la lutte pour la vie. Nous avons enfin : 3^e d'une part, la maladie du découragement, état d'une âme qui veut très fort et qui croit très fort ne pouvoir pas, abîme où tombent les amoureux et les partis las d'attendre ou bien l'angoisse du scrupule ou du remords, état d'une âme qui juge-mauvais l'objet de ses vœux ou qui juge bon l'objet de ses répulsions; d'autre part, les résistances faites aux entreprises et aux passions des enfants, qui veulent très fort quelque chose, par leurs parents, qui croient très fort qu'elle est impossible ou dangereuse, ou bien aux entreprises et aux passions des novateurs quelconques par des gens prudents et expérimentés : résistances nullement calmantes, on le sait assez.

Accomplis sur une grande échelle, multipliés par la vertu d'un large courant social, d'un puissant entraînement imitatif, ces mêmes phénomènes, toujours les mêmes au fond, obtiennent sous d'autres noms les honneurs de l'histoire, ils deviennent : 1^e d'une part, le scepticisme énervant d'un peuple pris entre deux religions ou deux Églises opposées, ou entre ses prêtres et ses savants qui se contredisent; d'autre part, les guerres religieuses de peuple à peuple quand elles ont le désaccord des croyances pour seul et principal motif ; - 2^e d'une part, l'inertie et l'avortement d'un peuple ou d'une classe qui s'est créé des besoins nouveaux opposés à ses intérêts permanents, le besoin du confort et de la paix, par exemple, quand un redoublement d'esprit militaire lui serait indispensable, ou des passions factices contraires à ses instincts naturels (c'est-à-dire au fond à des passions qui ont commencé à être factices aussi, importées et adoptées, mais qui sont beaucoup plus anciennes); d'autre part, la plupart des guerres politiques extérieures; - 3^e d'une part, le désespoir amer d'un peuple ou d'une classe qui rentre par degrés dans le néant historique, d'où un élan d'enthousiasme et de foi l'avait fait sortir, ou bien la gêne et l'oppression pénible d'une société dont les vieilles maximes traditionnelles, chrétiennes et chevaleresques, jurent avec ses aspirations nouvelles, laborieuses et utilitaires; d'autre part, les oppositions proprement dites, les luttes des conservateurs et des révolutionnaires, et les guerres civiles.

Or, qu'il s'agisse des individus ou des peuples, ces états douloureux, scepticisme, inertie, désespoir, et encore mieux ces états violents, disputes, combats, oppositions, pressent vivement l'homme de les franchir. Mais, comme les derniers, quoique plus pénibles, sont, jusqu'à un certain point et momentanément, des gains de foi et de désir, ce sont précisément ceux-là qu'il ne franchit jamais ou dont il ne sort que pour y rentrer aussitôt, tandis que, bien souvent, et pour de longues périodes, il parvient à se délivrer des premiers, qui sont des affaiblissements immédiats de ses deux forces maîtresses. - De là ces interminables dissidences, rivalités, contrariétés, entre hommes dont chacun s'est mis finalement d'accord avec lui-même par l'adoption d'un système logique d'idées et d'une conduite conséquente. De là l'impossibilité ou la presque impossibilité, ce semble, d'extirper la guerre et les procès dont tout le monde souffre, quoique la bataille interne des désirs ou des opinions, dont quelques-uns souffrent, aboutisse le plus souvent en eux à des traités de paix définitifs. De là la renaissance infinie de cette hydre aux cent têtes, de cette éternelle question sociale, qui n'est pas propre à notre époque, mais à tous les temps, car elle ne consiste pas à se demander comment se termineront les états débilitants, mais comment se termineront les états violents. En d'autres termes, elle ne consiste pas à se demander : De la science ou de la religion, laquelle l'emportera et doit l'emporter dans la grande majorité des esprits? Est-ce le besoin de discipline sociale ou les élans d'envie, d'orgueil et de haine en révolte, qui prévaudront et doivent prévaloir finalement dans les cœurs ? Est-ce par une résignation courageuse, active, et une abdication de leurs prétentions passées, ou au contraire par une nouvelle explosion d'espérance et de foi dans le succès, que les classes anciennement dirigeantes sortiront à leur honneur de leur torpeur actuelle ? Et la nouvelle société refondra-t-elle légitimement la morale et le point d'honneur à son effigie, ou la vieille morale aura-t-elle la force et le droit de refrapper la société ? Problèmes qui assurément ne tarderont pas beaucoup à être résolus et dont il est aisé dès à présent de pressentir la solution. Mais tout autrement ardu et malaisés à extirper sont les problèmes suivants, qui constituent vraiment la question sociale : Est-ce un bien, est-ce un mal que l'unanimité complète des esprits s'établisse un jour par l'expulsion ou la conversion plus ou moins forcée d'une minorité dissidente, et la verra-t-on jamais s'établir ? Est-ce un bien, est-ce un mal que la concurrence

commerciale, professionnelle, ambitieuse, des individus, et aussi bien la concurrence politique et militaire des peuples viennent à être supprimées par l'organisation tant rêvée du travail ou tout au moins par le socialisme d'État, par une vaste confédération universelle ou tout au moins par un nouvel équilibre européen, premier pas vers les États-Unis d'Europe; et l'avenir nous réserve-t-il cela ? Est-ce un bien, est-ce un mal que, s'affranchissant de tout contrôle et de toute résistance, une autorité sociale forte et libre, absolument souveraine et susceptible de très grandes choses, se montre enfin, toute-puissance césarienne ou conventionnelle d'un parti ou d'un peuple, le plus philanthrope d'ailleurs et le plus intelligent qu'on pourra imaginer ; et faut-il nous attendre à cette perspective ?

Voilà la question, et c'est parce qu'elle est ainsi posée qu'elle est redoutable. Car il en est de l'humanité comme de l'homme, qui se meut toujours dans le sens de la plus grande vérité et de la plus grande puissance, de la plus grande somme de conviction et de confiance, de foi, en un mot, à obtenir ; et on peut douter si c'est par le développement de la discussion, de la concurrence et de la critique, ou à l'inverse par leur étouffement, par l'épanouissement imitatif illimité d'une pensée unique, d'une volonté unique, consolidée en se répandant, que ce maximum peut être atteint.

V

[Retour à la table des matières](#)

Mais la digression qui précède nous a fait anticiper sur des questions qui seront mieux traitées ailleurs. Revenons au sujet de ce chapitre, et, après avoir passé en revue les principales analogies des trois formes de la Répétition, disons un mot de leurs différences, qui ne sont pas moins instructives. D'abord, la solidarité de ces trois formes est unilatérale, non réciproque. La génération ne saurait se passer de l'ondulation, qui n'a pas besoin d'elle, et l'imitation dépend des deux autres, qui n'en dépendent pas. Après deux mille ans, le manuscrit de la République de Cicéron est retrouvé, on l'imprime, on s'en inspire : imitation posthume qui n'aurait pas eu lieu si les molécules du parchemin n'avaient duré et certainement vibré (ne serait-ce que par l'effet de la température ambiante) et si, en outre, la génération humaine n'eût fonctionné sans interruption depuis Cicéron jusqu'à nous. Il est remarquable, ici, comme partout, que le terme le plus complexe, le plus libre, est servi par ceux qui le sont le moins. L'inégalité des trois termes à cet égard est, en effet, manifeste. Tandis que les ondes s'enchaînent, isochrones et contiguës, les êtres vivants, d'une durée assez variable, se détachent et se séparent, d'autant plus indépendants qu'ils sont plus élevés. La génération est une ondulation libre dont les ondes font monde à part. L'imitation fait mieux encore, elle s'exerce, non seulement de très loin, mais à de grands intervalles de temps. Elle établit un rapport fécond entre un inventeur et un copiste séparés par des millions d'années, entre Lycurgue et un conventionnel de Paris, entre le peintre romain, qui a peint une fresque de Pompéi et le dessinateur

moderne qui s'en inspire. L'imitation est une génération à distance ¹. On dirait que ces trois formes de la Répétition sont trois reprises d'un même effort pour étendre le champ où elle s'exerce, pour fermer successivement toute issue à la rébellion des éléments toujours prêts à briser le joug des lois, et pour contraindre leur foule tumultueuse, par des procédés de plus en plus ingénieux et puissants, à marcher au pas en masses de plus en plus fortes et mieux organisées. Pour montrer le progrès accompli en ce sens, comparons un ouragan, une épidémie, une insurrection. Un ouragan se propage de proche en proche, et jamais on ne voit une onde se détacher pour aller porter au loin, *omisso medio*, le virus de la tempête. L'épidémie sévit autrement, elle frappe à droite et à gauche, épargnant telle maison, ou telle ville entre plusieurs autres, très éloignées, qu'elle atteint presque à la fois. Plus librement encore se répand l'insurrection de capitale en capitale, d'usine en usine, à partir d'une nouvelle annoncée par le télégraphe. Parfois même la contagion vient du passé, d'une époque morte.

Autre différence importante. L'œuvre imitée l'est d'ordinaire dans son état de développement complet, sans passer par les tâtonnements du premier ouvrier. Ce procédé artistique est donc supérieur en célérité au procédé vital; il supprime les phases embryonnaires, l'enfance et l'adolescence. Ce n'est pas que la vie elle-même ignore l'art des abréviations; si la série des phases embryonnaires répète, comme on le croit (non sans restriction), la série zoologique et paléontologique des espèces antérieures et parentes, il est clair que ce résumé individuel de la lente élaboration vivante est devenu prodigieusement succinct à la longue: mais, dans la suite des générations qui s'écoulent sous nos yeux, on n'observe point que la durée de la gestation et de la croissance aille s'abrégant. Tout ce que l'on constate à ce point de vue, c'est que les maladies et les caractères individuels quelconques, transmis par un père à ses enfants, se produisent chez ceux-ci à un âge un peu plus précoce que l'âge de leur apparition chez celui-là. Que l'on compare ce faible progrès à ceux de nos fabrications : nos montres, nos tissus, nos épingles, nos articles de tous genres, se fabriquent dix fois, cent fois plus vite qu'à l'origine. Quant à l'ondulation, dans quelle mesure infinitésimale elle participe à cette faculté d'accélération! Les ondes qui se suivent seraient rigoureusement isochrones, c'est-à-dire mettraient le même temps à naître, croître et mourir, si leur température restait constante. Mais leur agitation (Laplace, du moins, corrigeant sur ce point la formule de Newton, a relevé ce fait en ce qui concerne les ondes sonores) a pour effet nécessaire d'échauffer leur milieu, et, par conséquent, d'accélérer leur succession. Toutefois, on gagne bien peu de temps de la sorte, on en gagne infiniment plus par les mécanismes répétiteurs propres à la vie, et surtout à la société, puisque les oeuvres d'imitation, avons-nous dit, sont entièrement affranchies de l'obligation de traverser, même en abrégé, les étapes des progrès antérieurs. Aussi les transformations de la nature vivante sont-elles bien moins rapides que celles du monde social. Si partisan qu'on puisse être de l'évolution brusque et non lente, on admettra sans peine que l'aile des oiseaux n'a pas remplacé la première paire de pattes des reptiles aussi rapidement que nos locomotives se sont substituées aux diligences. Cette remarque, entre autres conséquences, relègue à sa vraie place le naturalisme historique, suivant lequel les institutions, les lois, les idées, la littérature, les arts d'un peuple doivent nécessairement et toujours naître de son

¹ Si, comme la croit Ribot, la mémoire n'est que la forme cérébrale de la nutrition, - si, d'autre part, la nutrition n'est qu'une génération interne, - si, enfin, l'imitation n'est qu'une mémoire sociale (V. notre *Logique sociale* à ce sujet) - il suit de là qu'entre la Génération et l'Imitation, il y a non seulement analogie, comme je l'ai montré, mais identité fondamentale. L'Imitation, phénomène social élémentaire et continu, serait la suite et l'équivalent social de la Génération, entendue au sens vaste, y compris la Nutrition.

fonds, germer avec lenteur et s'épanouir comme des bourgeons, sans qu'il soit permis de rien créer de toutes pièces sur le sol d'une nation. Cette thèse est juste, tant qu'un peuple n'a pas épuisé la phase naturelle de son existence, celle où, sous l'empire dominant de *l'imitation-coutume*, comme nous le dirons plus loin, il reste dans ses changements aussi asservi à l'hérédité qu'à l'imitation pure et simple. Mais à mesure que celle-ci s'émancipe, quand on se trouve en présence d'un radicalisme quelconque qui menace d'appliquer son programme révolutionnaire du soir au lendemain, il faudrait se garder de se rassurer outre mesure contre la possibilité de ce danger en se fondant sur de prétendues lois de la végétation historique. L'erreur, en politique, est de ne pas croire à l'invraisemblable et de ne jamais prévoir ce que l'on n'a jamais vu.

Les lois de l'imitation (2^e édition, 1895)

Chapitre II

Les similitudes sociales et l'imitation

Dans le précédent chapitre, nous avons énoncé, sans la développer, cette thèse, que toute similitude sociale a l'imitation pour cause. - Mais cette formule ne saurait être acceptée à la légère, et il importe de la bien comprendre pour reconnaître sa vérité aussi bien que celle des deux autres formules analogues relatives aux similitudes biologiques et physiques. Au premier regard jeté sur les sociétés, il semble que les exceptions et les objections abondent.

I

Similitudes sociales qui n'ont point l'imitation et similitudes
vivantes qui n'ont point la génération pour cause.

Distinction des analogies et des homologues en sociologie comparée comme en anatomie comparée. Arbre généalogique des inventions, dérivant d'inventions-mères. Propagation lente et inévitable des exemples, même à travers des peuples sédentaires et clos 41-56

[Retour à la table des matières](#)

I. - En premier lieu, il y a souvent entre deux espèces vivantes appartenant à des types distincts force traits de ressemblance, soit anatomiques, soit physiologiques, qui ne peuvent s'expliquer, semble-t-il, par la répétition héréditaire, puisque, dans bien des cas, le progéniteur commun auquel il est permis de les rattacher l'une et l'autre était ou devait être dépourvu de ces caractères. La conformation extérieure, par

laquelle la baleine ressemble aux poissons, ne lui vient pas assurément de l'ancêtre hypothétique commun aux poissons et aux mammifères, et à partir duquel ces deux classes se seraient formées. À plus forte raison, si l'abeille rappelle l'oiseau par la fonction du vol, ce n'est pas que l'oiseau et l'abeille aient hérité l'aile ou l'élytre de leur très antique aïeul, rampant sans doute et non volant. La même remarque s'applique aux instincts similaires que présentent beaucoup d'animaux d'espèces très distantes, comme l'ont observé Darwin et Romanes; par exemple, à l'instinct qui fait simuler la mort pour échapper à un danger, instinct commun au renard, à des insectes, à des araignées, à des serpents, à des oiseaux. Ici, c'est seulement par l'identité du milieu physique dont ces êtres hétérogènes ont cherché à tirer parti en vue de satisfaire des besoins fondamentaux, essentiels à toute vie, et identiques en chacun d'eux, que la similitude observée s'explique. Or, l'identité du milieu physique, qu'est-ce, sinon la propagation uniforme des mêmes ondulations lumineuses, calorifiques ou sonores à travers l'air ou l'eau, composés eux-mêmes d'atomes vibrant toujours, et toujours de la même manière ? Quant à l'identité des fonctions et des propriétés fondamentales de toute cellule, de tout protoplasme (la nutrition par exemple, et l'irritabilité), ne faut-il pas en demander la cause à la constitution moléculaire des éléments chimiques de la vie, toujours les mêmes, c'est-à-dire, par hypothèse, à leurs rythmes intérieurs de mouvements indéfiniment répétés plutôt qu'aux singularités propres, transmises par génération, scissiparc ou autre, du premier noyau de protoplasme, en admettant qu'il ne s'en soit formé qu'un seul spontanément à l'origine ? Par conséquent, les analogies dont je parle trouvent leur source dans la répétition, il est vrai, mais dans la forme physique, ondulatoire, et non dans la forme vitale, héréditaire, de la Répétition.

Il y a, de même, toujours, entre deux peuples parvenus séparément, par des voies indépendantes, à une civilisation originale, des ressemblances générales au point de vue linguistique, mythologique, politique, industriel, artistique, littéraire, où l'imitation de l'un par l'autre n'entre pour rien. « À l'époque où Cook visitait les Néo-Zélandais, dit Quatrefage (*Espèce humaine*, p. 336) ceux-ci offraient des ressemblances étranges avec les Highlanders de Bob-Roy et de Mac Yvov. » Cette ressemblance entre l'organisation sociale des Maoris et les anciens clans d'Écosse n'est certainement due à aucun fonds commun de traditions, et les linguistes ne s'amuseront pas à faire dériver leurs langues d'une même langue mère. À l'arrivée de Cortez au Mexique, les Aztèques possédaient, comme tant de peuples de l'ancien continent, un roi, une noblesse, une classe agricole, une classe industrielle; leur agriculture, avec ses îles flottantes et son irrigation perfectionnée, rappelait la Chine; leur architecture, leur peinture, leur écriture hiéroglyphique, rappelaient l'Égypte; leur calendrier, malgré son étrangeté, attestait des connaissances astronomiques voisines des nôtres à la même époque; leur religion, quoique sanguinaire, ne laissait pas de ressembler à la nôtre par quelques-uns de ses sacrements, le baptême et la confession notamment. Les coïncidences de détail sont parfois si étonnantes qu'on y a vu des raisons de croire ¹ à une importation directe des institutions et des arts de

¹ Le fait est que les rapprochements sont multiples et frappants. La civilisation, en Amérique comme en Europe, a passé successivement « de l'âge de la pierre à l'âge de bronze par des méthodes et sous des formes identiques. Les leocalli du Mexique répondent aux pyramides d'Égypte, comme les mounds de l'Amérique du Nord répondent aux tumuli de Bretagne et de Scythie, comme les pylônes du Pérou reproduisent ceux d'Étrurie et d'Égypte. » (Clémence Royer, *Revue scientifique*, 31 juillet 1886.) Ce qui est plus surprenant encore, la langue basque ne présente d'affinités qu'avec certaines langues américaines. - Ce qui affaiblit la portée de ces similitudes, c'est que les points de comparaison en sont puisés un peu artificiellement, non pas entre deux civilisations, mais entre un grand nombre de civilisations différentes, soit de l'ancien, soit du nouveau monde.

l'ancien monde par quelques naufragés. Mais sous ces rapprochements et une infinité d'autres du même genre, n'est-il pas plus vraisemblable d'apercevoir, d'une part, l'unité fondamentale de la nature humaine, l'identité de ses besoins organiques dont la satisfaction est le but de toute évolution sociale, et l'identité de ses sens, de sa conformation cérébrale; d'autre part, l'uniformité de la nature extérieure qui, offrant à des besoins presque pareils à peu près les mêmes ressources, et à des yeux presque pareils à peu près les mêmes spectacles, doit provoquer inévitablement partout des industries, des arts, des perceptions, des mythes, des théories assez semblables ? Ces ressemblances, comme celles dont il a été parlé plus haut, rentreraient donc, il est vrai, dans le principe général que toute similitude est née d'une répétition; mais, quoique sociales, elles auraient pour cause des répétitions d'ordre biologique et d'ordre physique, des transmissions héréditaires de fonctions et d'organes qui constituent les races humaines, et des transmissions vibratoires de températures, de couleurs, de sons, d'électricité, d'affinités chimiques, qui constituent les climats habités et les sols cultivés par l'homme.

Voilà l'objection ou l'exception dans toute sa force. Malgré sa gravité apparente, il en résulte simplement qu'il y a lieu d'établir en sociologie une distinction calquée sur celle des *analogies* et des *homologies*, usuelle en anatomie comparée. Or, les conformités du premier genre dont il a été question ci-dessus, par exemple, la comparaison de l'élytre de l'insecte avec l'aile de l'oiseau, paraissent superficielles et insignifiantes au naturaliste, si frappantes qu'elles puissent être, il ne daigne pas s'y arrêter, il les nie presque, tandis qu'il attache le plus haut prix aux similitudes tout autrement profondes et précises à son point de vue entre l'aile de l'oiseau, la patte du reptile et la nageoire du poisson ¹. Si cette manière de juger lui est permise, je ne vois pas pourquoi on refuserait au sociologue le droit de traiter les *analogies fonctionnelles* des diverses langues, des diverses religions, des divers gouvernements, des diverses civilisations, avec un égal mépris, et leurs *homologies anatomiques* avec un égal respect. Déjà les linguistes et les mythologues se pénètrent de cet esprit. Le mot *teotl*, dans la langue des Aztèques, a beau signifier dieu aussi bien que le mot théos en grec, aucun linguiste ne verra là autre chose qu'une rencontre ² et, par suite, n'avouera que *teotl* et *théos* sont le même mot, mais il prouvera que *bischof* est le même mot qu'*episcopos*. La raison en est qu'un élément d'une langue ne saurait être, à un moment donné de son évolution, détaché de toutes ses transformations antérieures, ni considéré à part des autres éléments qu'il reflète et qui le reflètent; d'où il suit qu'une ressemblance constatée entre une de ses phases isolées et une des phases d'un autre vocable emprunté à une autre famille de langues et séparé de même de tout ce qui l'aît sa vie et sa réalité, est un rapport factice entre deux abstractions, non un lien véritable entre deux êtres réels. Cette considération peut être généralisée ³.

¹ Il prête plus d'attention aux cas de *mimétisme*, énigme jusqu'ici indéchiffrable, niais qui, si la sélection naturelle en donnait vraiment la clé, se trouverait expliquée par les lois ordinaires de l'hérédité, par la fixation et l'accumulation héréditaires des variations individuelles les plus favorables au salut de l'espèce, parvenue de la sorte à revêtir comme un déguisement la livrée d'un autre.

² La rencontre est d'autant plus singulière d'ailleurs que *tl* dans *téotl* ne compte pas, puisque cet accouplement de consonnes est la terminaison habituelle des mots mexicains. Téot et théot (au datif) ont absolument le même sens et le même son.

³ Si la coutume de mutilations de diverses sortes, de la circoncision par exemple, du tatouage, des cheveux coupés, en signe de subordination à un dieu ou à un chef, existe sur les points du globe les plus distants, en Amérique et en Polynésie, comme dans l'ancien monde, - si les totems des sauvages de l'Amérique du Sud rappellent quelque peu même les blasons de nos chevaliers du moyen âge, etc., on peut voir simplement dans ces rencontres, dans ces similitudes, la preuve que les actions sont gouvernées par les croyances, et que les croyances, dans une grande mesure, sont

Mais cette réponse, qui consiste, au fond, à nier les similitudes embarrassantes, ne saurait suffire. Je tiens pour vraies et sérieuses, au contraire, bien des ressemblances qui se sont produites spontanément entre *des* civilisations restées sans communication connue ni probable les unes avec les autres ; et j'admets, en général, qu'une fois lancé dans la voie des inventions et des découvertes, le génie humain se trouve resserré par un ensemble de conditions internes *ou* extérieures, comme un fleuve par des coteaux, entre des limites étroites de développement, d'où résulte, en des bassins même éloignée, une certaine similitude approximative de son cours, et même par hasard, moins souvent pourtant qu'on ne le suppose, le parallélisme d'idées géniales¹, soit très simples, soit parfois assez compliquées, apparues indépendamment, et équivalentes sinon identiques². Mais d'abord, en tant que l'homme a été contraint, par l'uniformité de ses besoins organiques, de suivre ce même chemin d'idées, il s'agit là de similitudes d'ordre biologique et non social, et c'est alors ma seconde, non ma troisième formule qui est applicable. C'est ainsi que, lorsque les conditions toutes pareilles des phénomènes lumineux ou sonores à percevoir en vue de leurs fins contraignent les animaux de divers embranchements à avoir des yeux et des oreilles qui ne sont pas sans quelque rapport, leur ressemblance à cet égard est physique, non vitale, et, comme telle, relève de l'ondulation, conformément à notre première formule.

Ensuite, comment et pourquoi le génie humain a-t-il parcouru la carrière en question, si ce n'est en vertu des causes initiales qui l'ont arraché à sa torpeur première, et qui, en le réveillant, ont fait aussi sortir tour à tour de leur sommeil les besoins virtuels et profonds de l'âme humaine ? Et ces causes, quelles sont-elles, si ce n'est quelques inventions et quelques découvertes primordiales, capitales, qui, ayant commencé à se répandre par imitation, ont mis leurs imitateurs en goût de découvrir et d'inventer ? A l'origine, un anthropoïde a imaginé (je conjecturerai plus loin comment) les rudiments d'un langage informe et d'une grossière religion : ce pas difficile qui faisait franchir à l'homme jusque-là bestial le seuil du monde social, a dû

suggérées à l'homme par les penchants innés de sa nature partout identique au fond, et par les phénomènes de la nature extérieure, beaucoup plus semblables entre eux que différents, malgré la diversité des climats. - Ces analogies, il est vrai, peuvent bien ne pas avoir l'imitation pour cause. Mais aussi ne sont-elles que grossières, vagues, sans signification sociologique, absolument comme le fait, pour les insectes, de posséder des membres ainsi que les vertébrés, des yeux et des ailes ainsi que les oiseaux, est insignifiant biologiquement. L'aile de l'oiseau et celle de la chauve-souris, quoique fort différentes d'aspect, font partie de la même évolution, ont le même passé et la possibilité d'un même avenir, ces organes se touchent par une infinité de points de leurs transformations successives; aussi sont-ils *homologues*, tandis que l'aile de l'insecte et celle de l'oiseau n'ont quelque chose de commun qu'à l'une des phases de leurs évolutions très dissemblables.

La circoncision chez les Aztèques s'accompagnait-elle des mêmes cérémonies, avait-elle le même sens religieux que chez les Hébreux ? Non, pas plus que leur confession ne ressemblait à la nôtre. Ce détail des cérémonies est pourtant ce qui importe socialement, car c'est la part propre du milieu social dans la direction de l'activité individuelle. Et cette part va sans cesse grandissant.

¹ À plus forte raison, d'idées très simples, et qui n'exigent qu'un faible effort d'imagination. C'est le cas de bien des particularités de mœurs, même des plus singulières. Par exemple, en lisant l'ouvrage de M. Jametel sur la Chine, j'avais été surpris d'y voir relaté l'usage de *l'éruktion par politesse*, chez les convives, à la fin d'un repas. Or, d'après M. Garnier et M. Hugonnet (*La Grèce nouvelle*, 1889), les Grecs modernes pratiquent la même observance cérémonielle... Évidemment, ici et là, le besoin *de* fournir la preuve évidente qu'on est rassasié, a suggéré l'idée ridicule, mais naturelle, de cette bizarre coutume.

² Par exemple, les mêmes besoins ont donné l'idée, dans l'ancien continent, de domestiquer le bœuf, et, en Amérique, d'appivoiser le bison et le buffle (Voir Bourdeau, *Conquête du monde animal*, p. 212), *ou* bien, là, d'appivoiser le chameau, ici, d'appivoiser le lama.

être un fait unique, sans lequel ce monde, avec toutes ses richesses ultérieures, fût demeuré plongé dans les limbes des possibles irréalisés. Sans cette étincelle, l'incendie du progrès ne se fût jamais déclaré dans la forêt primitive pleine de fauves ; et c'est elle, c'est sa propagation par imitation, qui est la vraie cause, la condition *sine qua non*. Cet acte originel d'imagination a eu pour effets non seulement les actes de l'imitation directement émanés de lui, mais encore tous les actes d'imagination qu'il a suggérés et qui eux-mêmes en ont suggéré de nouveaux, et ainsi de suite indéfiniment.

Ainsi, tout se rattache à lui, toute similitude sociale provient de cette première imitation dont il a été l'objet ; et je crois pouvoir le comparer à cet événement non moins exceptionnel qui, bien des milliers de siècles auparavant, s'était produit sur le globe quand, pour la première fois, une petite masse de protoplasme se forma, on ne sait comment, et se mit à se multiplier par génération scissipare. De cette première répétition héréditaire procèdent toutes les similitudes qui s'observent à l'heure actuelle entre tous les êtres vivants. Il ne servirait de rien, d'ailleurs, de conjecturer, fort gratuitement, que les premiers foyers de création protoplasmique, aussi bien que de création linguistique et mythologique, ont été non uniques, mais multiples : en effet, dans l'hypothèse de cette multiplicité, on ne saurait nier qu'après une concurrence et une lutte plus ou moins longues, la meilleure, la plus féconde des ébauches différentes, écloses ainsi spontanément, a seule dû triompher et exterminer ou absorber ses rivales.

Il ne faut pas perdre de vue, d'une part, que le besoin d'inventer et de découvrir se développe, comme tout autre, en se satisfaisant ; d'autre part, que toute invention se réduit au croisement heureux, dans un cerveau intelligent, d'un courant d'imitation, soit avec un autre courant d'imitation qui le renforce, soit avec une perception extérieure intense, qui fait paraître sous un jour imprévu une idée reçue, ou avec le sentiment vif d'un besoin de la nature qui trouve dans un procédé usuel des ressources inespérées. Mais, si nous décomposons les perceptions et les sentiments dont il s'agit, nous verrons qu'eux-mêmes se résolvent presque entièrement, et de plus en plus complètement à mesure que la civilisation avance, en éléments psychologiques formés sous l'influence de l'exemple. Tout phénomène naturel est vu à travers les prismes et les lunettes colorées de la langue maternelle, de la religion nationale, d'une préoccupation dominante, d'une théorie scientifique régnante, dont l'observation la plus libre et la plus froide ne saurait se dépouiller sans s'anéantir ; - et tout besoin organique est ressenti sous une forme caractéristique, consacrée par l'exemple ambiant, et par laquelle le milieu social, en le précisant, en l'actualisant, à vrai dire se l'approprie. Il n'est pas jusqu'au besoin de s'alimenter, devenu le besoin de manger du pain bis ou du pain blanc et telles ou telles viandes ici, du riz et tels ou tels légumes là ; il n'est pas jusqu'au besoin même de rapports sexuels, devenu le besoin de se marier ici ou là, suivant tels ou tels rites sacramentels, qui ne se soient transformés en produits nationaux, pour ainsi parler. À plus forte raison cela est-il vrai du besoin naturel de distraction, devenu le besoin des jeux du cirque, des combats de taureaux, des tragédies classiques, des romans naturalistes, des échecs, du piquet, du whist. Par suite, lorsque l'idée vint pour la première fois, au dernier siècle, de faire servir la machine à vapeur, déjà employée dans les usines, à satisfaire le besoin de voyager au loin sur les mers, besoin né de toutes les inventions navales antérieures et de leur propagation, nous devons voir dans cette idée de génie le croisement d'une imitation avec d'autres, aussi bien que dans l'idée, venue plus tard, d'adapter l'hélice au navire à vapeur, l'un et l'autre déjà connus depuis longtemps. Et quand la constatation visuelle des valvules des vaisseaux, se rencontrant dans l'esprit d'Harvey avec le souvenir de

ses anciennes connaissances anatomiques, lui fit découvrir la circulation du sang, cette découverte n'était presque, en somme, que la rencontre d'enseignements traditionnels avec d'autres (à savoir avec les méthodes et les pratiques qui, longtemps suivies docilement par Harvey, disciple, lui avaient seules permis de faire un jour sa constatation magistrale), tout comme, ou peu s'en faut, le rapprochement de deux théorèmes déjà enseignés en fait luire un troisième à un géomètre.

Toutes les inventions et toutes les découvertes, donc, étant des composés qui ont pour éléments des imitations antérieures, sauf quelques apports extérieurs inféconds par eux-mêmes, et ces composés, imités à leur tour, étant destinés à devenir les éléments de nouveaux composés plus complexes, il suit de là qu'il y a un arbre généalogique de ces initiatives réussies, un enchaînement non pas rigoureux, mais irréversible, de leur apparition, qui rappelle l'emboîtement des germes rêvé par d'anciens philosophes. Toute invention qui éclôt est un possible réalisé, entre mille, parmi les possibles différents, je veux dire parmi les nécessaires conditionnels, que l'invention mère d'où elle découle portait dans ses flancs ; et, en apparaissant, elle rend impossible désormais la plupart de ces possibles, elle rend possibles une foule d'autres inventions qui ne l'étaient pas naguère. Celles-ci seront ou ne seront pas, suivant la direction et l'étendue du rayon de son imitation à travers des populations déjà éclairées de telles ou telles autres lumières. Il est vrai que, parmi celles qui seront, les plus utiles seules, si l'on veut, survivront, mais entendez par là celles qui répondront le mieux aux problèmes du temps ; car, toute invention, comme toute découverte, est une réponse à un problème. Mais, outre que ces problèmes ¹, toujours indéterminés comme les besoins dont ils sont la traduction vague, comportent les solutions les plus multiples, la question est de savoir comment, pourquoi et par qui ils se sont posés, à telle date et non à telle autre, et ensuite pourquoi telle solution a été adoptée de préférence ici, telle autre ailleurs ². Cela dépend d'initiatives individuelles, cela dépend de la nature des inventeurs et des savants antérieurs, en remontant jusqu'aux premiers, peut-être les plus grands, qui, du faite de l'histoire, ont précipité sur nous l'avalanche du progrès.

Nous avons de la peine à imaginer combien les idées les plus simples ont exigé de génie et de chances singulières. On peut croire, à première vue, que, de toutes les initiatives, celle qui consiste à asservir pour les exploiter, au lieu de les chasser simplement, les animaux inoffensifs répandus dans nue contrée, est la plus naturelle, non moins que la plus féconde ; et l'on est porté à la juger inévitable. Cependant, nous savons que le cheval, après avoir fait partie très anciennement, de la faune américaine, avait disparu de l'Amérique au moment de la découverte de ce continent, et l'on s'accorde à expliquer sa disparition en admettant, dit Bourdeau (*Conquête du monde animal*), « que les chasseurs durent l'anéantir (pour le manger) en beaucoup de lieux (car le fait s'est produit aussi dans l'ancien monde), avant que les pasteurs songassent à le priver ». L'idée de l'appriivoiser était donc loin d'être forcée. Il a fallu

¹ En politique, c'est *ce* qu'on appelle des *questions* : la question d'Orient, la question sociale, etc.

² Il arrive quelquefois que, presque partout, la solution acceptée soit la même quoique *le* problème en comportât d'autres. C'est que cette solution, dira-t-on, était la plus naturelle. Oui, mais n'est-ce pas justement pour cela, peut-être, que, éclore quelque part seulement, et non partout à la fois, elle a fini par se répandre en tous lieux ?- Par exemple, la demeure des mauvais morts a presque partout été considérée, chez les peuples primitifs, comme souterraine, et celle des bienheureux comme céleste. La similitude va souvent fort loin. Les Indiens Salisles de l'Orégon, d'après Tylor, disent que les méchants vont habiter après leur mort un lieu couvert de neiges éternelles, « où, véritable supplice de Tantale, ils voient perpétuellement du gibier qu'ils ne peuvent pas tuer et de l'eau qu'ils ne peuvent pas boire ».

un accident individuel pour que le cheval soit devenu domestique quelque part, d'où, par imitation, sa domestication s'est répandue. Mais ce qui est vrai de ce quadrupède l'est sans doute de tous les animaux domestiques et de toutes les plantes cultivées. - Or, se représente-t-on ce que pouvait être l'humanité sans ces inventions-mères !

En général, si l'on veut que les similitudes sociales des peuples séparés par des obstacles plus ou moins infranchissables (mais qui ont pu ne pas l'être dans le passé) ne s'expliquent pas par un modèle primitif dont tout souvenir a été perdu, il ne reste, le plus souvent, qu'à les expliquer par l'épuisement, en chacun d'eux, de toutes les inventions possibles sur un sujet donné et l'élimination de toutes les idées inutiles ou moins utiles. Mais cette dernière hypothèse est contredite par la stérilité relative d'imagination qui caractérise les peuples naissants. Il convient donc de s'attacher de préférence à la première et de n'y jamais renoncer sans raison manifeste. Est-il certain, par exemple, que l'idée de construire des habitations lacustres, commune aux anciens habitants de la Suisse et de la Nouvelle-Guinée, leur soit venue sans suggestion imitative? Même question relativement à l'idée de tailler des silex ou de les polir, de coudre avec des arêtes de poisson et des tendons, de frotter deux morceaux de bois pour en faire jaillir du feu. Avant de nier la possibilité de la diffusion de ces idées par une lente et graduelle imitation qui aurait fini par couvrir presque tout le globe, il faut se rappeler d'abord l'immense durée des temps dont dispose la préhistoire, et songer aussi que nous avons la preuve de relations entretenues à de grandes distances non seulement par les peuples de l'âge de bronze, qui devaient parfois faire venir l'étain de très loin, mais encore par les peuples de la pierre polie et peut-être de la pierre éclatée. Les grandes invasions conquérantes qui ont sévi de tout temps ont dû faciliter et universaliser fréquemment, dans la préhistoire même, ou plutôt dans la préhistoire surtout, car les grandes conquêtes sont d'autant plus aisées que les peuples à conquérir sont plus morcelés et plus primitifs, la diffusion des idées civilisatrices. L'irruption des Mongols au XIII^e siècle est un bon échantillon de ces déluges périodiques; et nous savons qu'elle a eu pour effet de rompre, en plein moyen âge, les barrières des peuples les mieux clos, de mettre la Chine et l'Hindoustan en communication entre eux et avec l'Europe ¹.

Mais, à défaut même de ces événements violents, l'échange universel des exemples n'eût pas manqué de s'opérer à la longue. À ce sujet, faisons une remarque générale. La plupart des historiens sont portés à n'admettre l'influence d'une civilisation sur une autre que s'ils parviennent à constater entre elles l'existence de rapports commerciaux ou de luttes militaires. Il leur semble, implicitement, que toute action d'une nation sur une autre nation éloignée, par exemple, de l'Égypte sur la Mésopotamie ou de la Chine sur l'Empire romain suppose un transport de troupes, un envoi de vaisseaux ou un voyage de caravanes, de l'une à l'autre. Ils n'admettent pas,

¹ Dans un article très intéressant, publié par la Revue des Deux Mondes du 1^{er} mai 1890, M. Goblet d'Alviella fait de justes réflexions sur la rapidité et la facilité avec lesquelles les symboles religieux se répandent grâce aux voyages, à l'esclavage et aux monnaies, qui sont de véritables bas-reliefs mobiles. Il en est de même des symboles politiques. Par exemple, l'aigle à deux têtes des armes de l'empereur d'Autriche et du tsar de Russie leur vient de l'ancien empire germanique. Or, celui-ci n'a employé ce signe qu'à partir de l'expédition de Frédéric II, au XIII^e siècle, en Orient, et il l'a emprunté aux Turcs. D'autre part, il y a des raisons de penser, d'après l'auteur cité, que la similitude si étonnante entre cet aigle à deux têtes et l'aigle pareillement bicéphale qui figure sur les bas-reliefs les plus antiques de la Mésopotamie, est due à une suite d'imitations. Voir encore, dans le même article, ce qui a trait à la diffusion imitative, si étendue, de la *croix gammée* comme porte-bonheur. - D'autre part, au contraire, il est probable que l'idée de symboliser par la croix le dieu des vents ou la rose des vents, est venue spontanément, sans nulle imitation, à la Mésopotamie et à l'empire aztèque.

par exemple, que le courant de la civilisation babylonienne et le courant de la civilisation égyptienne aient communiqué ensemble antérieurement à la conquête de la Mésopotamie par l'Égypte, vers le XVI^e siècle avant notre ère. Ou bien, à l'inverse, mais toujours en vertu du même point de vue, dès que, par la similitude constatée des oeuvres d'art, des monuments, des tombes, des débris funéraires, l'action d'une civilisation sur une autre leur paraît démontrée, ils en concluent aussitôt qu'il a dû y avoir entre l'une et l'autre des guerres ou des transactions régulières.

Cette opinion préconçue, si l'on a égard aux rapports que j'établis entre les trois formes de la Répétition universelle, n'est pas sans rappeler le préjugé des anciens physiciens, qui, partout où ils constataient une action physique, telle que l'éclairement ou l'échauffement, exercée par un corps sur un autre corps éloigné, y voyaient la preuve d'un transport de matière. Newton lui-même ne croyait-il pas que la propagation de la lumière solaire était produite par une émission de particules projetées du soleil dans l'espace immense ? Mon point de vue en cela est aussi éloigné du point de vue ordinaire que la théorie de l'ondulation, en optique, l'est de celle de l'émission. Je ne nie pas, certes, l'action sociale exercée ou plutôt provoquée par les mouvements d'armées ou de vaisseaux marchands, mais je conteste qu'elle soit le mode unique ou même principal par lequel s'opère la contagion rayonnante des civilisations. À partir de leurs frontières, où elles se rencontrent indépendamment de tout choc belliqueux et de tout troc commercial, les hommes qui les représentent ont un penchant naturel à se copier; et, sans avoir besoin de se déplacer dans le sens de la propagation de leurs exemples, ils agissent continuellement les uns sur les autres, à des distances indéfinies, comme des molécules d'eau de la mer qui, sans se déplacer dans le sens de leurs vagues, les envoient fort loin devant elles. Bien avant, donc, qu'une armée pharaonique vint à Babylone, nombre de rites ou de secrets industriels avaient passé de la main à la main, en quelque sorte, d'Égypte en Babylonie.

Voilà ce qu'il faut admettre en tête de l'histoire. Et remarquons combien cette action-là est continue, puissante, irrésistible. Jusqu'aux limites de la terre, pourvu qu'on lui donne le temps voulu, elle ira infailliblement. Or, c'est par centaines de milliers d'années qu'il faut chiffrer le passé humain. Donc, il y a tout lieu de croire que, dès les époques si rapprochées auxquelles nous prêtons le nom d'antiquité, elle a dû s'étendre à l'univers entier.

Et, pour cela, il n'est pas nécessaire que la chose propagée soit utile, raisonnable ou belle. En voici un exemple. Comment, si ce n'est pas imitation, ce grotesque usage qui consiste à faire promener sur un âne, assis au rebours, les maris battus par leurs femmes, a-t-il pu s'établir au moyen âge, où on le rencontre en tant de lieux différents ? Il est manifeste qu'une idée si saugrenue n'a pu spontanément jaillir à la fois en des cervelles distinctes. Cela n'empêche pas M. Baudrillard, entraîné par le préjugé courant, de se persuader que les fêtes populaires se sont faites toutes seules, sans nulle initiative individuelle, consciente et délibérée. « Ce qui a établi, dit-il, les fêtes de la *Tarasque* à Tarascon, de la *Graouilli* à Metz, du *Loup vert* à Jumièges, de la *Gargouille* à Rouen, et tant d'autres, ce n'est, selon toute vraisemblance, aucun décret délibéré en conseil (je l'accorde), aucune volonté préméditée (ici est l'erreur); ce qui les a rendues périodiques, c'est un assentiment unanime *et spontané*... » Se représente-t-on bien des milliers de gens à la fois concevant et réalisant *spontanément* des singularités pareilles !

En résumé, tout ce qui est social et non vital ou physique, dans les phénomènes des sociétés, aussi bien dans leurs similitudes que dans leurs différences, a l'imitation

pour cause. Aussi n'est-ce pas sans raison qu'on donne généralement l'épithète de *naturel*, en tout ordre de faits sociaux, aux ressemblances spontanées, non suggérées, qui s'y produisent entre sociétés différentes. On a le droit, quand on aime à envisager les sociétés par ce côté spontanément similaire, d'appeler cet aspect de leurs lois, de leurs cultes, de leurs gouvernements, de leurs usages, de leurs délits, le droit naturel, la religion naturelle, la politique naturelle, l'industrie naturelle, l'art naturel (je ne dis pas naturaliste), le délit naturel... Or, ces similitudes importent certainement. Mais le malheur est qu'à vouloir les préciser on perd son temps, et, par ce caractère de vague et d'arbitraire incurables, elles doivent finir par rebuter un esprit positif, habitué aux précisions scientifiques.

On peut me faire observer que, si l'imitation est chose sociale, ce qui n'est pas social, ce qui est naturel au suprême degré, c'est la paresse instinctive d'où naît le penchant à imiter pour s'éviter la peine d'inventer. Mais ce penchant lui-même, s'il précède nécessairement le premier fait social, l'acte par lequel il se satisfait, est très variable en intensité et en direction, suivant la nature des habitudes d'imitation déjà formées. - On peut me dire encore : cette tendance n'est qu'une des formes d'un besoin jugé par vous inné et profond, et d'où vous faites découler (on le verra plus loin) toutes les lois de la logique sociale, c'est-à-dire le besoin d'un maximum de foi forte et solide. Si ces lois existent, comme leur origine ne peut avoir rien de social, les similitudes qu'elles produisent dans les institutions et les idées des peuples ont une cause non sociale, mais naturelle. Par exemple, l'explication des maladies par une possession diabolique, par une entrée d'esprits mauvais dans le corps du malade, s'est présentée aux sauvages américains de même qu'aux sauvages africains ou asiatiques, coïncidence déjà assez singulière; puis, cette explication une fois adoptée, on en a fait découler logiquement, dans l'ancien comme dans le nouveau monde, l'idée de guérir par voie d'exorcisme. - Mais je réponds que si une certaine orientation logique de l'homme présocial n'est pas niable, le besoin de coordination logique, accru et précisé par les influences du milieu social, y est sujet aux variations les plus étendues, les plus étranges, et s'y fortifie, s'y dirige comme tout autre, dans la mesure et au gré des satisfactions qu'il y reçoit. Nous en verrons ailleurs la preuve.

II

Y a-t-il une loi des civilisations qui leur impose un chemin commun ou du moins un terme commun, et, par suite, des similitudes croissantes, même sans imitation ? Preuves du contraire.

[Retour à la table des matières](#)

II. - Ceci m'amène à examiner une autre objection capitale qui peut m'être faite. Je n'aurai pas gagné grand chose, en effet, à prouver que toutes les civilisations, même les plus divergentes, sont des rayons d'un même foyer primitif, s'il y a des raisons de penser que, passé un certain point, leur divergence va diminuant au lieu de s'accroître, et que, quel qu'eût été le point de départ, l'évolution des langues, des mythes, des métiers, des lois, des sciences et des arts, eût été se rapprochant de plus en plus de la voie suivie, en sorte que, inévitablement, le terme devait toujours être le même, prédéterminé, fatal.

Reste à savoir si cette hypothèse est vraie. Elle ne l'est pas. Montrons d'abord la conséquence extrême qu'elle implique. Il s'ensuit que, n'importe par quelle route spéculative, moyennant un temps suffisant, l'esprit scientifique devait aboutir en mathématiques au calcul infinitésimal, en astronomie à la loi de Newton, en physique à l'unité des forces, en chimie à l'atomisme, en biologie à la sélection naturelle ou à toute autre forme ultérieure du transformisme, etc. Et comme c'est sur cette science soi-disant une et inévitable que devrait s'appuyer l'imagination industrielle, militaire *ou* artistique, en quête de réponses à des besoins virtuellement innés, l'invention, par exemple, de la locomotive et du télégraphe électrique, des torpilles et des canons Krupp, de l'opéra wagnérien et du roman naturaliste, était chose nécessaire, plus nécessaire peut-être que l'art du potier réduit à sa plus simple expression. Or, ou je m'abuse fort, ou autant vaudrait-il dire que, dès ses premiers débuts, à travers toutes ses métamorphoses, la vie tendait à faire éclore certaines formes vivantes déterminées, et que, par exemple, l'ornithorynque ou le cactus, le lézard ou l'ophrys, ou même l'homme, ne pouvaient pas ne pas apparaître. Ne semble-t-il pas plus plausible d'admettre que le problème posé à chaque instant par la vie était indéterminé en soi, susceptible de multiples solutions ?

L'illusion que je combats doit sa vraisemblance à une sorte de quiproquo. Il est certain que le progrès de *la* civilisation se reconnaît au nivellement graduel qu'elle établit sur un territoire toujours plus vaste, si bien qu'un jour, peut-être, un même type social, stable et définitif, couvrira l'entière surface du globe ¹, jadis morcelée en mille types sociaux différents, étrangers ou rivaux. Mais cette oeuvre d'uniformisation universelle, à laquelle nous assistons, révèle-t-elle le moins du monde une orientation commune des sociétés diverses vers un même pôle ? - Nullement, puisqu'elle a pour cause manifeste la submersion de la plupart des civilisations originales sous le déluge de l'une d'elles, dont le flux avance en nappes d'imitation sans cesse élargies. Pour voir à quel point les civilisations indépendantes sont loin de tendre à converger spontanément, comparons deux civilisations parvenues à leur terme et s'y reposant, l'Empire byzantin du moyen âge, par exemple, à l'Empire chinois de la même époque. L'une et l'autre civilisation alors avaient depuis longtemps porté tout leur fruit et atteint leur limite extrême de croissance. La question est de savoir si, en cet état de consommation finale, elles se ressemblaient plus entre elles qu'elles ne s'étaient ressemblé dans le passé. Il n'en est rien, et le contraire me semble bien plus vrai. Comparez Sainte-Sophie avec ses mosaïques à une pagode avec ses porcelaines, les mystiques miniatures des manuscrits aux plates peintures des potiches, la vie d'un mandarin occupé de pointilleries littéraires, et entre temps donnant l'exemple de labourer, à la vie d'un évêque de Byzance passionné pour des subtilités de théologie entremêlées de ruses diplomatiques ; et ainsi de suite. Tout est contraste entre l'idéal de jardinage raffiné, de famille pullulante, de moralité rabaissée, cher à l'un de ces peuples, et l'idéal de salut chrétien, de célibat monastique, de perfection ascétique, dont l'autre est halluciné. On a peine à ranger sous le même vocable de religion le culte des ancêtres sur lequel l'un d'eux est fondé, et le culte des personnes divines ou des saints qui est l'âme de l'autre. Mais si je remonte aux plus anciens âges de ces Grecs et de ces Romains dont la double culture s'est amalgamée et complétée dans le Bas-Empire, j'y trouve une organisation familiale qu'on dirait calquée sur celle de la Chine. Dans l'antique famille aryenne, en effet, et j'ajoute sémitique, comme dans la

¹ On verra cependant plus loin que, finalement, la coutume, c'est-à-dire l'imitation exclusive, doit l'emporter sur la mode, sur l'imitation prosélytique, et que, par suite de cette loi, le fractionnement de l'humanité en états distincts, en civilisations différentes, seulement moins nombreuses et plus vastes qu'à présent, peut fort bien être l'état final, aussi bien qu'actuel et passé, des sociétés.

famille chinoise, nous trouvons non seulement le culte du feu de l'âtre et de l'âme des aïeux, mais encore les mêmes procédés imaginés pour honorer les morts, c'est-à-dire les offrandes d'aliments et le chant des hymnes accompagné de génuflexions, et aussi les mêmes fictions, à savoir l'adoption notamment, pour atteindre, en dépit de la stérilité accidentelle des femmes, le but capital, qui est de perpétuer avec la famille la petite religion du foyer.

On aura la contre-épreuve de cette vérité si, au lieu de comparer deux peuples originaux à deux phases successives de leur histoire, on met en parallèle deux classes ou deux couches sociales de chacune d'elles. Le voyageur, il est vrai, qui traverse plusieurs pays d'Europe, même les plus arriérés, observe plus de dissemblance entre les gens du peuple restés fidèles à leurs vieilles coutumes, qu'entre les personnes des classes supérieures. Mais c'est que celles-ci ont été touchées les premières du rayon de la mode envahissante : ici la similitude est visiblement fille de l'imitation. Au contraire, quand deux nations sont demeurées hermétiquement fermées l'une à l'autre, les membres de leurs noblesses ou de leurs clergés diffèrent certainement plus entre eux par leurs idées, leurs goûts et leurs habitudes, que leurs cultivateurs ou leurs manœuvres.

La raison en est que plus une nation ou une classe se civilise, plus elle échappe aux bords étroits où la servitude des besoins corporels, partout les mêmes, enserrait son développement, et débouche dans le libre espace de la vie esthétique, où la nef de l'art vogue au gré des vents que son propre passé lui souffle. Si la civilisation n'était que le plein épanouissement de la vie organique par le milieu social, il n'en serait pas ainsi ; mais on dirait que la vie, en s'épanouissant de la sorte, cherche, avant tout, à s'émanciper hors d'elle-même, à rompre son propre cercle, et ne tend à fleurir que pour s'essorer ; comme si rien ne lui était plus essentiel, comme à toute réalité peut-être, que de s'affranchir de son essence même. Le superflu donc, le luxe, le beau, j'entends le beau spécial que chaque époque et chaque nation se crée, est, en toute société, ce qu'il y a de plus éminemment social, et c'est la raison d'être de tout le reste, de tout le nécessaire et de tout l'utile. Or, nous allons voir que l'origine exclusivement imitative des similitudes devient de plus en plus incontestable à mesure qu'on s'élève du second au premier de ces deux ordres de faits. Les habitudes artistiques de l'œil, nées des anciens caprices individuels de l'art, deviennent des besoins hyper-organiques auxquels l'artiste est obligé de donner satisfaction, et qui limitent singulièrement le champ de sa fantaisie ; mais cette limitation, qui n'a rien de vital, est on ne peut plus variable d'après les temps et les lieux. C'est ainsi que l'œil du Grec, à partir d'une certaine époque, avait besoin de voir, en fait de colonnes, une forme ionique et corinthienne, tandis que l'œil égyptien, sous l'ancien Empire, exigeait un pilier carré, et, sous le moyen Empire, une colonne terminée en bouton de lotus. Ici, dans cette sphère de l'art pur ou plutôt presque pur, car l'architecture reste toujours un art industriel, ma formule relative à l'imitation, considérée comme la cause unique des similitudes sociales vraies, s'applique déjà à la lettre.

Elle s'appliquerait plus exactement encore en sculpture, en peinture, en musique, en poésie. Les idées du goût, en effet, et les jugements du goût, auxquels l'art répond, ne lui préexistent pas ; ils n'ont rien de fixe ni d'uniforme comme les besoins corporels et les perceptions des sens qui prédéterminent dans une certaine mesure les oeuvres de l'industrie et les forcent à se répéter vaguement chez des peuples divers. Quand un ouvrage relève à la fois de l'industrie et de l'art, il faut donc s'attendre à ce que, semblable par ses caractères industriels à d'autres produits de provenance étrangère et indépendante, il en diffère par son côté esthétique. En général, cet

élément différentiel paraît de mince importance à l'homme positif; n'est-ce pas seulement par le détail que se différencient les monuments, les vases, les meubles quelconques, les hymnes, les épopées des diverses civilisations ? Mais ce détail, cette nuance caractéristique, ce tour de phrase, ce coloris propre, c'est le style et la manière, qui importe à l'artiste par-dessus tout. C'est le signalement à la fois le plus visible et le plus profond d'une société, ici l'ogive, là le fronton, ailleurs le plein cintre, la forme maîtresse qui s'impose aux utilités au lieu de les subir, et, en cela, est parfaitement comparable à ces caractères morphologiques, dominateurs des fonctions, par lesquelles les types vivants se reconnaissent. Voilà pourquoi il est permis de nier, esthétiquement, c'est-à-dire au point de vue social le plus pur, la similitude vraie d'œuvres qui se distinguent par le détail seulement. Il est permis de dire, par exemple, que le gracieux petit temple égyptien d'Éléphantine ne ressemble pas à un temple grec périptère, malgré l'apparence, et d'écarter, par conséquent, la question de savoir si cette ressemblance ne serait pas une preuve que la Grèce a copié l'Égypte, comme le pensait Champollion. - En définitive, cela revient à dire que la formule s'applique d'autant plus exactement qu'il s'agit d'œuvres semblables répondant à des besoins plus factices, moins naturels, c'est-à-dire d'un ordre moins vital, plus social. D'où l'on peut induire que, si des œuvres se rencontraient jamais, inspirées par des mobiles exclusivement sociaux, absolument étrangers aux fonctions vitales, ce principe se vérifierait clans toute sa rigueur.

On a beaucoup parlé, entre esthéticiens, d'une prétendue loi du développement des beaux-arts qui les assujettirait à tourner dans le même cercle et à se rééditer indéfiniment. Le malheur est que nul n'ait jamais pu la formuler avec quelque précision sans se heurter au démenti des faits ; et cette observation n'est pas sans s'appliquer aussi, mais moins bien, comme on doit s'y attendre d'après ce qui précède, aux soi-disant lois du développement des religions, des langues, des gouvernements, des législations, des morales, des sciences. Tout en partageant ce préjugé de notre époque, M. Perrot, dans son Histoire de L'Art, est forcé de convenir que l'évolution des ordres d'architecture n'a pas traversé en Égypte et en Grèce des phases analogues. Sans doute, là comme ici, la colonne de pierre des plus vieux âges, en succédant au poteau en bois, a commencé par l'imiter plus ou moins fidèlement et a longtemps retenu la marque de cette contrefaçon; et dans l'un et l'autre pays, ce sont des plantes locales, l'acanthé dans l'un, le lotus ou le palmier dans l'autre, qui ont été reproduites sur les chapiteaux pour les embellir. Sans doute, encore, grec ou égyptien, le pilier, massif et indivis au début, a été se subdivisant en trois parties, le chapiteau, le fût et sa base. Sans doute, enfin, la décoration du chapiteau en Grèce, et de la colonne tout entière en Égypte, a été se compliquant, se surchargeant d'ornements nouveaux.

Mais, de ces trois analogies, la première ne fait qu'attester une fois de plus notre principe premier, l'imitativité instinctive de l'homme social, et la troisième nous déduit une conséquence forcée de ce principe, l'accumulation graduelle des inventions qui ne se contredisent pas, grâce à la conservation et à la diffusion de chacune d'elles par l'imitation rayonnante dont elle est le foyer. Quant à la seconde, elle est une de ces analogies fonctionnelles dont j'ai parlé plus haut : Cette division tripartite de la colonne, en effet, était à peu près commandée par la nature des matériaux employés et la loi de la pesanteur, dès que le besoin d'abri en arrivait à exiger des demeures d'une certaine élévation. - Si l'on veut faire aux pseudo-lois du développement religieux, politique ou autre, que je viens de critiquer en passant, leur part de vérité, on verra qu'elle se résout en similitudes qui rentrent dans les trois catégories précédentes. S'il en est qu'on ne puisse y faire rentrer, c'est que l'imitation est intervenue. Par exemple, les points de similitude entre le christianisme et le bouddhisme, mais surtout entre le

christianisme et le culte de Krishna, sont si multipliés qu'ils ont paru suffisants à divers savants des plus autorisés, notamment Weber, pour affirmer une filiation historique de ces religions similaires. La conjecture a d'autant moins lieu d'étonner qu'il s'agit de religions prosélytiques.

D'ailleurs, - et ici les divergences significatives vont éclater, -chez les Grecs « les proportions des supports se sont modifiées toujours dans le même sens ; c'est par un chiffre de plus en plus élevé que s'est exprimé le rapport qui représente la hauteur du fût comparé à son diamètre. Le dorique du Parthénon est plus élancé que celui du vieux temple de Corinthe ; il l'est moins que le dorique romain... Il n'en fut pas de même en Égypte ; les formes ne tendirent point à s'y effiler à mesure que les siècles s'écoulaient. La colonne à seize pans et la colonne fasciculée de Béni-Hassen n'ont pas de proportions plus ramassées que les colonnes des monuments très postérieurs ». Le contraire même se rencontre, précisément l'inverse de l'évolution hellénique, « Il y a donc, conclut l'auteur cité, dans la marche de l'art égyptien, des oscillations capricieuses. Cette marche est moins régulière que celle de l'art classique, elle ne semble pas gouvernée par une logique interne aussi sévère.

Je dirai plutôt : Il suit de là que l'art ne veut pas se laisser enfermer dans une formule, puisque cette formule, si formule il y a, tantôt paraît s'appliquer, tantôt, manifestement, ne s'applique en aucune manière, et précisément en ce qui concerne les caractères les plus importants aux yeux du connaisseur, les plus expressifs, les plus profonds. Quand il s'agit de la colonne envisagée du point de vue utilitaire, les conditions extérieures circonscrivent étroitement le champ de l'invention architecturale et lui imposent certaines idées fondamentales, comme des thèmes à varier. Mais, une fois ce détroit franchi, le long duquel toutes les écoles devaient suivre un cours presque parallèle, elles ont vogué chacune à part, diversement orientées, non pas plus libres du reste, mais chacune d'elles n'obéissant qu'aux inspirations de son propre génie. Dès lors, les coïncidences ne se produisent plus, et les dissemblances se creusent¹. Alors devient prépondérante, souveraine, l'influence individuelle des Maîtres, soit passés, soit actuels, sur les transformations de leur art. Ainsi peuvent s'expliquer les « capricieuses oscillations » de l'architecture égyptienne; et, si le développement de l'architecture grecque paraît plus rectiligne, n'est-ce pas une illusion? Si l'on ne se borne pas à considérer deux ou trois siècles remarquables de ce développement, si l'on embrasse l'entier déroulement de l'art grec depuis ses débuts mal connus jusqu'à ses dernières transformations byzantines, ne verra-t-on pas le besoin d'élancement croissant signalé par M. Perrot diminuer à partir d'une certaine époque ? C'est une suite d'élégants et gracieux artistes qui ont fait croître et naître ce besoin visuel, comme ce sont des générations de solides constructeurs qui ont rendu général et permanent sur les bords du Nil le besoin de solidité massive, non pourtant sans des accès de goût différent, quand se faisait jour un architecte d'un tempérament original, moins porté à se conformer au génie national qu'à le réformer. - Mais combien ces considérations gagneraient à être illustrées par des exemples empruntés aux arts supérieurs, à la peinture, à la poésie, à la musique ?

¹ Trouve-t-on rien d'analogue à l'obélisque ailleurs qu'en Égypte? C'est que l'obélisque répondait non à un besoin principalement naturel, comme les portes, les fenêtres, les colonnes en tant que supports, mais à un besoin presque entièrement social.

Les lois de l'imitation (2^e édition, 1895)

Chapitre III

Qu'est-ce qu'une société ?

Ce que j'entends par société résulte assez clairement de ce qui précède, mais il importe de préciser davantage encore cette notion fondamentale.

I

Insuffisance de la notion économique ou même juridique: sociétés animales. Ne pas confondre nation et société. Définition 66-75

[Retour à la table des matières](#)

Qu'est-ce qu'une société? On a répondu en général : un groupe d'individus distincts qui se rendent de mutuels services. De cette définition aussi fausse que claire, sont nées toutes les confusions si souvent établies entre les soi-disant sociétés animales ou la plupart d'entre elles et les seules véritables sociétés, parmi lesquelles il en est, sous un certain rapport, un petit nombre d'animales ¹.

À cette conception toute économique, qui fonde le groupe social sur la mutuelle assistance, on pourrait avec avantage substituer une conception toute juridique qui

¹ Je serais fâché qu'on vit, dans ces lignes, une critique implicite de l'ouvrage de M. Espinas sur les Sociétés animales. La confusion signalée y est rachetée par trop d'aperçus justes et profonds pour mériter d'être relevée.

donnerait à un individu quelconque pour associés non tous ceux aux quels il est utile ou qui lui sont utiles, mais tous ceux, et ceux-là seulement, qui ont sur lui des droits établis par la loi, la coutume et les convenances admises, ou sur lesquels il a des droits analogues, avec ou sans réciprocité. - Mais nous verrons que ce point de vue, quoique préférable, resserre trop le groupe social, de même que le précédent l'élargit outre mesure. - Enfin, une notion du lien social, toute politique ou toute religieuse, serait aussi possible. Partager une même foi ou bien collaborer à un même dessein patriotique, commun à tous les associés et profondément distinct de leurs besoins particuliers et divers pour la satisfaction desquels ils s'entr'aident ou non, peu importe : ce serait là le vrai rapport de société. Or, il est certain que cette unanimité de cœur et d'esprit est bien le caractère des sociétés achevées; mais il est certain aussi qu'un commencement de lien social existe sans elle, par exemple entre Européens de diverses nationalités. Par suite, cette définition est trop exclusive. D'ailleurs, la conformité de desseins et de croyances dont il s'agit, cette similitude mentale que se trouvent revêtir à la fois des dizaines et des centaines de millions d'hommes n'est pas née ex abrupto ; comment s'est-elle produite? Peu à peu, de proche en proche, par voie d'imitation. C'est donc là toujours qu'il faut en venir.

Si le rapport de sociétaire à sociétaire était essentiellement un échange de services, non seulement il faudrait reconnaître que les sociétés animales méritent ce nom, mais encore qu'elles sont les sociétés par excellence. Le pâtre et le laboureur, le chasseur et le pêcheur, le boulanger et le boucher, se rendent des services sans doute, mais bien moins que les divers sexes des termites ne s'en rendent entre eux. Dans les sociétés animales elles-mêmes, les plus vraies ne seraient pas les plus hautes, celles des abeilles et des fourmis, des chevaux ou des castors, mais les plus basses, celles des siphonophores, par exemple, où la division du travail est poussée au point que les uns mangent pour les autres qui digèrent pour eux. On ne saurait concevoir de plus signalé service. Sans nulle ironie et sans sortir de l'humanité, il s'ensuivrait que le degré du lien social entre les hommes se proportionnerait à leur degré d'utilité réciproque. Le maître abrite et nourrit l'esclave, le seigneur défend et protège le serf, en retour des fonctions subalternes que remplissent l'esclave et le serf au profit du maître ou du seigneur : il y a là mutualité de services, mutualité imposée de force, il est vrai, mais n'importe si le point de vue économique doit primer et si on le considère comme destiné à l'emporter de plus en plus sur le point de vue juridique. Donc le Spartiate et l'ilote, le seigneur et le serf, et aussi bien le guerrier et le commerçant hindous, seraient bien plus socialement liés que ne le sont entre eux les divers citoyens libres de Sparte, ou les seigneurs féodaux d'une même contrée, ou les ilotes, ou les serfs d'un même village, de mêmes mœurs, de même langue et de même religion!

On a pensé à tort qu'en se civilisant, les sociétés donnaient la préférence aux relations économiques sur les relations juridiques. C'est oublier que tout travail, tout service, tout échange repose sur un véritable contrat garanti par une législation de plus en plus réglementaire et compliquée, et qu'aux prescriptions légales accumulées s'ajoutent les usages commerciaux ou autres, ayant force de lois, les procédures multipliées de tous genres, depuis les formalités simplifiées, mais généralisées de la politesse, jusqu'aux us électoraux et parlementaires ¹. La société est bien plutôt une mutuelle détermination d'engagements ou de consentements, de droits et de devoirs,

¹ C'est une erreur de penser que le règne de la cérémonie, du gouvernement cérémoniel, comme dit Spencer, va déclinant. À côté des procédures vieilles, appelées cérémonies qui tombent, il y a les cérémonies en vigueur, sous le nom de procédures, qui s'élèvent et se multiplient.

qu'une mutuelle assistance. Voilà pourquoi elle s'établit entre des êtres ou semblables ou peu différents les uns des autres. La production économique exige la spécialisation des aptitudes, laquelle, poussée à bout, conformément au vœu inexprimé, mais logiquement inévitable, des économistes, ferait du mineur, du laboureur, de l'ouvrier tisseur, de l'avocat, du médecin, etc., autant d'espèces humaines distinctes. Mais, par bonheur, la prépondérance certaine, et vainement niée, des rapports juridiques, interdit à cette différenciation des travailleurs de s'accentuer trop, et la force même à s'affaiblir chaque jour davantage. Le droit, il est vrai, n'est ici qu'une suite et une forme du penchant de l'homme à l'imitation. Est-ce au point de vue utilitaire qu'on se place quand on apprend au paysan ses droits, quand on l'instruit, au risque de voir les populations rurales quitter la charrue et la bêche, et la double mamelle du labourage et du pâturage tarir? Non, mais le culte de l'égalité a prévalu sur cette considération. On a voulu introduire plus avant dans la société, supérieure des classes qui, malgré un échange incessant de services, n'en faisaient point partie à tant d'égards; et, pour cela, on a compris qu'il fallait les assimiler par contagion imitative aux membres de la société d'en haut, ou, pour mieux dire, qu'il fallait composer leur être mental et social d'idées, de désirs, de besoins, d'éléments en un mot isolément semblables à ceux qui constituent l'esprit et le caractère des membres de cette société.

Si les êtres les plus différents, le requin et le petit poisson qui lui sert de cure-dents, l'homme et ses animaux domestiques, peuvent fort bien s'entre-servir, si même parfois les êtres les plus différents peuvent collaborer à une oeuvre commune, le chasseur et le chien de chasse, les deux sexes souvent si dissemblables, il est au contraire une condition sans laquelle deux êtres ne sauraient s'obliger l'un envers l'autre et se reconnaître l'un sur l'autre des droits, c'est qu'ils aient un fonds d'idées et de traditions commun, une langue ou un traducteur commun, toutes similitudes étroites formées par l'éducation, l'une des formes de la transmission imitative. Voilà pourquoi les conquérants de l'Amérique, Espagnols ou Anglais, n'ont jamais reconnu de droits aux indigènes, ni ceux-ci à ceux-là. La différence des races a joué ici un bien moindre rôle que la différence des langues, des mœurs, des religions, ou n'a agi que comme auxiliaire de cette dernière cause d'incompatibilité¹. Voilà pourquoi, au contraire, une chaîne étroite de droits et d'obligations réciproques unissait, de la plus haute branche à la plus basse racine, tous les membres de l'arbre féodal, d'une constitution si éminemment juridique. Ici, en effet, de l'Empereur au serf, la propagande chrétienne avait produit, au XIII^e siècle, la plus profonde assimilation mentale qui se soit vue. Et c'est essentiellement à cause de ce réseau de droits que l'Europe féodale formait d'un bout à l'autre une société véritable, la chrétienté, non moins étroite qu'aux plus beaux jours de l'empire romain l'avait été la *romanité* (*romanitas*). Veut-on la contre-épreuve de ceci ? La voici : Les émigrants chinois et hindous, dans les Antilles, ont beau être liés à leurs maîtres blancs par des services réciproques, et même par des contrats synallagmatiques, jamais un lien véritablement social ne s'établit entre eux, car ils ne parviennent jamais à s'assimiler. Il y a là contact et utilisation mutuelle de deux ou trois civilisations distinctes, de deux ou trois faisceaux distincts d'inventions imitativement rayonnantes dans leur sphère propre, mais il n'y a pas de société dans le vrai sens du mot.

C'est en vertu d'une notion principalement économique de la société que la division hindoue des castes avait été établie. Les castes étaient des races distinctes qui

¹ Aux XVI^e et XVII^e siècles, où la population armée et la population civile étaient profondément dissemblables, les militaires en campagne se croyaient tout permis sur les civils, amis ou ennemis, en fait de viols, de pillages, de massacres, etc., conformément au droit des gens d'alors ; mais entre eux, ils s'épargnaient davantage.

s'entr'aidaient puissamment. Loin donc de dénoter un état avancé de civilisation, la tendance à subordonner la considération morale des droits à la considération utilitaire des services et des œuvres, perd de sa force à mesure que l'humanité s'améliore et que la grande industrie même y fait des progrès ¹. À vrai dire, l'homme civilisé de nos jours tend à se passer de l'assistance de l'homme. C'est de moins en moins à un autre homme profondément différent de lui, professionnellement spécialisé, qu'il a recours. c'est de plus en plus aux forces de la nature asservie. L'idéal social de l'avenir n'est-ce pas la reproduction en grand de la cité antique, où les esclaves, comme on l'a dit et répété à satiété, seraient remplacés par des machines, et où le petit groupe des citoyens égaux, semblables, ne cessant de s'imiter et de s'assimiler, indépendants d'ailleurs et inutiles aux autres, du moins en temps de paix, serait devenu la totalité des hommes civilisés ? La solidarité économique, établit entre les travailleurs un lien plutôt vital que social; nulle organisation du travail ne sera jamais comparable sous ce rapport à l'organisme le plus imparfait. La solidarité juridique a un caractère exclusivement social, mais pourquoi ? Parce qu'elle suppose la similitude par imitation. Et quand cette similitude existe sans qu'il y ait de droits reconnus, il y a déjà pourtant un commencement de société. Louis XIV ne reconnaissait à ses sujets aucun droit sur lui; ses sujets partageaient son illusion; cependant il était avec eux en rapport social, parce qu'ils étaient, eux et lui, les produits d'une même éducation classique et chrétienne, parce qu'on avait l'œil sur lui pour le copier depuis la cour et Paris jusqu'au fond de la Provence et de la Bretagne, et parce que lui-même à son insu subissait l'influence de ses courtisans, sorte d'imitation diffuse reçue en retour de son imitation rayonnante.

On est, je le répète, en rapport de société bien plus étroit avec les personnes auxquelles on ressemble le plus par identité de métier et d'éducation, fussent-ils nos rivaux, qu'avec ceux dont on a le plus grand besoin. C'est manifeste entre avocats, entre journalistes, entre magistrats, dans toutes les professions. Aussi a-t-on bien raison d'appeler société, dans le langage ordinaire, un groupe de gens semblablement élevés, en désaccord d'idées et de sentiments peut-être, mais ayant un même fonds commun, qui se voient et s'entre-influencent par plaisir. Quant aux employés d'une même fabrique, d'un même magasin, qui se rassemblent pour s'assister ou collaborer, ils forment une société commerciale, industrielle, non une société sans épithète, une société pure et simple ².

¹ Dans son remarquable ouvrage de Cinématique, l'Allemand Reuleaux, directeur de l'Académie industrielle de Berlin, observe que les progrès industriels rendent chaque jour plus manifeste ce qu'il y a de superficiel et d'erroné dans l'importance attribuée par les économistes à la division du travail, tandis que c'est la coordination du travail, obtenue par elle, qu'il faudrait louer avant tout. Il en est de même de la « division du travail organique » qui, sans l'admirable harmonie organique, ne serait nullement un progrès vital. « Le principe de la machino-facture, dit-il notamment, se trouve, au moins partiellement, en contradiction avec le principe de la division du travail... Dans les usines modernes les plus perfectionnées, on a généralement l'habitude de faire permuter les ouvriers qui desservent les différents appareils, de manière à rompre la monotonie du travail. » C'est le travail de la machine qui se spécialise de plus en plus, mais l'inverse se produit pour le travail de l'ouvrier, qui sans cela devient, dit Reuleaux, plus machinal à mesure que la machine devient meilleure travailleuse.

² Dans une ville quelconque, les avocats, comme les médecins, se disputent la clientèle; mais, comme la profession des premiers les oblige à travailler habituellement ensemble, à se voir tous les jours au Palais de Justice, l'ardeur de la lutte, l'aigreur des ressentiments intéressés, est tempérée en eux par les rapports de confraternité que développe inévitablement cette communauté de travaux. Entre médecins, au contraire, rien n'amortit la rivalité, l'âpreté de la concurrence; car, d'habitude, ils travaillent isolément. Aussi a-t-on fréquemment observé que le paroxysme de la haine professionnelle, de l'animosité confraternelle, est le privilège du corps médical, et j'ajoute de

Autre chose est la nation, sorte d'organisme hyper-organique, formé de castes, de classes ou de professions collaboratrices, autre chose est la société. On le voit bien de nos jours, quand des centaines de millions d'hommes sont en train à la fois de se dénationaliser et de se socialiser de plus en plus. Il ne me paraît pas démontré que ces uniformités multiples vers lesquelles nous courons (de langage, d'instruction, d'éducation, etc.) soient ce qu'il y a de plus propre à assurer l'accomplissement des besoins innombrables que les individus associés se sont divisées entre eux, que les nations se sont divisées entre elles. Pour être devenu lettré, un paysan pourra bien n'être pas un plus fin laboureur, un soldat pourra bien n'être pas plus discipliné ni même, qui sait? plus brave. Mais, quand on objecte ces éventualités menaçantes aux partisans du progrès quand même, c'est qu'on ne se place pas à leur point de vue, dont eux-mêmes n'ont peut-être point conscience. Ce qu'ils veulent, c'est la socialisation la plus intense possible, et non, ce qui est bien différent, l'organisation sociale la plus forte et la plus haute possible. Une vie sociale débordante dans un organisme social amoindri leur suffirait à la rigueur. - Reste à savoir dans quelle mesure ce but est désirable. Réserveons cette question.

L'instabilité et le malaise de nos sociétés modernes doivent sembler inexplicables aux yeux des économistes, et en général des sociologues quelconques qui fondent la société sur l'utilité réciproque. En effet, la réciprocité des services que se rendent les diverses classes de nos nations, et les diverses nations entre elles, est manifeste et croît chaque jour, grâce au concours des mœurs et des lois, avec toute la rapidité humainement possible. Mais on oublie que les individus de ces classes et de ces nations tendent à une assimilation imitative beaucoup plus grande, beaucoup plus rapide, qui rencontre encore dans les mœurs et même dans les lois d'irritantes entraves, d'autant plus irritantes peut-être qu'elles se montrent moins décourageantes.

Après avoir si longtemps creusé, élargi, agrandi l'intervalle qui sépare l'homme de la femme, la civilisation tend de nos jours, en France, en Amérique, en Angleterre, dans tous les pays modernisés, à diminuer la différence intellectuelle des deux sexes en ouvrant au plus faible la plupart des carrières de l'autre et le faisant participer aux avantages d'une éducation ou d'une instruction presque commune. La civilisation en cela traite la femme comme elle a traité le paysan, le travailleur agricole libre dont elle avait fait par degrés une caste à part, et qu'elle réincorpore maintenant dans le grand groupe social. Or, ici, comme là, je dirai: est-ce dans un but d'utilité sociale, est-ce pour permettre au paysan et à la femme de mieux remplir leurs fonctions propres, la culture des champs, l'allaitement et le soin des enfants, que ces transformations s'opèrent? Non; et même force esprits chagrins, dont je suis, voient venir le moment où, par suite de ces changements, on ne trouvera plus d'ouvriers agricoles, ni de nourrices, ni même de mères qui puissent ou veuillent nourrir des enfants de plus en plus rares. - Mais on a voulu élargir le cercle social, et c'est parce que l'assimilation des femmes aux hommes, des paysans aux citadins, était une condition indispensable de cette socialisation, qu'on a dû les assimiler de la sorte.

Déjà, au XVIII^e siècle, dans un cercle social plus restreint, celui de la société brillante d'alors, la vie de salon, commune aux deux sexes, les avait rendus plus semblables l'un à l'autre par les idées et les goûts qu'ils ne l'étaient au moyen âge; et l'on sait que cet avantage social avait été acheté au prix de la fécondité et de

toutes les corporations, telles que celles des pharmaciens, des notaires et de la plupart des commerçants, où le travail isole les rivaux.

l'honnêteté même des familles. Pourtant, on était heureux ainsi; car une nécessité supérieure pousse le cercle social, quel qu'il soit, à s'accroître sans cesse.

Suis-je en rapport social avec les autres hommes, en tant qu'ils ont le même type physique, les mêmes organes et les mêmes sens que moi? Suis-je en rapport social avec un sourd-muet non instruit qui me ressemble beaucoup de corps et de visage? Non. À l'inverse, les animaux de La Fontaine, le renard, la cigogne, le chat, le chien ¹, malgré la distance spécifique qui les sépare, vivent en société, car ils parlent une même langue. On mange, on boit, on digère, on marche, on crie, sans l'avoir appris. Aussi cela est-il purement vital. Mais pour parler il faut avoir entendu parler; l'exemple des sourds-muets le prouve, car ils sont muets parce qu'ils sont sourds. Donc, je commence à me sentir en rapport social, bien faible, il est vrai, et insuffisant, avec tout homme qui parle, même en langue étrangère; mais à la condition que nos deux langues me paraissent avoir une source commune. Le lien social va se resserrant à mesure que d'autres traits communs se joignent à celui-là, tous d'origine imitative.

De là cette définition du groupe social: une collection d'êtres en tant qu'ils sont en train de s'imiter entre eux ou en tant que, sans s'imiter actuellement, ils se ressemblent et que leurs traits communs sont des copies anciennes d'un même modèle.

¹ Dans l'Évolution mentale chez les animaux, par Romanes, il y a un chapitre très intéressant consacré à l'influence de l'imitation sur la formation et le développement des instincts. Cette influence est bien plus grande et plus répandue qu'on ne le suppose. Non seulement les individus de la même espèce, parents ou même non parents, s'imitent, - beaucoup d'oiseaux chanteurs ont besoin que leurs mères ou leurs camarades leur apprennent à chanter, - mais encore des individus d'espèce différente s'empruntent des particularités utiles ou insignifiantes. Ici se révèle le besoin profond d'imiter pour imiter, source première de nos arts. On a vu un merle reproduire à tel point le chant d'un coq que les poules mêmes s'y trompaient. Darwin a cru observer que des abeilles avaient emprunté à un frelon l'idée ingénieuse de sucer certaines fleurs en les perforant par côté. Il y a des oiseaux, des insectes, des bêtes quelconques de génie, et le génie, même dans le monde animal, peut compter sur quelque succès. - Seulement, faute de langage, ces ébauches sociales avortent. - Ce n'est pas l'homme uniquement, c'est tout animal qui, en tant qu'être spirituel à divers degrés, aspire à la vie sociale comme à la condition sine qua non du développement de son être mental. Pourquoi? Parce que la fonction cérébrale, l'esprit, se distingue des autres fonctions en ce qu'elle n'est pas une simple adaption à une fin précise par un moyen précis, mais une adaption à des fins multiples et indéterminées qui doivent être précisées plus ou moins fortuitement par le moyen même qui sert à les poursuivre et qui est immense, à savoir par l'imitation du dehors. Ce dehors infini, ce dehors peint, représenté, imité par la sensation et l'intelligence, c'est d'abord la nature universelle qui exerce sur le cerveau, puis sur le système musculaire de l'animal, une suggestion continuelle et irrésistible; mais ensuite et surtout, c'est le milieu social.

II

Définition du type social

[Retour à la table des matières](#)

Distinguons bien du groupe social le type social tel que, à une date et en un pays donnés, il se reproduit plus ou moins incomplètement dans chacun des membres du groupe. De quoi se compose ce type? D'un certain nombre de besoins et d'idées créés par des milliers d'inventions et de découvertes accumulées dans la suite des âges; de besoins plus ou moins d'accord entre eux, c'est-à-dire concourant plus ou moins au triomphe d'un désir dominant qui est l'âme d'une époque et d'une nation; et d'idées, de croyances plus ou moins d'accord entre elles, c'est-à-dire se rattachant logiquement les unes aux autres ou du moins ne se contredisant pas en général. Ce double accord, toujours incomplet et non sans notes discordantes, établi à la longue entre choses fortuitement produites et rassemblées, est parfaitement comparable à ce qu'on appelle l'adaptation des organes d'un corps vivant. Mais il a l'avantage de ne pas être affecté du mystère inhérent à ce dernier genre d'harmonie, et de signifier en termes fort clairs, rapports de moyens à une fin ou de conséquences à un principe, deux rapports qui, en définitive, n'en font qu'un, le dernier. Que signifie l'incompatibilité, le désaccord de deux organes, de deux conformations, de deux caractères empruntés à deux espèces différentes ? Nous n'en savons rien. Mais quand deux idées sont incompatibles, c'est que l'une, nous le savons, implique la négation de ce que l'autre affirme. De même, quand elles sont compatibles, c'est qu'elles n'impliquent ou ne paraissent impliquer cette négation à aucun degré. Enfin, quand elles sont plus ou moins d'accord, c'est que, par un plus ou moins grand nombre de ses faces, l'une implique l'affirmation d'un nombre plus ou moins grand des choses que l'autre affirme. Affirmer et nier: rien de moins obscur, rien de plus lumineux que ces actes spirituels auxquels toute vie de l'esprit se ramène; rien de plus intelligible que leur opposition. En elle se résout celle du désir et de la répulsion, du velle et du nolle. Un type social donc, ce qu'on appelle une civilisation particulière, est un véritable système, une théorie plus ou moins cohérente, dont les contradictions intérieures se fortifient ou éclatent à la longue et la forcent à se déchirer en deux. S'il en est ainsi, nous comprenons clairement pourquoi il est des types purs et forts de civilisation, et d'autres mélangés et faibles; pourquoi, à force de s'enrichir de nouvelles inventions qui suscitent des désirs nouveaux ou des croyances nouvelles et dérangent la proportion des anciens désirs ou des anciennes fois, les types les plus purs s'altèrent et finissent par se disloquer; pourquoi, autrement dit, toutes les inventions ne sont pas accumulables et beaucoup ne sont que substituables, à savoir celles qui suscitent des désirs et des croyances implicitement ou explicitement contradictoires dans toute la précision logique du mot. Il n'y a donc dans les fluctuations ondoyantes de l'histoire que des additions ou des soustractions perpétuelles de quantités de foi ou de quantités de désir qui, soulevées par des découvertes, s'ajoutent ou se neutralisent, comme des ondes qui interfèrent.

Tel est le type national qui se répète, disons-nous, dans tous les membres d'une nation. Il peut se comparer à un sceau très grand dont l'empreinte est toujours partielle sur les diverses cires plus ou moins étroites auxquelles on l'applique, et qui même ne saurait être reconstitué en entier sans la confrontation de toutes ces empreintes.

III

La socialité parfaite.

Analogies biologiques. Les agents cachés, et peut-être originaux, de la répétition universelle

[Retour à la table des matières](#)

À vrai dire, ce que j'ai défini plus haut, c'est moins la société telle qu'on l'entend communément, que la socialité. Une société est toujours, à des degrés divers, une association, et une association est à la socialité, à l'imitativité, pour ainsi dire, ce que l'organisation est à la vitalité ou même ce que la constitution moléculaire est à l'élasticité de l'éther. Ce sont là de nouvelles analogies à joindre à celles que m'ont déjà paru présenter en si grand nombre les trois grandes formes de la Répétition Universelle. Mais peut-être conviendrait-il, pour bien entendre la socialité relative, la seule qui nous soit présentée à des degrés divers par les faits sociaux, d'imaginer par hypothèse la socialité absolue et parfaite. Elle consisterait en une vie urbaine si intense, que la transmission à tous les cerveaux de la cité d'une bonne idée apparue quelque part au sein de l'un d'eux y serait instantanée. Cette hypothèse est analogue à celle des physiciens, d'après lesquels, si l'élasticité de l'éther était parfaite, les excitations lumineuses ou autres s'y transmettraient sans intervalle de temps. De leur côté, les biologistes ne pourraient-ils pas utilement concevoir une irritabilité absolue, incarnée dans une sorte de protoplasme idéal qui leur servirait à apprécier la vitalité plus ou moins grande des protoplasmes réels ?

Partant de là, si nous voulons que l'analogie se maintienne dans les trois mondes, il faut que la vie soit simplement l'organisation de l'irritabilité du protoplasme, et que la matière soit simplement l'organisation de l'élasticité de l'éther, de même que la société n'est que l'organisation de l'imitativité. Or, il est à peine utile de faire remarquer que la conception de Thompson, adoptée par Wurtz, sur l'origine des atomes et des molécules, à savoir l'hypothèse tout au moins si spécieuse et si vraisemblable des atomes-tourbillons, répond parfaitement à l'une des exigences de notre manière de voir, aussi bien que la théorie protoplasmique de la vie aujourd'hui acceptée par tous. Une masse d'enfants élevés en commun, ayant reçu la même éducation dans le même milieu, et non encore différenciés en classes et en professions: telle est la matière première de la société. Elle pétrit cela, et en forme, par voie de différenciation fonctionnelle, inévitable et forcée, une nation. Une certaine masse de protoplasme, c'est-à-dire de molécules organisables mais non organisées, toutes pareilles, toutes assimilées les unes aux autres par la vertu de ce

mode obscur de reproduction d'où elles sont sorties; voilà la matière première de la vie. Elle fait de cela des cellules, des tissus, des individus, des espèces. Enfin, une masse d'éther homogène, composée d'éléments agités de vibrations toutes semblables, rapidement échangées : voilà, si j'en crois nos chimistes spéculatifs, la matière première de la matière. Avec cela se sont faits tous les corpuscules de tous les corps, si hétérogènes qu'ils puissent être. Car un corps n'est qu'un accord de vibrations différenciées et hiérarchisées, séparément reproduites en séries distinctes et entrelacées, comme un organisme n'est qu'un accord d'intra-génération élémentaires, différentes et harmonieuses, de lignées distinctes et entrelacées d'éléments histologiques, comme une nation n'est qu'un accord de traditions, de mœurs, d'éductions, de tendances, d'idées qui se propagent imitativement par des voies différentes, mais se subordonnent hiérarchiquement, et fraternellement s'entraident.

La loi de différenciation intervient donc ici. Mais il n'est pas inutile de faire remarquer que l'homogène sur lequel elle s'exerce, sous trois formes superposées, est un homogène superficiel, quoique réel, et que notre point de vue sociologique nous conduirait, par le prolongement de l'analogie, à admettre dans le protoplasme des éléments aux physionomies très individuelles sous leur masque uniforme, et dans l'éther lui-même, des atomes aussi caractérisés individuellement que peuvent l'être les enfants de l'école la mieux disciplinée. L'hétérogène et non l'homogène est au cœur des choses. Quoi de plus invraisemblable, ou de plus absurde, que la coexistence d'éléments innombrables nés co-éternellement similaires ? On ne naît pas, on devient semblables. Et d'ailleurs la diversité innée des éléments, n'est-ce pas la seule justification possible de leur altérité ?

Nous irions volontiers plus loin: sans cet hétérogène initial et fondamental, l'homogène qui le recouvre et le dissimule n'aurait jamais été ni n'aurait pu être. Toute homogénéité, en effet, est une similitude de parties, et toute similitude est le résultat d'une assimilation produite par répétition volontaire ou forcée de ce qui a été au début une innovation individuelle. Mais cela ne suffit pas. Quand l'homogène dont je parle, éther, protoplasme, masse populaire égalisée et nivelée, se différencie pour s'organiser, la force qui le contraint à sortir de lui-même, n'est-ce pas encore la même cause, du moins si nous en jugeons par ce qui se passe dans nos sociétés? Après le prosélytisme qui assimile un peuple, vient le despotisme qui l'emploie et lui impose une hiérarchie; mais le despote et l'apôtre sont également des réfractaires, à qui pesait le joug niveleur ou aristocratique d'autrui. Pour une dissidence, pour une rébellion individuelle qui triomphe ainsi, il en est, il est vrai, des millions et des milliards qui sont étouffées sous leur ombre; mais celles-ci n'en sont pas moins la pépinière des grandes rénovations de l'avenir. Ce luxe de variations, cette exubérance de fantaisies pittoresques et de capricieuses broderies, que la nature déploie magnifiquement sous son austère appareil de lois, de répétitions, de rythmes séculaires, ne peut avoir qu'une source : l'originalité tumultueuse des éléments mal domptés par ces jugs, la diversité profonde et innée qui, à travers toutes ces uniformités législatives, réapparaît jaillissante et transfigurée à la belle surface des choses.

Nous ne poursuivrons pas ces dernières considérations qui nous écarteraient de notre sujet. J'ai seulement voulu montrer que la recherche des lois, c'est-à-dire des faits similaires, soit dans la nature, soit dans l'histoire, ne doit point nous faire oublier leurs agents cachés, individuels et originaux.

Laissant donc de côté ceux-ci, nous pouvons déduire de ce qui précède un enseignement utile: l'assimilation jointe à l'égalisation des membres d'une société

n'est point, comme on est porté à le penser, le terme final d'un progrès social antérieur, mais au contraire le point de départ d'un progrès social nouveau. Toute nouvelle forme de la civilisation commence par là: communautés égalitaires et uniformes des premiers chrétiens où l'évêque était un fidèle comme un autre, et où le pape ne se distinguait pas de l'évêque; armées franques où la distribution du butin se faisait par égales portions entre le roi et ses compagnons d'armes, société musulmane à ses débuts, etc. Les premiers califes qui ont succédé à Mahomet plaidaient devant les tribunaux comme de simples mahométans; l'égalité de tous les fils du prophète devant le Coran n'était pas encore devenue une simple fiction comme est destinée à le devenir un jour, inévitablement, l'égalité des Français ou des Européens devant la loi. Puis, par degrés, une inégalité profonde, condition d'une organisation solide, s'est creusée dans le monde arabe, à peu près comme s'est formée la hiérarchie cléricale du catholicisme ou la pyramide féodale du moyen âge. Le passé répond de l'avenir. L'égalité n'est qu'une transition entre deux hiérarchies, comme la liberté n'est qu'un passage entre deux disciplines. Ce qui ne veut pas dire que la confiance et la puissance, le savoir et la sécurité de chaque citoyen, n'aillent grandissant au cours des âges.

Reprenons maintenant sous un autre aspect l'idée de tout à l'heure. Les communautés homogènes et égalitaires, disons-nous, précèdent les Églises et les États par la même raison pour laquelle les tissus précèdent les organes ; et, en outre, la raison pour laquelle les tissus et les communautés une fois formés s'organisent, s'hiérarchisent, n'est pas autre que la cause même de leur formation. La croissance du tissu non encore différencié ni utilisé atteste l'ambition, l'avidité spéciale du germe qui s'est ainsi propagé, comme la création d'un club, d'un cercle, d'une confrérie d'égaux, atteste l'ambition de l'esprit entreprenant qui lui a donné naissance, en propageant de la sorte son idée personnelle, son plan personnel. Or, c'est pour se répandre encore davantage et se défendre contre les ennemis apparus ou prévus, que la communauté se consolide en corporation hiérarchisée, que le tissu se fait organe, Agir et fonctionner, pour l'être vivant ou social, c'est une condition sine qua non de conservation et d'extension de l'idée-maîtresse qu'il porte en lui-même et à laquelle il a d'abord suffi de se multiplier en exemplaires uniformes pour se développer quelque temps. Mais ce que veut la chose sociale avant tout, comme la chose vitale, c'est se propager et non s'organiser. L'organisation n'est qu'un moyen dont la propagation, dont la répétition générative ou imitative, est le but.

En résumé, à la question que nous avons posée en commençant : Qu'est-ce que la société ? nous avons répondu : c'est l'imitation. Il nous reste à nous demander : Qu'est-ce que l'imitation? Ici le sociologue doit céder la parole au psychologue.

IV

Une idée de Taine.

La contagion de l'exemple et la suggestion. Analogies entre l'état social et l'état hypnotique. Les grands hommes. L'intimidation, état social naissant

[Retour à la table des matières](#)

I. - Le cerveau, dit très bien Taine résumant sur ce point les physiologistes les plus éminents, est un organe répétiteur des centres sensitifs, et lui-même composé d'éléments qui se répètent les uns les autres. Le fait est qu'à voir tant de cellules et de fibres similaires pelotonnées, on ne saurait s'en faire une autre idée. La preuve directe est d'ailleurs fournie par les expériences et les observations nombreuses qui montrent que l'ablation d'un hémisphère du cerveau et même le retranchement d'une portion considérable de substance dans l'autre atteignent seulement l'intensité, mais n'altèrent point l'intégrité des fonctions intellectuelles. La partie retranchée ne collaborait donc pas avec la partie restante ; les deux ne pouvaient que se copier et se renforcer mutuellement. Leur rapport n'était point économique, utilitaire, mais imitatif et social, dans le sens où j'entends ce dernier mot. Quelle que soit la fonction cellulaire qui provoque la pensée (une vibration très complexe peut-être?) on ne peut douter qu'elle se reproduit, qu'elle se multiplie dans l'intérieur du cerveau à chaque instant de notre vie mentale, et que, à chaque perception distincte, correspond une fonction cellulaire distincte. C'est la continuation indéfinie, intarissable de ces rayonnements enchevêtrés, riches en interférences, qui constitue tantôt la mémoire seulement, tantôt l'habitude, suivant que la répétition multipliant dont il s'agit est restée renfermée dans le système nerveux ou que, débordante, elle a gagné le système musculaire. La mémoire est, si l'on veut, une habitude purement nerveuse ; l'habitude, une mémoire à la fois nerveuse et musculaire.

Ainsi, tout acte de perception, en tant qu'il implique un acte de mémoire, c'est-à-dire toujours, suppose une sorte d'habitude, une imitation inconsciente de soi-même par soi-même. Celle-ci, évidemment, n'a rien de social. Quand le système nerveux est assez fortement excité pour mettre en branle un groupe de muscles, l'habitude proprement dite apparaît, autre imitation de soi-même par soi-même, nullement sociale non plus. Je dirais plutôt présociale ou subsociale. Ce n'est pas à dire que l'idée soit une action avortée, comme on l'a prétendu : l'action n'est que la poursuite d'une idée, une acquisition de foi stable. Le muscle ne travaille qu'à enrichir le nerf et le cerveau.

Mais si l'idée ou l'image remémorée a été déposée originellement dans l'esprit par une conversation ou une lecture, si l'acte habituel a eu pour origine la vue ou la connaissance d'une action analogue d'autrui, cette mémoire et cette habitude sont des faits sociaux en même temps que psychologiques ; et voilà l'espèce d'imitation dont

j'ai tant parlé plus hauts¹. Celle-ci est une mémoire et une habitude, non individuelles, mais collectives. De même qu'un homme ne regarde, n'écoute, ne marche, ne se tient debout, n'écrit, ne joue de la flûte, et qui plus est n'invente et n' imagine, qu'en vertu de souvenirs musculaires multiples et coordonnés, de même la société ne saurait vivre, faire un pas en avant, se modifier, sans un trésor de routine, de singerie et de moutonnerie insondable, incessamment accru par les générations successives.

II. - Quelle est la nature intime de cette suggestion de cellule à cellule cérébrale, qui constitue la vie mentale ? Nous n'en savons rien². Connaissions-nous mieux l'essence de cette suggestion de personne à personne, qui constitue la vie sociale ? Non. Car, si nous prenons ce dernier fait en lui-même, dans son état de pureté et d'intensité supérieures, il se trouve ramené à un phénomène des plus mystérieux que nos aliénistes philosophes étudient de nos jours avec une curiosité passionnée, sans parvenir à le bien comprendre : le somnambulisme³. Qu'on relise les travaux contemporains à ce sujet, notamment ceux de MM. Richet, Binet et Féré, Beaunis, Bernheim, Delboeuf, et on se convaincra que je ne me livre à aucun écart de fantaisie, en regardant l'homme social comme un véritable somnambule. Je crois me conformer au contraire à la méthode scientifique la plus rigoureuse en cherchant à éclairer le complexe par le simple, la combinaison par l'élément, et à expliquer le lien social mélangé et compliqué, tel que nous le connaissons, par le lien social à la fois très pur et réduit à sa plus simple expression, lequel, pour l'instruction du sociologue, est réalisé si heureusement dans l'état somnambulique. Supposez un homme qui, soustrait par hypothèse à toute influence extra-sociale, à la vue directe des objets naturels, aux obsessions spontanées de ses divers sens, n'ait de communication qu'avec ses semblables, et, d'abord, qu'avec l'un de ses semblables, pour simplifier la question : n'est-ce pas sur ce sujet de choix qu'il conviendra d'étudier, par l'expérience et l'observation, les caractères vraiment essentiels du rapport social, dégagé ainsi de toute influence d'ordre naturel et physique propre à la compliquer ? Mais l'hypnotisme et le somnambulisme ne sont-ils pas précisément la réalisation de cette hypothèse ? On ne s'étonnera donc pas de me voir passer en revue les principaux phénomènes de ces états singuliers, et les retrouver à la fois agrandis et atténués, dissimulés et transparents dans les phénomènes sociaux. Peut-être, à l'aide de ce rapprochement, comprendrons-nous mieux le fait réputé anormal, en constatant à quel point il est général, et le fait général en apercevant en haut-relief dans l'anomalie apparente ses traits distinctifs.

¹ En corrigeant les épreuves de la deuxième édition, je lis, dans la Revue de métaphysique, un compte rendu succinct d'un article de M. Baldwin, paru dans le Mind (1894-95) sous ce titre : Imitation : a chapter in the natural history of consciousness. « M. Baldwin, dit l'auteur du compte rendu, veut généraliser et préciser les théories de Tarde. L'imitation biologique, ou subcorticale du premier degré, est une réaction nerveuse circulaire, c'est-à-dire qui reproduit son stimulant. L'imitation psychologique, ou corticale, est habitude (elle trouve, comme telle, son expression dans le principe d'identité) et accommodation (elle s'exprime par le principe de la raison suffisante). Elle est enfin sociologique, plastique, subcorticale du second degré. »

² À la date où les considérations qui précèdent et qui suivent ont été imprimées pour la première fois (en nov. 1884), dans la Revue philosophique, on commençait à peine à parler de suggestion hypnotique, et l'on m'a reproché comme un paradoxe insoutenable l'idée de suggestion sociale universelle, qui, depuis, a été si fortement appuyée par Bernheim et autres. Actuellement, rien de plus vulgarisé que cette vue.

³ Cette expression démodée montre qu'au moment où j'ai pour la première fois publié ce passage, le mot hypnotisme ne s'était pas encore tout à fait substitué à celui de somnambulisme.

L'état social, comme l'état hypnotique, n'est qu'une forme du rêve, un rêve de commande et un rêve en action. N'avoir que des idées suggérées et les croire spontanées : telle est l'illusion propre au somnambule, et aussi bien à l'homme social. Pour reconnaître l'exactitude de ce point de vue sociologique, il ne faut pas nous considérer nous-mêmes; car admettre cette vérité en ce qui nous concerne, ce serait échapper à l'aveuglement qu'elle affirme, et par suite fournir un argument contre elle. Mais il faut songer à quelque peuple ancien d'une civilisation bien étrangère à la nôtre, Égyptiens, Spartiates, Hébreux... Est-ce que ces gens-là ne se croyaient pas autonomes comme nous, tout en étant sans le savoir des automates dont leurs ancêtres, leurs chefs politiques, leurs prophètes, pressaient le ressort, quand ils ne se le pressaient pas les uns aux autres ? Ce qui distingue notre société contemporaine et européenne de ces sociétés étrangères et primitives, c'est que la magnétisation y est devenue mutuelle pour ainsi dire, dans une certaine mesure au moins; et, comme nous nous exagérons un peu cette mutualité dans notre orgueil égalitaire, comme en outre nous oublions qu'en se mutualisant cette magnétisation, source de toute foi et de toute obéissance, s'est généralisée, nous nous flattons à tort d'être moins crédules et moins dociles, moins imitatifs en un mot, que nos ancêtres. C'est une erreur, et nous aurons à la relever. Mais, cela fût-il vrai, il n'en serait pas moins clair que le rapport de modèle à copie, de maître à sujet, d'apôtre à néophyte, avant de devenir réciproque ou alternatif, comme nous le voyons d'ordinaire dans notre monde égalisé, a dû nécessairement commencer par être unilatéral et irréversible à l'origine. De là les castes. Même dans les sociétés les plus égalitaires, l'unilatéralité et l'irréversibilité dont il s'agit subsistent toujours à la base de l'initiation sociale, dans la famille. Car le père est et sera toujours le premier maître, le premier prêtre, le premier modèle du fils. Toute société, même aujourd'hui, commence par là.

Il a donc fallu a fortiori au début de toute société ancienne un grand déploiement d'autorité exercée par quelques hommes souverainement impérieux et affirmatifs. Est-ce par la terreur et l'imposture, comme on l'affirme, qu'ils ont surtout régné ? Non, cette explication est manifestement insuffisante. Ils ont régné par leur prestige. L'exemple du magnétiseur nous fait seul entendre le sens profond de ce mot. Le magnétiseur n'a pas besoin de mentir pour être cru aveuglément par le magnétisé ; il n'a pas besoin de terroriser pour être passivement obéi. Il est prestigieux, cela dit tout. Cela signifie, à mon avis, qu'il y a dans le magnétisé une certaine force potentielle de croyance et de désir immobilisée en souvenirs de tout genre, endormis mais non morts, que cette force aspire à s'actualiser comme l'eau de l'étang à s'écouler, et que seul, par suite de circonstances singulières, le magnétiseur est en mesure de lui ouvrir ce débouché nécessaire. Au degré près, tout prestige est pareil. On a du prestige sur quelqu'un dans la mesure où l'on répond à son besoin d'affirmer ou de vouloir quelque chose d'actuel. Le magnétiseur n'a pas non plus besoin de parler pour être cru et pour être obéi ; il lui suffit d'agir, de faire un geste si imperceptible qu'il soit. Ce mouvement avec la pensée et le sentiment dont il est le signe, est aussitôt reproduit. « Je ne suis pas sûr, dit Maudsley (*Pathologie de l'esprit*, p. 73), que le somnambule ne puisse arriver à lire inconsciemment dans l'esprit par une imitation inconsciente de l'attitude et de l'expression de la personne dont il copie instinctivement et avec exactitude les contractions musculaires. » Remarquons que le magnétisé imite le magnétiseur, mais non celui-ci celui-là. C'est seulement dans la vie dite éveillée, et entre gens qui paraissent n'exercer aucune action magnétique l'un sur l'autre, que se produit cette mutuelle imitation, ce mutuel prestige, appelé sympathie, au sens d'Adam Smith. Si donc j'ai placé le prestige, non la sympathie, à la base et à l'origine de la société, c'est parce que, ai-je dit plus haut, l'unilatéral a dû précéder le

réciroque¹. Quoique cela puisse surprendre, sans un âge d'autorité, il n'y aurait jamais eu un âge de fraternité relative. Mais revenons. Pourquoi nous étonner, au fond, de l'imitation à la fois unilatérale et passive du somnambule ? Une action quelconque de l'un quelconque d'entre nous donne à ceux de ses semblables qui en sont témoins l'idée plus ou moins irréflectée de l'imiter; et, si ceux-ci résistent parfois à cette tendance, c'est qu'elle est alors neutralisée en eux par des suggestions antagonistes, nées de souvenirs présents ou de perceptions extérieures. Momentanément privé, par le somnambulisme, de cette force de résistance, le somnambule peut servir à nous révéler la passivité imitative de l'être social, en tant que social, c'est-à-dire en tant que mis en relations exclusivement avec ses semblables, et d'abord avec l'un de ses semblables.

Si l'être social n'était pas en même temps un être naturel, sensible et ouvert aux impressions de la nature extérieure et aussi des sociétés étrangères à la sienne, il ne serait point susceptible de changement. Des associés pareils resteraient toujours incapables de varier spontanément le type d'idées et de besoins traditionnels que leur imprimerait l'éducation des parents, des chefs et des prêtres, copiés eux-mêmes du passé. Certains peuples connus se sont singulièrement rapprochés des conditions de mon hypothèse. En général, les peuples naissants, de même que les enfants en bas âge, sont indifférents, insensibles à tout ce qui ne touche pas l'homme et l'espèce d'homme qui leur ressemble, l'homme de leur race et de leur tribu². « Le somnambule ne voit et n'entend, dit A. Maury, que ce qui rentre dans les préoccupations de son rêve. » Autrement dit, toute sa force de croyance et de désir se concentre sur son pôle unique. N'est-ce pas là justement l'effet de l'obéissance et de l'imitation par fascination, véritable névrose, sorte de polarisation inconsciente de l'amour et de la foi.

Mais combien de grands hommes, de Ramsès à Alexandre, d'Alexandre à Mahomet, de Mahomet à Napoléon, ont ainsi polarisé l'âme de leur peuple ! Combien de fois la fixation prolongée de ce point brillant, la gloire ou le génie d'un homme, a-t-elle fait tomber tout un peuple en catalepsie ! La torpeur, on le sait, n'est qu'apparente dans l'état somnambulique; elle masque une surexcitation extrême. De là les tours de force ou d'adresse que le somnambule accomplit sans s'en douter. Quelque chose de pareil s'est vu au début de notre siècle quand, très engourdie à la fois et très surexcitée, aussi passive que fiévreuse, la France militaire obéissait au geste de son fascinateur impérial et accomplissait des prodiges. Rien de plus propre que ce phénomène atavique à nous faire plonger dans le haut passé, à nous faire comprendre l'action exercée sur leurs contemporains par ces grands personnages demi-fabuleux que toutes les civilisations différentes placent à leur tête, et à qui leurs légendes attribuent la révélation de leurs métiers, de leurs connaissances, de leurs lois : Oannès en Babylonie, Quetzalcoatl au Mexique, les dynasties divines antérieures à Ménès, en Égypte, etc.³. Regardons de près, tous ces rois-dieux, principe commun de toutes

¹ Ici j'aurais à me rectifier. C'est bien la sympathie qui est la source première de la sociabilité et l'âme apparente ou cachée de toutes les espèces d'imitation, même de l'imitation envieuse et calculée, même de l'imitation d'un ennemi. Seulement il est certain que la sympathie elle-même commence par être unilatérale avant d'être mutuelle.

² La source première de toutes les révolutions sociales, c'est donc la science, la recherche extra-sociale, qui nous ouvre les fenêtres du phalanstère social où nous vivons, et l'illumine des clartés de l'univers. À cette lumière, que de fantômes se dissipent ! Mais aussi que de cadavres parfaitement conservés jusque là tombent en poussière !

³ Dans ses profondes Études sur les mœurs religieuses et sociales de l'Extrême-Orient, sir Alfred Lyall (qui semble avoir pris sur le fait, dans certaines parties de l'Inde, le phénomène de la formation des tribus et des clans) attribue une influence prépondérante à l'action individuelle des hommes marquants dans les sociétés primitives : « Pour nous servir, dit-il, des termes de Carlyle,

les dynasties humaines et de toutes les mythologies, ont été des inventeurs ou des importateurs d'inventions étrangères, des initiateurs en un mot. Grâce à la stupeur profonde et ardente causée par leurs premiers miracles, chacune de leurs affirmations, chacun de leurs ordres, a été un débouché immense ouvert à l'immensité des aspirations impuissantes et indéterminées qu'ils avaient fait naître, besoins de foi sans idée, besoins d'activité sans moyen d'action.

Quand nous parlons d'obéissance à présent, nous entendons par là un acte conscient et voulu. Mais l'obéissance primitive est tout autre. L'opérateur ordonne au somnambule de pleurer, et celui-ci pleure : ici ce n'est pas la personne seulement, c'est l'organisme tout entier qui obéit. L'obéissance des foules à certains tribuns, des armées à certains capitaines, est parfois presque aussi étrange. Et leur crédulité ne l'est pas moins. « C'est un curieux spectacle dit M. Ch. Richet, que de voir un somnambule faire des gestes de dégoût, de nausée, éprouver une véritable suffocation, quand on lui met sous le nez un flacon vide, en annonçant que c'est de l'ammoniaque, et, d'autre part, quand on lui annonce que c'est de l'eau claire, respirer de l'ammoniaque sans paraître en être gêné le moins du monde. » Une étrangeté analogue nous est présentée par les besoins aussi factices qu'énergiques, par les croyances aussi absurdes que profondes, aussi extravagantes qu'opiniâtres, des peuples anciens, même du plus libre et du plus délicat de tous, et longtemps après qu'il a eu terminé sa première phase de théocratie autocratique. N'y voyons-nous pas les monstruosité les plus abominables, par exemple l'amour grec, jugées dignes d'être chantées par Anacréon et Théocrite, ou dogmatisées par Platon, ou bien des serpents, des chats, des bœufs ou des vaches adorés par des populations agenouillées, ou bien les dogmes les plus contraires au témoignage direct des sens, mystères, métempsycoses, sans parler d'absurdités telles que l'art des augures, l'astrologie, la sorcellerie, unanimement crus? N'y voyons-nous pas, d'autre part, les sentiments les plus naturels (l'amour paternel chez les peuples où l'oncle passait avant le père, la jalousie en amour dans les tribus où régnait la communauté des femmes, etc.) repoussés avec horreur, ou les beautés naturelles et artistiques les plus frappantes méprisées et niées, parce qu'elles sont contraires au goût de l'époque, même en nos temps modernes (le pittoresque des Alpes et des Pyrénées chez les Romains, les chefs-d'œuvre de Shakespeare, de la peinture hollandaise, dans notre XVII^e et notre XVIII^e siècle)? N'est-il pas certain, en un mot, que les expériences et les observations les plus claires sont contestées, les vérités les plus palpables combattues, toutes les fois qu'elles sont en opposition avec les idées traditionnelles, filles antiques du prestige et de la foi ?

la jangle enchevêtrée de la société primitive a de nombreuses racines, mais le héros est la racine pivotante qui alimente en grande partie tout le reste. En Europe, où les bornes-frontières des nationalités sont fixes et les édifices de la civilisation fortement retranchés, on incline souvent à traiter de légendaire l'énorme part que les races primitives attribuent à leur ancêtre héroïque dans la fondation de leur race et de leurs institutions. Et cependant il serait peut-être difficile d'exagérer l'impression qu'ont dû produire, sur le monde primitif, des exploits audacieux et récompensés par le succès, alors que l'impulsion communiquée par le libre jeu des forces d'un grand homme ne subissait guère l'entrave de barrières artificielles... En ces temps-là, savoir si un groupe formé à la surface de la société se développerait en un clan ou une tribu, ou s'il se briserait prématurément, semblait dépendre beaucoup de la force et de l'énergie de son fondateur. » Je n'ai rien à ajouter à ces lignes, si ce n'est que, dans les temps modernes, la diminution du prestige des grands hommes est plus que compensée par l'accroissement de leurs moyens d'action, et que, si prépondérante au début, elle n'a cessé de l'être encore... Mais, encore une fois, tous les grands hommes n'ont dû leur force qu'aux grandes idées dont ils ont été les exécuteurs encore plus que les inventeurs, et qui ont été le plus souvent inventées par une suite de petits hommes inconnus.

Les peuples civilisés se flattent d'avoir échappé à ce sommeil dogmatique. Leur erreur s'explique. La magnétisation d'une personne est d'autant plus prompte et facile qu'elle a été plus souvent magnétisée. Cette remarque nous dit pourquoi les peuples s'imitent de plus en plus aisément et rapidement, c'est-à-dire en s'en doutant de moins en moins, à mesure qu'ils se civilisent, et, par suite, qu'ils se sont imités davantage. L'humanité en cela ressemble à l'individu. L'enfant, on ne le niera pas, est un vrai somnambule dont le rêve se complique avec l'âge jusqu'à ce qu'il croie se réveiller à force de complications. Mais c'est une erreur. Quand un écolier de dix à douze ans passe de la famille au collège, il lui semble d'abord qu'il s'est démagnétisé, réveillé du songe respectueux où il avait vécu jusque-là dans l'admiration de ses parents. Nullement, il devient plus admiratif, plus imitatif que jamais, soumis à l'ascendant ou de l'un de ses maîtres ou plutôt de quelque camarade prestigieux, et ce réveil prétendu n'est qu'un changement ou une superposition de sommeils. Quand la magnétisation-mode se substitue à la magnétisation-coutume, symptôme ordinaire d'une révolution sociale qui commence, un phénomène analogue se produit, seulement sur une plus grande échelle.

Ajoutons, cependant, que plus les suggestions de l'exemple se multiplient et se diversifient autour de l'individu, plus l'intensité de chacune d'elles est faible, et plus il se détermine dans le choix à faire entre elles, par des préférences tirées de son propre caractère, d'une part, et, d'autre part, en vertu des lois logiques que nous exposerons ailleurs. Ainsi, il est bien certain que le progrès de la civilisation a pour effet de rendre l'asservissement à l'imitation de plus en plus personnel et rationnel en même temps. Nous sommes aussi asservis que nos ancêtres aux exemples ambiants, mais nous nous les approprions mieux par le choix plus logique et plus individuel, plus adapté à nos fins et à notre nature particulière, que nous en faisons. Cela n'empêche pas d'ailleurs la part des influences extra-logiques et prestigieuses d'être toujours très considérable, comme nous le verrons.

Elle est remarquablement puissante et curieuse à étudier chez l'individu qui passe brusquement d'un milieu pauvre en exemples à un milieu relativement riche en suggestions de tout genre. Il n'est pas besoin alors d'un objet aussi brillant, aussi éclatant que la gloire ou le génie d'un homme pour nous fasciner et nous endormir. Non seulement un nouveau qui arrive dans une cour de collège, mais un Japonais voyageant en Europe, mais un rural débarqué à Paris, sont frappés de stupeur comparable à l'état cataleptique. Leur attention, à force de s'attacher à tout ce qu'ils voient et entendent, surtout aux actions des êtres humains qui les entourent, se détache absolument de tout ce qu'ils ont vu et entendu jusqu'alors, même des actes et des pensées de leur vie passée. Ce n'est pas que leur mémoire soit abolie, elle n'a jamais été si vive, si prompte à entrer en scène et en mouvement au moindre mot qui évoque en eux la patrie lointaine, l'existence antérieure, le foyer, avec une richesse de détails hallucinatoire. Mais elle est devenue toute paralysée, dépourvue de toute spontanéité propre. Dans cet état singulier d'attention exclusive et forte, d'imagination forte et passive, ces êtres stupéfiés et enfiévrés subissent invinciblement le charme magique de leur nouveau milieu ; ils croient tout ce qu'ils voient faire. Ils resteront ainsi longtemps. Penser spontanément est toujours plus fatigant que penser par autrui. Aussi, toutes les fois qu'un homme vit dans un milieu animé, dans une société intense et variée, qui lui fournit des spectacles et des concerts, des conversations et des lectures toujours renouvelés, il se dispense par degrés de tout effort intellectuel ; et, s'engourdissant à la fois et se surexcitant de plus en plus, son esprit, je le répète, se fait somnambule. C'est là l'état mental propre à beaucoup de citoyens. Le mouvement et le bruit des rues, les étalages des magasins, l'agitation effrénée et impulsive de leur

existence, leur font l'effet de passes magnétiques. Or, la vie urbaine, n'est-ce pas la vie sociale concentrée et poussée à bout?

S'ils finissent pourtant, quelquefois, par devenir exemplaires à leur tour, n'est-ce pas aussi par imitation? Supposez un somnambule qui pousse l'imitation de son médium jusqu'à devenir médium lui-même et magnétiser un tiers, lequel à son tour l'imitera, et ainsi de suite. N'est-ce pas là la vie sociale? Cette cascade de magnétisations successives et enchaînées est la règle; la magnétisation mutuelle dont je parlais tout à l'heure n'est que l'exception. D'ordinaire, un homme naturellement prestigieux donne une impulsion, bientôt suivie par des milliers de gens qui le copient en tout et pour tout, et lui empruntent même son prestige, en vertu duquel ils agissent sur des millions d'hommes inférieurs. Et c'est seulement quand cette action de haut en bas se sera épuisée qu'on verra, en temps démocratique, l'action inverse se produire, les millions d'hommes à certains moments, assez rares d'ailleurs, fasciner collectivement leurs anciens médiums et les mener à la baguette. Si toute société présente une hiérarchie, c'est parce que toute société présente la cascade dont je viens de parler, et à laquelle, pour être stable, sa hiérarchie doit correspondre.

Ce n'est point la crainte, d'ailleurs, je le répète, c'est l'admiration; ce n'est point la force de la victoire, c'est l'éclat de la supériorité sentie et gênante, qui donne lieu au somnambulisme social. Aussi arrive-t-il parfois que le vainqueur est magnétisé par le vaincu. De même qu'un chef sauvage dans une grande ville, un parvenu dans un salon aristocratique du dernier siècle, est tout yeux et tout oreilles, et charmé ou intimidé malgré son orgueil. Mais il n'a d'yeux et d'oreilles que pour tout ce qui l'étonne et déjà le captive. Car un mélange singulier d'anesthésie et d'hyperesthésie des sens est le caractère dominant des somnambules. Il copie donc tous les usages de ce monde nouveau, son langage, son accent. Tels les Germains dans le monde romain; ils oublient l'allemand et parlent latin, ils font des hexamètres, ils se baignent dans des baignoires de marbre, ils se font appeler patrices. Tels les Romains eux-mêmes importés dans Athènes vaincue par leurs armes. Tels les Ilycsos conquérants de l'Égypte et subjugués par sa civilisation.

Mais qu'est-il besoin de fouiller l'histoire? Regardons autour de nous. Cette espèce de paralysie momentanée de l'esprit, de la langue et des bras, cette perturbation profonde de tout l'être et cette dépossession de soi qu'on appelle l'intimidation, mériteraient une étude à part. L'intimidé, sous le regard de quelqu'un, s'échappe à lui-même, et tend à devenir maniable et malléable par autrui; il le sent et veut résister, mais il ne parvient qu'à s'immobiliser gauchement, assez fort encore pour neutraliser l'impulsion externe, mais non pour reconquérir son impulsion propre. On m'accordera peut-être que cet état singulier, par lequel nous avons tous plus ou moins passé à un certain âge, présente avec l'état somnambulique les plus grands rapports. Mais, quand la timidité a pris fin, et qu'on s'est, comme on dit, mis à l'aise, est-ce à dire qu'on s'est démagnétisé? Loin de là. Se mettre à l'aise, dans une société, c'est se mettre au ton et à la mode de ce milieu, parler son jargon, copier ses gestes, c'est enfin s'abandonner sans résistance à ces multiples et subtils courants d'influences ambiantes contre lesquels naguère on nageait en vain, et s'y abandonner si bien qu'on a perdu toute conscience de cet abandon. La timidité est une magnétisation consciente, et par suite incomplète, comparable à cette demi-somnolence qui précède le sommeil profond où le somnambule parle et se meut. C'est un état social naissant, qui se produit toutes les fois qu'on passe d'une société à une autre, ou qu'on entre dans la vie sociale extérieure au sortir de la famille.

Voilà peut-être pourquoi les gens dits sauvages, c'est-à-dire particulièrement rebelles à toute assimilation et à vrai dire insociables, restent timides toute leur vie, sujets à demi réfractaires au somnambulisme ; à l'inverse, ceux qui n'ont jamais été gauches ni embarrassés en rien, ceux qui n'ont jamais éprouvé ni timidité proprement dite à leur apparition dans un salon ou une cour de collège, ni une stupeur analogue lors de leur première entrée dans une science ou un art quelconque (car le trouble produit par l'initiation à un nouveau métier dont les difficultés effrayent, dont les procédés à copier font violence à d'anciennes habitudes, est parfaitement comparable à l'intimidation), ne sont-ils pas ceux qui, sociables au plus haut degré, excellents copistes, c'est-à-dire dépourvus de vocation propre et d'idée-maîtresse, possèdent éminemment la faculté chinoise ou japonaise de se modeler très vite sur leur entourage, somnambules de premier ordre, extrêmement prompts à s'endormir ? - Sous le nom de Respect, l'Intimidation joue socialement, de l'aveu de tous, un rôle immense, mal compris parfois, mais nullement exagéré. Le Respect, ce n'est ni la crainte, ni l'amour seulement, ni seulement leur combinaison, quoiqu'il soit une crainte aimée de celui qui l'éprouve. Le respect, avant tout, c'est une impression exemplaire d'une personne sur une autre, psychologiquement polarisée. Il y a sans doute à distinguer le respect dont on a conscience, et celui qu'on se dissimule à soi-même sous des mépris affectés. Mais, en tenant compte de cette distinction, on verra que tous ceux qu'on imite on les respecte, et que tous ceux qu'on respecte on les imite ou on tend à les imiter. Il n'y a pas de signe plus certain du déplacement de l'autorité sociale que les déviations du courant des exemples. L'homme du monde qui reflète l'argot et le débraillé de l'ouvrier, la femme du monde qui reproduit en chantant les intonations de l'actrice, ont pour l'actrice et pour l'ouvrier plus de respect et de déférence qu'ils ne croient. - Or, sans une circulation générale et continue de respect sous les deux formes indiquées, quelle société vivrait un seul jour ?

Mais je ne veux pas insister davantage sur le rapprochement qui précède. Quoi qu'il en soit, j'espère au moins avoir fait sentir que le fait social essentiel, tel que je l'aperçois, exige, pour être bien compris, la connaissance de faits cérébraux infiniment délicats, et que la sociologie la plus claire en apparence, la plus superficielle même d'aspect, plonge par ses racines au sein de la psychologie, de la physiologie, la plus intime et la plus obscure. La société, c'est l'imitation, et l'imitation c'est une espèce de somnambulisme ; ainsi peut se résumer ce chapitre. En ce qui concerne la seconde partie de la thèse, je prie le lecteur de faire la part de l'exagération. Je dois écarter aussi une objection possible. On me dira peut-être que subir un ascendant, ce n'est pas toujours suivre l'exemple de celui auquel on obéit ou en qui l'on a foi. Mais croire en quelqu'un n'est-ce pas toujours croire ce qu'il croit ou paraît croire ? Obéir à quelqu'un, n'est-ce pas toujours vouloir ce qu'il veut ou paraît vouloir ? On ne commande pas une invention, on ne suggère pas par persuasion une découverte à faire. Être crédule et docile, et l'être au plus haut degré comme le somnambule ou l'homme en tant qu'être social, c'est donc avant tout être imitatif. Pour innover, pour découvrir, pour s'éveiller un instant de son rêve familial ou national, l'individu doit échapper momentanément à sa société. Il est supra-social, plutôt que social, en ayant cette audace si rare.

Encore un mot seulement. Nous venons de voir que chez les somnambules ou quasi-somnambules, la mémoire est très vive, et aussi bien l'habitude (mémoire musculaire, avons-nous dit plus haut), pendant que la crédulité et la docilité sont poussées à outrance. En d'autres termes, l'imitation d'eux-mêmes par eux-mêmes (la mémoire et l'habitude, en effet, ne sont pas autre chose) est chez eux aussi remarquable que l'imitation d'autrui. N'y aurait-il pas un lien entre ces deux faits ? « On ne

peut trop clairement comprendre, dit Maudsley avec insistance, qu'il y a dans le système nerveux une tendance innée à l'imitation. » Si cette tendance est inhérente aux derniers éléments nerveux, il est permis de conjecturer que les relations de cellule à cellule dans l'intérieur d'un même cerveau pourraient bien n'être pas sans analogie avec la relation singulière de deux cerveaux dont l'un fascine l'autre, et consister, à l'instar de celle-ci, en une polarisation particulière de la croyance et du désir emmagasinés dans chacun de ses éléments. Ainsi peut-être s'expliqueraient certains faits étranges, par exemple, dans le rêve, l'arrangement spontané des images qui se combinent suivant une certaine logique à elles, évidemment sous l'empire de l'une d'entre elles qui s'impose et donne le ton, c'est-à-dire sans doute par la vertu prédominante de l'élément nerveux où elle résidait et d'où elle est sortie ¹.

¹ Cette vue s'accorde avec l'idée-maîtresse développée par M. Paulhan dans son livre, si profondément pensé, sur l'activité mentale (Alcan, 1889).

Les lois de l'imitation (2^e édition, 1895)

Chapitre IV

L'archéologie et la statistique

Qu'est-ce que l'histoire ? Telle est la première question qui se présente à nous ? Nous serons amenés par le chemin le plus naturel à y répondre et à formuler les lois de l'imitation, en nous occupant de deux sortes de recherches bien distinctes que notre temps a mises en grand honneur, les études archéologiques et les études statistiques. Nous allons montrer qu'elles sont conduites inconsciemment, au fur et à mesure qu'elles se frayent mieux leur voie utile et féconde, à envisager les phénomènes sociaux sous un aspect semblable au nôtre, et qu'à cet égard les résultats généraux, les traits saillants de ces deux sciences, ou plutôt de ces deux méthodes si différentes, présentent une remarquable concordance. Considérons d'abord l'archéologie.

I

Distinction entre l'anthropologiste et l'archéologue.

Ce dernier, inconsciemment, se place à notre point de vue. Stérilité d'invention propre aux temps primitifs. Imitation extérieure et diffuse, dès les plus hauts temps. Ce que nous apprend l'archéologie

[Retour à la table des matières](#)

Si des crânes humains sont trouvés dans un tombeau gallo-romain ou dans une caverne de l'âge de la pierre, à côté d'ustensiles divers, l'archéologue retiendra les ustensiles et enverra les crânes à l'anthropologiste. Pendant que celui-ci s'occupe des races, celui-là s'occupe des civilisations. Ils ont beau se côtoyer ou s'entre-pénétrer, ils n'en sont pas moins radicalement différents, autant qu'une ligne horizontale peut l'être

de sa perpendiculaire, même à leur point d'intersection. Or, de même que l'un, ignorant totalement la biographie de l'homme de Cro-Magnon ou de Néanderthal qu'il étudie, et ne s'en souciant guère, s'attache exclusivement à démêler de crâne en crâne, de squelette en squelette, un même caractère de race, reproduit et multiplié par l'hérédité à partir d'une singularité individuelle jusqu'à laquelle il s'efforcerait d'ailleurs en vain de remonter, l'autre, pareillement, sans savoir les trois quarts du temps le nom des morts pulvérisés qui lui ont laissé leur dépouille à déchiffrer comme une énigme, ne voit et ne cherche en eux que les procédés artistiques ou industriels, les dogmes, les rites, les besoins et les croyances caractéristiques, les mots et les formes grammaticales, attestés par le contenu de leur tombe, toutes choses transmises et propagées par imitation à partir d'un inventeur presque toujours ignoré, multiples rayonnements dont chacun de ces exhumés anonymes a été le véhicule éphémère et le simple lieu de croisement.

À mesure qu'il s'enfonce dans un passé plus profond, l'archéologue perd davantage de vue les individualités; au delà du XII^e siècle, les manuscrits déjà commencent à lui faire défaut, et eux-mêmes d'ailleurs, actes officiels le plus souvent, l'intéressent surtout par leur caractère impersonnel. Puis les édifices ou leurs ruines, enfin quelques débris de poterie ou de bronze, quelques armes ou instruments de silex, s'offrent seuls à ses conjectures. Et quelle merveille de voir le trésor d'inductions, de faits, de renseignements inappréciables, que les fouilleurs de notre âge ont extrait, sous cette humble forme, des entrailles de la terre, partout où leur pioche a heurté, en Italie, en Grèce, en Égypte, en Asie Mineure, en Mésopotamie, en Amérique!

Il fut un temps où l'archéologie, comme la numismatique, n'était que la servante de l'histoire pragmatique, où l'on n'aurait vu dans le labeur actuel des égyptologues que le mérite de confirmer le fragment de Manéthon. Mais, à présent, les rôles sont intervertis; les historiens ne sont plus que les guides secondaires et les auxiliaires des piocheurs, qui, nous révélant ce que ceux-là nous taisent, nous détaillent pour ainsi dire la faune et la flore des pays dessinés par ces paysagistes, les richesses de vies et de régularités harmonieuses dissimulées sous ce pittoresque. Par eux, nous savons de quel faisceau d'idées particulières, de secrets professionnels ou hiératiques, de besoins propres, se composait ce que les annalistes appellent un Romain, un Égyptien, un Persan; et, au pied en quelque sorte de ces faits violents, réputés culminants, qu'on nomme conquêtes, invasions, révolutions, ils nous font entrevoir l'expansion journalière et indéfinie et la superposition des sédiments de l'histoire vraie, la stratification des découvertes successives propagées contagieusement.

Ils nous placent donc au meilleur point de vue pour juger que les faits violents, dissemblables entre eux et alignés en séries irrégulières, telles que des crêtes de monts, ont simplement servi à favoriser ou à entraver, à resserrer ou à étendre dans des cantonnements plus ou moins mal délimités, la propagation régulière et tranquille de telles ou telles idées de génie. Et, comme Thucydide, Hérodote, Tite-Live deviennent de simples cicerones, quelquefois utiles, quelquefois trompeurs, à l'usage des antiquaires, ainsi les héros des premiers capitaines, hommes d'État, législateurs, peuvent passer pour les serviteurs inconscients et parfois contrariants de ces innombrables et obscurs inventeurs, dont les seconds découvrent ou circonscrivent avec tant d'efforts la date et le berceau encore plus que le nom, l'inventeur du bronze, l'inventeur de la rame et de la voile, de la charrue, de l'art de tisser, l'inventeur de l'écriture! Ce n'est pas que les grands politiques et les grands guerriers n'aient eu, certes, des idées neuves et brillantes, véritables inventions dans le sens large du mot,

mais inventions destinées à ne pas être imitées¹. Qu'on les nomme plans de campagne ou expédients parlementaires quelconques, lois, décrets, coups d'État, elles ne prennent rang dans l'histoire que si elles contribuent à importer ou à refouler d'autres catégories d'inventions déjà connues, destinées, elles, à être imitées pacifiquement. L'histoire ne s'occuperait pas plus des manœuvres de Marathon, d'Arbelles ou d'Austerlitz que des belles parties d'échecs, si ces victoires n'avaient eu sur le déploiement asiatique ou européen des arts grecs ou des institutions françaises l'influence que l'on sait.

L'histoire, telle qu'on l'entend, n'est en somme que le secours prêté ou l'obstacle opposé, par des inventions non imitables et d'une utilité momentanée, à un ensemble d'inventions indéfiniment imitables et utiles. Quant à susciter directement celles-ci, celles-là n'y réussissent pas plus que le soulèvement des Pyrénées n'a suffi à faire naître l'izard ou le soulèvement des Andes à faire pousser l'aile du condor. Il est vrai que leur action indirecte est considérable : une invention n'étant, après tout, que l'effet d'une rencontre singulière d'imitations hétérogènes dans un cerveau, - dans un cerveau exceptionnel, il est vrai, - tout ce qui ouvre aux rayonnements imitatifs différents de nouveaux débouchés tend à multiplier les chances de singularités pareilles².

Mais j'ouvre une parenthèse pour prévenir une objection. Vous exagérez, me dira-t-on, la moutonnerie humaine et son importance sociale ainsi que celle de l'imagination inventive. L'homme n'invente pas pour le plaisir d'inventer, mais pour répondre à une nécessité sentie. Le génie éclôt à son heure. C'est donc la série des besoins, non celle des inventions, qu'il importe surtout de noter, et la civilisation est la multiplication ou le remplacement graduels des besoins autant que l'accumulation et la substitution graduelles des industries et des arts. - D'autre part, l'homme n'imité pas toujours pour le plaisir d'imiter soit ses ancêtres, soit les étrangers ses contemporains. Parmi les inventions qui s'offrent à son imitation, parmi les découvertes ou idées théoriques qui s'offrent à son adhésion (à son imitation intellectuelle), il imite, il adopte seulement, le plus souvent, ou de plus en plus, celles qui lui paraissent utiles ou vraies. C'est donc la recherche de l'utilité et de la vérité, non le penchant à l'imitation, qui caractérise l'homme social, et la civilisation pourrait être définie l'utilisation croissante des travaux, la vérification croissante des pensées, bien plutôt que l'assimilation croissante des activités musculaires et cérébrales.

Je réponds en rappelant d'abord que, le besoin d'un objet ne pouvant précéder sa notion, aucun besoin social n'a pu être antérieur à l'invention qui a permis de concevoir la denrée, l'article, le service propre à le satisfaire. Il est vrai que cette invention a été la réponse à un désir vague, que, par exemple, l'idée du télégraphe électrique a répondu au problème, depuis longtemps posé, d'une communication épistolaire plus rapide ; mais c'est en se spécifiant de la sorte que ce désir s'est répandu et fortifié, qu'il est né au monde social ; et lui-même d'ailleurs n'a-t-il pas toujours été développé par une invention ou une suite d'inventions plus anciennes, soit, dans l'exemple choisi, par l'établissement des postes, puis du télégraphe aérien ? Je n'excepte pas même les besoins physiques, lesquels ne deviennent forces sociales, eux aussi, que par une spécification analogue, comme j'ai déjà eu occasion de le faire remarquer. Il est trop clair que le besoin de fumer, de prendre du café, du thé, etc., n'a

¹ Si elles le sont, c'est contre la volonté de leurs auteurs, par exemple le mouvement tournant d'Ulm que les Allemands ont su copier si habilement contre le neveu de Napoléon.

² Exemple de l'influence indirecte de l'imitation sur l'invention : par suite de la mode croissante d'aller aux eaux, l'utilité (?) de découvrir de nouvelles sources minérales s'étant fait sentir, on en a découvert ou capté en France, de 1838 à 1863, 234 nouvelles.

apparu qu'après la découverte du café, du thé, du tabac. Autre exemple entre mille : « Le vêtement ne suit pas la pudeur, dit très bien M. Wiener (Le Pérou) ; mais, au contraire, la pudeur se manifeste à la suite du vêtement, c'est-à-dire que le vêtement qui cache telle ou telle partie du corps humain fait paraître inconvenante la nudité de cette partie qu'on a l'habitude de voir couverte. » En d'autres termes, le besoin d'être vêtu, en tant que besoin social, a pour cause la découverte du vêtement et de tel vêtement. Loin d'être le simple effet des nécessités sociales, donc, les inventions en sont la cause, et je ne crois pas les avoir surfaites. Si les inventeurs à un moment donné tournent en général leur imagination du côté que leur indiquent les besoins vagues du public, il ne faut pas oublier, je le répète, que le public a été poussé dans le sens de ces besoins par des inventeurs antérieurs, qui eux-mêmes ont cédé à l'influence indirecte d'inventeurs plus antiques ; et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'en définitive, à l'origine de toute société et de toute civilisation, on trouve, comme données primordiales et nécessaires, d'une part, sans doute, des inspirations très simples quoique très difficiles, dues à des besoins innés et purement vitaux en très petit nombre ; d'autre part, et plus essentiellement encore, des découvertes accidentelles faites pour le plaisir de découvrir, de simples jeux d'imagination naturellement créatrice. Que de langues, que de religions et de poésies, que d'industries mêmes ont ce point de départ !

Voilà pour l'invention. Même réponse pour l'imitation. On ne fait pas tout ce qu'on fait par routine ou par mode ; on ne croit pas tout ce qu'on croit par préjugé ou sur parole ; c'est vrai, quoique la crédulité, la docilité, la passivité populaires dépassent immensément les bornes admises. Mais, alors même que l'imitation est élective et réfléchie, qu'on fait ce qui paraît le plus utile, qu'on croit ce qui paraît le plus vrai, les actions et les pensées qu'on a choisies l'ont été, les actions parce qu'elles étaient les plus propres à satisfaire et développer des besoins dont l'imitation antérieure d'autres inventions avait déposé le premier germe en nous ¹, les pensées parce qu'elles s'accordaient le mieux avec la connaissance déjà acquise par nous d'autres pensées accueillies elles-mêmes à raison de leur confirmation par d'autres idées venues jusqu'à nous préalablement, ou par des impressions tactiles, visuelles et autres que nous nous sommes procurées en renouvelant pour notre compte des expériences ou des observations scientifiques, à l'exemple de leurs premiers auteurs. On voit ainsi les imitations, comme les inventions, s'enchaîner successivement, s'appuyer les unes sur les autres, sinon chacune sur soi-même, et, si l'on remonte cette seconde chaîne comme la première, on arrive enfin logiquement à l'imitation née de soi pour ainsi dire, à l'état mental des sauvages primitifs, parmi lesquels, comme chez les enfants, le plaisir d'imiter pour imiter est le mobile déterminant de la plupart des actes, de tous ceux de leurs actes qui appartiennent à la vie sociale. - Ainsi, je n'ai donc pas surfait non plus l'importance de l'imitation.

¹ Ce n'est pas seulement par la nature des besoins ou des desseins antérieurs, c'est encore par celle des lois du pays relatives, par exemple, à la prohibition de telle industrie, ou au libre échange, ou à l'instruction obligatoire de telle ou telle branche du savoir, que l'on est influencé ou déterminé dans le choix de sa carrière et de sa doctrine, de ses actions et de ses idées, toujours copiées sur autrui. Mais les lois agissent sur l'imitation de la même manière, au fond, que les besoins ou les desseins. Ceux-ci nous commandent comme elles, et entre ce genre de commandement et l'autre il y a cette seule différence que l'un est un maître externe et l'autre un tyran intérieur. Au surplus, les lois ne sont que l'expression des besoins ou des desseins dominants de la classe gouvernante à un moment donné, besoins et desseins toujours explicables de la manière déjà indiquée.

II

Distinction entre l'anthropologiste et l'archéologue.

Ce dernier, inconsciemment, se place à notre point de vue. Stérilité d'invention propre aux temps primitifs. Imitation extérieure et diffuse, dès les plus hauts temps. Ce que nous apprend l'archéologie

[Retour à la table des matières](#)

En somme, une faible imagination folle clairsemée çà et là au milieu d'une vaste imitativité passive qui accueille et perpétue tous ses caprices, comme les ondulations d'un lac prolongent le coup d'aile d'un oiseau : voilà le tableau de la société des premiers temps tel qu'il se présente à notre esprit. Il est pleinement confirmé, ce nous semble, par les recherches des archéologues. « M. Tylor fait observer avec raison, dit Sumner Maine dans ses *Institutions primitives*, que le véritable résultat de la science nouvelle de la Mythologie comparée, c'est de mettre en relief la stérilité dans les temps primitifs de cette faculté de l'esprit dont nous faisons la meilleure condition de la fécondité intellectuelle, l'imagination. Le droit comparé conduit plus infailliblement encore à la même conclusion, comme on pouvait s'y attendre en raison de la stabilité de la loi et de la coutume. » Cette observation ne demande qu'à être généralisée. Par exemple, quoi de plus simple que de représenter la Fortune avec une corne d'abondance ou Vénus avec une pomme à la main ? Cependant Pausanias prend la peine de nous apprendre que le premier de ces attributs a été imaginé originairement par Bupalus, un des plus anciens statuaires de la Grèce, et le second par Canachus, sculpteur d'Égine. D'une idée insignifiante qui a traversé l'esprit de ces deux hommes dérivent donc les innombrables statues de la Fortune et de Vénus, qui présentent les attributs indiqués.

Un autre résultat aussi important et moins remarqué des études archéologiques est de montrer l'homme aux époques anciennes comme beaucoup moins hermétiquement cantonné dans ses traditions et ses coutumes locales, beaucoup plus imitatif du dehors et ouvert aux modes étrangères, en fait de bijoux, d'armes, d'institutions même et d'industries, qu'on était porté à le penser. On est vraiment surpris de voir, à un certain âge antique, une substance aussi inutile que l'ambre, importée depuis la Baltique, son pays d'origine, jusqu'aux extrémités de l'Europe méridionale, et de constater la similitude des décorations de tombeaux contemporains sur des points très éloignés occupés par des races différentes. « A une même époque très reculée, dit M. Maury (*Journal des savants*, 1882, à propos des antiquités euganéennes), un même art, dont nous commençons à distinguer les produits, était répandu dans les provinces littorales de l'Asie Mineure, dans l'Archipel et dans la Grèce. C'est à cette école que paraissaient s'être mis les Étrusques. Chaque nation en modifia les principes suivant son génie. » Enfin, aux âges préhistoriques même les plus primitifs, on s'émerveille de ces types de silex, de dessins, d'outils en os, partout les mêmes sur presque toute l'étendue du globe ¹. Il semble que toute période archéologique tranchée se signale par

¹ On pourrait voir à première vue, dans la similitude si frappante des haches, des pointes de flèches et des autres armes ou instruments en silex découverts en Amérique et dans l'ancien continent,

le prestige prépondérant d'une civilisation particulière qui a couvert de son rayonnement et empreint de sa coloration toutes les civilisations concurrentes ou vassales; à peu près comme chaque période paléontologique est le règne de quelque grande espèce animale, d'un mollusque, d'un reptile, d'un pachyderme.

L'archéologie peut nous apprendre encore que les hommes ont toujours été beaucoup moins originaux qu'ils ne se flattent de l'être. - On finit par ne plus apercevoir ce qu'on ne regarde plus et par ne plus regarder ce qu'on voit toujours. Voilà pourquoi les visages de nos compatriotes, au milieu desquels nous vivons, nous frappent tous par leur dissemblance et leurs caractères distinctifs, quoiqu'ils appartiennent à la même race, dont les traits communs s'effacent à nos yeux, et pourquoi au contraire, en voyageant à travers le monde, on trouve que tous les Arabes, tous les Chinois, tous les nègres se ressemblent. On dira peut-être que la vérité est comprise entre ces deux impressions opposées. Mais ici, comme presque partout, cette méthode du juste milieu se montre erronée. Car la cause de l'illusion qui aveugle en partie l'homme sédentaire parmi ses concitoyens, la taie de l'habitude, n'obscurcit point l'œil du voyageur à travers des étrangers. L'impression de celui-ci a donc lieu de paraître bien plus exacte que celle de celui-là, et elle nous révèle clairement que, chez des individus de la même race, les traits de similitude, dus à l'hérédité, l'emportent toujours sur les traits de dissemblance.

Eh bien, pour une raison analogue, si maintenant nous passons du monde vital au monde social, nous sommes toujours frappés, en parcourant les tableaux ou les statues de nos peintres et de nos sculpteurs contemporains dans nos expositions, en lisant nos écrivains du jour dans nos bibliothèques, en observant les manières, les gestes, les tours d'esprit de nos amis et connaissances dans nos salons, nous sommes toujours et exclusivement frappés en général de leurs différences apparentes, nullement de leurs analogies. Mais quand, au musée Campana, nous jetons un coup d'œil sur les produits de l'art étrusque, quand, dans une galerie hollandaise, vénitienne, florentine, espagnole, nous voyageons pour la première fois à travers des peintures de la même école et de la même époque, quand, dans nos archives, nous parcourons des manuscrits du moyen âge, ou que, dans un musée d'art rétrospectif, les exhumations des cryptes égyptiennes s'étalent à nos yeux, il nous semble que ce sont là autant de copies à peine discernables d'un même modèle, et qu'autrefois toutes les écritures, toutes les façons de peindre, de sculpter, de bâtir, toutes les manières de vivre socialement, à vrai dire, se ressemblaient à s'y méprendre dans un même temps et un même pays. - Encore une fois, ce ne peut être là une apparence mensongère, et nous devrions, par analogie, reconnaître que, même de nos jours, nous nous imitons infiniment plus que nous n'innovons. Ce n'est pas une médiocre leçon à retirer des études archéologiques. Dans un siècle, à coup sûr, presque tous ces romanciers, ces artistes, ces poètes surtout, la plupart singes ou plutôt lémuriens de Victor Hugo, dont nous vantons naïvement l'originalité, passeront, et à bon droit, pour de serviles copistes les uns des autres.

l'effet d'une simple coïncidence que l'identité des besoins humains de guerre, de chasse, de vêtement, etc., suffirait à expliquer. Mais nous savons déjà les objections qu'on peut faire à cette explication. Ajoutons le fait que des haches polies, des pointes de flèches, des idoles mêmes en néphrite ou en jadéite, roches absolument inconnues sur tout le continent américain, ont été trouvées au Mexique. N'est-ce pas une preuve que, dès l'âge de pierre, les germes de la civilisation avaient été importés de l'ancien dans le nouveau continent? Pour les âges postérieurs, le fait de cette importation est douteux. (V. M. de Nadaillac, l'Amérique préhistorique, p. 542.)

Nous avons essayé d'établir dans un précédent chapitre que toute ou presque toute similitude sociale dérive de l'imitation, comme toute ou presque toute similitude vitale a pour cause l'hérédité. Ce principe si simple a été implicitement accepté, à l'unanimité, par les archéologues de notre siècle, comme fil conducteur dans le très obscur labyrinthe de leurs immenses fouilles souterraines; et l'on peut pressentir par les services qu'il leur a rendus, ceux qu'il est appelé à leur rendre encore. Un vieux tombeau étrusque décoré de fresques est découvert. Comment apprécier son âge ? Quel est le sujet de ses peintures ? On résout ces problèmes en signalant les similitudes, légères et insaisissables parfois, de ces peintures avec d'autres d'origine grecque, d'où l'on conclut immédiatement que la Grèce était déjà imitée par l'Étrurie à l'époque où ce caveau fut creusé. Il ne vient pas à l'esprit d'expliquer ces ressemblances par une coïncidence fortuite. Tel est le postulat qui sert de guide en ces questions et qui, employé par des esprits sagaces, ne trompe jamais. Trop souvent, il est vrai, entraînés par des préjugés naturalistes de leur âge, les savants ne se bornent pas à déduire des similitudes l'imitation, et ils en induisent la parenté. Par exemple, des fouilles faites à Este, en Vénétie, ayant donné des vases, des situles et autres objets qui présentent des ressemblances étranges avec le produit des fouilles faites à Vérone, à Bellune et ailleurs, M. Maury incline à penser que les auteurs de ces tombeaux divers appartenaient à un même peuple, conjecture que rien ne paraît justifier, mais il a soin d'ajouter: « ou du moins à des populations observant les mêmes rites funéraires et ayant une industrie commune », ce qui n'est pas tout à fait la même chose. En tout cas, il semble bien certain que les soi-disant Étrusques du Nord, de la Vénétie, si tant est qu'ils eussent du sang étrusque dans les veines, le mélangeaient fortement de sang celtique. D'ailleurs, M. Maury remarque à ce propos l'influence qu'une nation civilisée a toujours exercée sur les barbares ses voisins, même sans conquête. « Les Gaulois de la Gaule cisalpine, dit-il, imitèrent visiblement le travail étrusque. » Ainsi la similitude des produits artistiques ne prouve rien en faveur de la consanguinité et révèle seulement une contagion imitative.

Obligés, pour rattacher l'inconnu au connu, de chercher dans les analogies les plus lointaines, les plus inappréciables à l'œil profane, en fait de formes, de styles, de scènes, de légendes figurées, de langues, de costumes, etc., le secret des générations disparues, les archéologues se sont exercés à en découvrir partout d'inattendues, les unes certaines, les autres vraisemblables à divers degrés suivant une échelle fort étendue de probabilité. Par là, ils ont merveilleusement contribué à étendre et approfondir le domaine de l'imitativité humaine, et à résoudre presque entièrement en un faisceau d'imitations combinées des autres peuples la civilisation de chaque peuple, même la plus originale au premier aspect. Ils savent que l'art arabe, de physionomie si nette, est pourtant une simple fusion de l'art persan avec l'art grec, que l'art grec a emprunté à l'art égyptien, et peut-être à d'autres sources, tels et tels procédés, et que l'art égyptien s'est formé ou grossi successivement d'apports multiples, asiatiques ou mêmes africains. Il n'est point de terme assignable à cette décomposition archéologique des civilisations, il n'est point de molécule sociale que leur chimie n'espère à bon droit dissoudre en atomes plus simples. En attendant, c'est à trois ou quatre dans l'ancien monde, à un ou deux dans le nouveau, que leurs labeurs ont réduit le nombre des foyers encore indécomposables de civilisation, tous situés, chose étrange, ici sur des plateaux (Mexique et Pérou), là à l'embouchure ou au bord de grands fleuves (Nil, Euphrate, Gange, fleuves chinois), quoique les grands cours d'eau, remarque avec raison M. de Candolle, ne soient nullement plus rares ni plus malsains en Amérique qu'en Europe et en Asie, et que les plateaux habitables ne manquent pas non plus à ces dernières parties du monde. L'arbitraire qui a présidé au choix des premiers civilisateurs ou importateurs de civilisation pour la fixation de

leurs tentes se manifeste ici. Et jusqu'à la fin des temps, peut-être, nos civilisations dérivées d'eux porteront l'empreinte ineffaçable de ce caprice primordial !

Grâce aux archéologues, nous apprenons où et quand, pour la première fois, est apparue une découverte nouvelle, jusqu'où et jusqu'à quelle époque elle a rayonné, et par quels chemins elle est parvenue de son lieu d'origine à sa patrie d'adoption. Ils nous font remonter, sinon au premier fourneau d'où sortit le bronze ou le fer, du moins à la première contrée et au premier siècle où l'ogive, où la peinture à l'huile, où l'imprimerie, et même, bien plus anciennement, où les ordres d'architecture grecs, où l'alphabet phénicien, etc., se sont révélés au monde justement ébloui. Toute leur curiosité¹, toute leur activité s'emploient à suivre dans ses modifications et ses travestissements multiples une invention donnée, à reconnaître sous le cloître l'atrium, sous l'église romane le prétoire du magistrat romain, sous la chaise curule le siège étrusque, ou bien à tracer les limites du domaine où une invention, en se propageant par degrés, s'est répandue et que, pour des raisons à rechercher (toujours, à notre avis, par suite de la concurrence d'inventions rivales), elle n'a pu franchir ; ou bien à étudier les effets du croisement des diverses inventions qui, à force de se propager, se sont rencontrées enfin dans un cerveau imaginaire.

Ces érudits, en un mot, envisagent par force et peut-être à leur insu le monde social du passé à un point de vue de plus en plus rapproché de celui auquel je prétends que le sociologue, j'entends le sociologue pur, distinct du naturaliste par une abstraction nécessaire quoique artificielle, devrait se placer sciemment et volontairement. À la différence des historiens qui ne considèrent dans l'histoire que des individus en concours ou en conflit, c'est-à-dire des bras et des jambes aussi bien que des cerveaux, et, dans ces cerveaux des idées et des désirs de provenances les plus diverses, parmi lesquels il s'en glisse çà et là de nouveaux, de personnels, présentés pêle-mêle dans le tas des simples copies ; à la différence de ces mauvais écuyers tranchants de la réalité, qui n'ont pas su saisir la véritable jointure des faits vitaux et des faits sociaux, le point où ils se séparent sans déchirement, les archéologues, eux, font de la sociologie pure, parce que, les individus exhumés par eux leur étant impénétrables, et les oeuvres de ces morts, vestiges d'idées et de besoins archaïques, se prêtant seules à leur examen, ils entendent en quelque sorte, suivant l'idéal de Wagner, la musique du passé sans voir l'orchestre. C'est une cruelle privation à leurs yeux, je le sais, d'en être réduits là ; mais le temps, qui a détruit les cadavres et les mémoires des peintres, des fabricants, des écrivains, dont ils déchiffrent les inscriptions ou interprètent péniblement les fresques, les torses, les tessons de vases, les palimpsestes, ne leur en a pas moins rendu le service de dégager ce qu'il y a eu de proprement social dans les faits humains, en éliminant tout ce qu'il y a eu de vital et rejetant comme une impureté le contenu charnel et fragile de cette forme glorieuse vraiment digne de résurrection.

Pour eux donc, l'histoire, simplifiée et transfigurée, consiste simplement en apparitions et en déploiements, en concours et en conflits d'idées originales, de besoins originaux, d'inventions, en un seul mot, qui deviennent de la sorte les grands personnages historiques et les vrais agents du progrès humain. La preuve que ce point de vue tout idéaliste est juste, c'est qu'il est fécond. N'est-ce pas en s'y plaçant, par

¹ Je sais que la curiosité des antiquaires est souvent puérile et vaniteuse. Les plus grands mêmes, tels que Schliemann, semblent plus préoccupés de découvrir ce qui a trait à quelque individu célèbre, Hector, Priam, Agamemnon, que de suivre les destinées des inventions capitales du passé. Mais autre est le mobile ou le but personnel des travailleurs, autre le produit net et le bénéfice définitif du travail.

force, je le répète, mais aussi par bonheur, que le philologue, le mythologue, l'archéologue contemporain sous ses noms divers, dénoue tous les nœuds gordiens, élucide toutes les obscurités de l'histoire, et, sans lui rien ôter de son pittoresque et de sa grâce, lui prête l'attrait d'une théorie ? Si l'histoire est en voie de se faire science, n'est-ce pas à lui qu'on le doit ?

III

Le statisticien voit les choses, au fond, comme l'archéologue: il s'occupe exclusivement des éditions imitatives, tirées de chaque invention ancienne ou récente. Analogies et différences

[Retour à la table des matières](#)

À lui, et au statisticien aussi. Celui-ci, comme celui-là, jette sur les faits humains un regard tout abstrait et impersonnel ; il ne s'occupe pas des individus, de Pierre ou de Paul, mais de leurs oeuvres, ou mieux de leurs actes, révélation de leurs besoins et de leurs idées; acte de fabriquer, de vendre ou d'acheter tel produit, acte de commettre ou de réprimer tel délit, acte de plaider en séparation de corps, acte de voter en tel ou tel sens ; et même actes de naître, de se marier, de devenir père, de mourir, tous actes de la vie individuelle qui, par certains côtés, se rattachent aussi à la vie sociale, en tant que la propagation de certains exemples, de certains préjugés, paraît influencer sur l'accroissement plus ou moins accéléré ou ralenti du nombre des naissances ou des mariages, sur le degré de fécondité des mariages, sur la mortalité des nouveau-nés.

Si l'archéologie est une collection et un classement d'œuvres similaires, dont la similitude la plus exacte possible est ce qui importe le plus, la statistique est un dénombrement d'actions similaires le plus similaires qu'il se peut. L'art ici est dans le choix des unités, d'autant meilleures qu'elles sont plus semblables et plus égales entre elles. - De quoi s'occupe la statistique, comme l'archéologie, sinon des inventions et des *éditions imitatives* qu'on en fait ? Seulement l'une traite d'inventions pour la plupart mortes, épuisées par leur propre débordement, l'autre d'inventions vivantes, souvent modernes ou contemporaines, en train de déborder encore et de monter toujours, ou de s'arrêter, ou de décroître. L'une est la paléontologie, l'autre la physiologie sociale. Pendant que l'une nous dit jusqu'où et avec quelle rapidité les vaisseaux phéniciens ont porté les poteries grecques sur les rives de la Méditerranée et bien au delà, l'autre nous apprend jusqu'à quelles îles de l'Océanie, jusqu'à quelle proximité du pôle Nord ou du pôle Austral les vaisseaux anglais apportent aujourd'hui les cotonnades anglaises, et, en outre, quel nombre de mètres ils en exportent et en débitent ainsi par année. - Il faut reconnaître pourtant que le champ de l'invention paraît plus spécialement propre à l'archéologie, et celui de l'imitation à la statistique. Autant la première s'attache à démêler la filiation des découvertes successives, autant la seconde excelle à mesurer l'expansion de chacune d'elles. Le domaine de l'archéologie est plus philosophique, celui de la statistique plus scientifique.

La méthode de ces deux sciences est précisément inverse, il est vrai ; mais cela tient à leurs conditions extérieures de travail. L'une étudie longtemps les exemplaires disséminés d'un même art, avant de pouvoir se hasarder à conjecturer l'origine et la date du procédé magistral d'où il est éclos ; elle doit connaître toutes les langues indo-européennes avant de les rattacher à leur mère commune, imaginaire peut-être, l'aryaque, ou à leur sœur aînée, le sanscrit ; elle remonte péniblement des imitations à leur source. L'autre, qui presque toujours connaît les sources dont elle mesure les épanchements, va des causes aux effets, des découvertes à leurs succès plus ou moins grands suivant les années et les pays. Elle vous dira, par des enregistrements successifs, que, depuis le moment où l'invention des machines à vapeur a commencé à répandre et fortifier par degrés en France le besoin de la houille, la production de cette substance dans ce pays a suivi une progression parfaitement régulière et, de 1759 à 1869, est devenue de la sorte 62 fois et demie plus forte. Elle vous dira encore qu'à partir de la découverte du sucre de betterave, ou plutôt à partir du moment où l'utilité de cette découverte a cessé d'être contestée, la fabrication de cette denrée s'est élevée, non moins régulièrement, de 7 millions de kilogrammes en 1828 (jusque-là, elle était presque stationnaire par le motif indiqué) à 150 millions de kilogrammes trente ans après (Maurice Block).

Je choisis là les exemples les moins intéressants, et cependant n'assiste-t-on pas, par la vertu de ces chiffres arides, à la naissance, au progrès, à l'affermissement graduels, d'un besoin nouveau, d'une mode nouvelle du public ? Rien de plus instructif en général que les tableaux chronologiques des statisticiens, où, année par année, ils nous révèlent la hausse ou la baisse croissante d'une consommation ou d'une production spéciale, d'une opinion politique particulière traduite en bulletins de vote, d'un besoin de sécurité déterminée exprimé en primes d'assurances contre l'incendie, ou en livrets de caisse d'épargne, etc., c'est-à-dire au fond, toujours, les destinées d'une croyance ou d'un désir importés et copiés. Chacun de ces tableaux, ou mieux chacune des courbes graphiques qui les représente, est une monographie historique en quelque sorte. Et leur ensemble est la meilleure histoire qu'on puisse narrer. Les tableaux synchroniques présentant des comparaisons de pays à pays, de province à province, offrent d'ordinaire beaucoup moins d'intérêt. Mettez en regard, comme matière à réflexion philosophique, la carte française de la criminalité département par département, et la courbe graphique de la progression des récidives depuis cinquante ans. Ou bien, confrontez la proportion de la population urbaine par rapport à la population rurale, département par département, avec la proportion de cette population urbaine année par année : en voyant, par exemple, que, de 1851 à 1882, la proportion dont il s'agit s'est élevée de 25 p. 100 à 33 p. 100, c'est-à-dire du quart au tiers, suivant une progression régulière et ininterrompue, vous prendrez sur le fait l'action d'une cause sociale déterminée, tandis que le contraste de la proportion 26 p. 100, par exemple, et de la proportion 28 p. 100, entre deux départements voisins, ne vous apprendra pas grand'chose. Autant un tableau, présentant la progression des enterrements civils depuis dix ans à Paris ou en province, serait significatif, autant la comparaison du nombre des enterrements civils en France, en Angleterre et en Allemagne, à un moment donné, serait relativement dénuée de valeur. Je ne prétends pas qu'il soit inutile de mentionner qu'en 1870 il y a eu 14 millions de dépêches télégraphiques privées en France, 11 millions en Allemagne et 24 millions en Angleterre. Mais il est tout autrement instructif d'apprendre qu'en France, notamment, les 9,000 dépêches de 1851 se sont élevées à 4 millions en 1859, à 10 millions en 1869, puis à 14 millions en 1879; et on ne peut suivre cette progression accélérée d'abord, puis ralentie, sans se rappeler la croissance de tout être vivant. Pourquoi cette

différence ? Parce que les courbes seules, en général, et non les cartes, quoiqu'il y ait force exceptions, ont trait à une progression imitative.

La statistique, on le voit, suit une marche bien plus naturelle que l'archéologie, et elle est tout autrement précise dans les renseignements, de même nature du reste, qu'elle nous fournit. Aussi est-elle la méthode sociologique pas excellence, et c'est faute de pouvoir l'appliquer aux sociétés mortes, que nous leur appliquons, comme pis-aller, la méthode archéologique. Combien ne donnerions-nous pas de médailles et de mosaïques banales, d'inscriptions funéraires, d'urnes, pour une statistique industrielle et commerciale, ou même criminelle, de l'empire romain ! Mais pour rendre tous les services qu'on attend d'elle, pour répondre victorieusement aux critiques ironiques dont elle est l'objet, il faut que la statistique, comme l'archéologie, ait conscience à la fois de sa vraie utilité et de son insuffisance réelle, qu'elle sache où elle va, où elle doit aller, et ne s'abuse pas sur le danger des chemins qui la mènent à son but. Elle-même n'est qu'un pis-aller. Une statistique psychologique, notant les accroissements et les décroissements individuels des croyances spéciales, des besoins spéciaux, créés originairement par un novateur, donnerait seule, si elle était pratiquement possible, la raison profonde des chiffres fournis par la statistique ordinaire ¹. Celle-ci ne pèse point, elle compte seulement, et ne compte que des actes, achats, ventes, fabrications, consommations, crimes, procès, etc. Mais ce n'est qu'à partir d'un certain degré d'intensité qu'un désir grandissant devient un acte, ou qu'un désir déclinant démasque tout à coup et laisse agir un désir contraire tenu en échec jusque-là. J'en dirai autant d'une croyance. Il importe beaucoup, en parcourant les ouvrages des statisticiens, de ne pas oublier qu'au fond les choses à mesurer statistiquement sont des qualités internes, des croyances et des désirs, et que bien souvent, à nombre égal, les actes chiffrés par eux expriment des poids très différents de ces choses. À certaines époques de notre siècle, le nombre des entrées dans les églises est resté le même pendant que la foi religieuse allait s'affaiblissant; et il peut arriver que, lorsqu'un gouvernement est frappé dans son prestige, l'affection de ses adhérents soit à moitié détruite, quoique leur chiffre ait à peine décru, comme on le voit par les scrutins à la veille même d'un effondrement subit : d'où une cause d'illusion pour ceux que les statistiques électorales rassureraient ou décourageraient plus que de raison.

Les imitations réalisées sont nombreuses, mais qu'est-ce auprès des imitations désirées ! Ce qu'on appelle les vœux d'une population, d'une petite ville par exemple ou d'une classe à un moment donné, se compose exclusivement de tendances, par malheur irréalisables encore, à singer de tous points telle autre ville plus riche ou telle classe supérieure. Cet ensemble de convoitises simiennes constitue l'énergie potentielle d'une société. Il suffira, pour la convertir en énergie actuelle, d'un traité de commerce, d'une découverte nouvelle et aussi bien d'une révolution politique, qui rende accessibles à des bourses moindres ou à des capacités moindres tel luxe ou tel pouvoir réservé naguère à d'heureux privilégiés de la fortune ou de l'intelligence. Elle a donc une grande importance, et il serait bon de se tenir au courant de ses variations en plus ou en moins; cependant la statistique habituelle ne paraît pas s'en inquiéter et jugerait ce tourment ridicule, bien que, par maints procédés indirects, l'évaluation approximative de cette force puisse parfois être à sa portée. - À cet égard, l'archéologie se montre supérieure dans les informations que nous lui devons sur les sociétés

¹ D'après la statistique des chemins de fer, des omnibus, des bateaux à vapeur de plaisance, etc., les recettes baissent régulièrement le *vendredi* de chaque semaine ; ce qui tient évidemment au préjugé si répandu et pourtant si affaibli, relatif au danger d'entreprendre n'importe quoi ce jour-là. En suivant d'année en année les variations de cette baisse périodique, on mesurerait facilement le déclin graduel de l'absurde croyance en question.

ensevelies; car, si elle nous renseigne avec moins de détail et de précision sur leur activité, elle nous peint plus fidèlement leurs aspirations. Une fresque de Pompéi nous révèle beaucoup mieux l'état psychologique d'une ville de province, sous l'empire romain, que *tous* les volumes de statistique ne nous font connaître les vœux actuels d'un chef-lieu de département français.

Ajoutons que, née d'hier, la statistique n'a pu encore émettre toutes ses branches, tandis que sa collaboratrice, plus ancienne, s'est déjà ramifiée dans tous les sens. Il y a une archéologie linguistique, la philologie comparée, qui nous *monographie* à part chaque racine et sa destinée, caprice verbal d'une bouche antique indéfiniment reproduit et multiplié par le conformisme frappant d'innombrables générations; une archéologie religieuse, la mythologie comparée, qui traite à part de chaque mythe et de ses éditions imitatives sans fin, comme la philologie de chaque mot; une archéologie juridique, politique, ethnologique, artistique enfin et industrielle, qui consacre pareillement à chaque idée ou fiction de droit, à chaque institution, à chaque trait de mœurs, à chaque type ou création de l'art, à chaque procédé de l'industrie, et à sa puissance propre de reproduction exemplaire, un article séparé; autant de sciences distinctes et florissantes. Mais il faut nous contenter jusqu'ici, en fait de statistiques vraiment et exclusivement sociologiques, de la statistique industrielle et commerciale, et de la statistique judiciaire, sans parler de certaines statistiques hybrides, qui chevauchent à la fois sur le monde physiologique et le monde social, statistique de la population, de la *natalité*, de la *matrimonialité*, de la *mortalité*, statistique médicale, etc. De la statistique politique nous n'avons qu'un germe, sous forme de cartes électorales ¹. Quant à la statistique religieuse, qui aurait à nous figurer graphiquement le mouvement annuel de la propagation relative des diverses sectes, et les variations en quelque sorte thermométriques de la foi de leurs adhérents; quant à la statistique linguistique, qui devrait nous chiffrer non seulement l'expansion comparée des divers idiomes, mais dans chacun d'eux, la vogue ou le déclin de chaque vocable, de chaque forme du discours, nous craindrions, en parlant plus longtemps de ces sciences hypothétiques, de faire sourire le lecteur.

Mais nous en avons assez dit pour justifier cette assertion, que le statisticien envisage les faits humains du même point de vue que l'archéologue, et que ce point de vue est conforme au nôtre. - Résumons-le en deux mots, au risque de le mutiler en le simplifiant, avant d'aller plus loin. Au milieu de ce pêle-mêle incohérent des faits historiques, songe ou cauchemar énigmatique, la raison cherche en vain un ordre et ne le trouve pas, parce qu'elle refuse de le voir où il est. Parfois elle l'imagine, et, concevant l'histoire comme un poème dont un fragment ne saurait être intelligible sans le tout, elle nous renvoie pour l'intelligence de cette énigme au moment où les destinées finales de l'humanité seront accomplies et ses origines les plus reculées parfaitement connues. Autant vaut répéter le fameux mot : *Ignorabimus*. Mais regardons par-dessous les noms et les dates, par-dessous les batailles et les révolutions, que voyons-nous ? Des désirs spéciaux, provoqués ou surexcités par des inventions ou des initiatives pratiques dont chacune apparaît en un point et rayonne de là incessamment comme une sphère lumineuse, s'entre-croisant harmonieusement

¹ Le suffrage universel n'a peut-être de valeur, mais une valeur sérieuse, que par un côté non remarqué; à savoir comme un travail intermittent de statistique politique par lequel une nation est appelée à prendre conscience des changements qui s'opèrent dans ses vœux et ses opinions sur des questions vitales. Pour s'exercer dans les conditions que conseille le calcul des probabilités ; ce travail doit s'appuyer sur de très grands nombres. De là la nécessité d'étendre le suffrage le plus possible, et, notamment, d'universaliser tout à fait le suffrage soi-disant universel. (Voir à ce sujet une étude publiée dans nos *Études pénales et sociales*.)

avec des milliers d'ondulations analogues dont la multiplicité n'est jamais de la confusion; et aussi des croyances spéciales, apportées par des découvertes ou des conjectures théoriques, qui rayonnent semblablement avec une rapidité et dans des limites variables. L'ordre dans lequel éclosent et se succèdent ces inventions et ces découvertes n'a rien que de capricieux et d'accidentel dans une large mesure ; mais, à la longue, par l'élimination inévitable de celles qui se contrarient (c'est-à-dire au fond qui se contredisent plus ou moins par quelques-unes de leurs propositions implicites), le groupe simultané qu'elles forment devient concert et cohésion. Considérée ainsi, comme une expansion d'ondes émanées de foyers distincts, et comme un arrangement logique de ces foyers et de leurs cortèges ondulatoires, une nation, une cité, le plus modeste épisode du soi-disant poème de l'histoire, devient un tout vivant et individuel, et un spectacle beau à contempler pour une rétine de philosophe.

IV

Ce que devrait être la statistique; ses desiderata.

Interprétation de ses courbes, à savoir de ses côtes, de ses plateaux et de ses descentes, fournie par notre point de vue. Tendance de toutes idées et de tous besoins à se répandre suivant une progression géométrique. Rencontre, concours et lutte de ces tendances. Exemples. Le besoin de paternité et ses variations. Le besoin de liberté et autres. Loi empirique générale; trois phases; importance de la seconde

[Retour à la table des matières](#)

Si ce point de vue est vrai, si vraiment il est le plus propre à éclairer les faits sociaux par leur côté régulier, mesurable et nombrable, il s'ensuit que la statistique sociologique devrait s'y placer, non pas à peu près et à son insu, mais sciemment et tout à fait, ce qui lui épargnerait, comme à l'archéologie, bien des tâtonnements et des enregistrements stériles. Et nous allons énumérer les principales conséquences qui en résulteraient. -D'abord, en possession d'une pierre de touche pour reconnaître ce qui lui appartient et ce qui ne lui appartient pas, convaincue que l'immense champ de l'imitation humaine est à elle tout entier, mais rien que ce champ, elle laisserait, par exemple, aux naturalistes, le soin de dresser la statistique, purement anthropologique par ses résultats, des exemptions pour le service militaire dans les divers départements français, ou d'établir les tables de mortalité (je ne dis pas de natalité, car ici l'exemple d'autrui intervient puissamment pour restreindre ou stimuler la fécondité de la race). Cela est de la biologie pure, aussi bien que l'emploi de la méthode graphique de M. Marey ou l'observation des maladies par le myographe, le sphymographe, le pneumographe, sortes de statisticiens mécaniques des contractions, des pulsations, des mouvements respiratoires.

En second lieu, le statisticien sociologiste ne perdrait jamais de vue que sa tâche propre est de mesurer des croyances spéciales, des désirs spéciaux, et d'employer les procédés les plus directs pour serrer le plus près possible ces quantités si difficiles à atteindre; que les dénombrements d'actions, le plus possible similaires *entre* elles

(condition mal remplie par la statistique criminelle entre autres), et, à leur défaut, les dénombrements d'œuvres, par exemple d'articles de commerce, similaires aussi, doivent toujours tendre et se rapporter à ce but final, ou plutôt à ces deux buts : 1^{er} par des enregistrements d'actions ou d'œuvres, tracer la courbe des accroissements, des stationnements ou des décroissements successifs de chaque idée nouvelle ou ancienne, de chaque besoin ancien ou nouveau, à mesure qu'ils se répandent et se consolident, ou qu'ils sont refoulés et déracinés; 2^{ième} par des rapprochements habiles entre les séries ainsi obtenues, par la mise en relief de leurs variations concomitantes, marquer l'entrave ou le secours plus ou moins grand ou nul que se prêtent ou s'opposent ces diverses propagations ou consolidations imitatives de besoins et d'idées (suivant qu'ils consistent, comme ils consistent toujours, en propositions implicites qui s'entre-affirment ou s'entre-nient plus ou moins et en plus ou moins grand nombre); sans négliger toutefois l'influence que peuvent avoir sur elles le sexe, l'âge, le tempérament, le climat, la saison, causes naturelles dont la force est d'ailleurs mesurée, s'il y a lieu, par la statistique physique ou biologique.

En d'autres termes, il s'agit, pour la statistique sociologique : 1^{er} de déterminer la puissance imitative propre à chaque invention, dans un temps et un pays donnés ; 2^{ième} de montrer les effets favorables ou nuisibles produits par l'imitation de chacune d'elles, et, par suite, d'influer chez ceux qui auront connaissance de ces résultats numériques, sur le penchant qu'ils auraient à suivre ou à ne pas suivre tels ou tels exemples. En définitive, constater ou influencer des imitations, voilà tout l'objet des recherches de ce genre. Comme exemple de la manière dont la seconde de ces deux fins a été atteinte, on peut citer la statistique médicale, laquelle se rattache en effet à la science sociale en tant qu'elle compare, pour chaque maladie, la proportion des malades guéris par l'application des divers procédés, des divers spécifiques anciennement ou nouvellement découverts. Elle a contribué de la sorte à généraliser la vaccination, le traitement de la gale par les insecticides, etc. La statistique des crimes, des suicides et des aliénations mentales, en montrant que le séjour des villes les multiplie dans de larges proportions, serait de nature aussi à modérer, bien faiblement il est vrai, le grand courant imitatif qui porte les habitants des campagnes vers la vie urbaine. M. Bertillon nous assure même que la statistique du mariage nous serait un encouragement à faire un plus grand usage encore de cette très antique invention de nos aïeux - plus originale qu'il ne semble, entre parenthèses - en nous révélant la moindre mortalité des hommes mariés comparés aux célibataires du même âge. Mais ne nous attardons pas sur ce délicat sujet.

Des deux problèmes que je viens de distinguer et qui me paraissent s'imposer au statisticien, le second ne saurait être résolu qu'après le premier ; il est peut-être bon de le noter. Chercher par exemple, comme on le fait souvent, à mesurer l'action de telle pénalité, de telles croyances religieuses, de telle éducation, sur les pendants criminels, avant d'avoir mesuré la force de ces penchants livrés à eux-mêmes, tels que, aux jours de jacqueries, chez des populations libres de tout gendarme, de tout prêtre et de tout précepteur, ils se déploient en incendies, en égorgements, en pillages tout pareils, instantanément imités d'un bout d'un pays à l'autre: procéder de la sorte, n'est-ce pas faire passer la charrue avant les bœufs ?

La première opération préliminaire doit donc être de dresser une table des principaux besoins innés ou graduellement acquis, à commencer par le besoin social de se marier ou de devenir père, des principales croyances, anciennes ou nouvelles; ou, ce qui est *unum et idem*, des *familles d'actes*, exemplaires d'un même type, qui expriment ses forces internes avec plus ou moins d'exactitude. - À cela peut servir

surtout la statistique commerciale et industrielle, qui devient si intéressante quand on la regarde sous cet angle. Chaque article fabriqué ou vendu ne répond-il pas, en effet, à un besoin spécial, à une idée particulière ? Les progrès de sa vente et de sa fabrication, dans un temps et un lieu donnés, ne traduisent-ils pas sa force motrice, c'est-à-dire sa vitesse de propagation, ainsi que sa masse en quelque sorte, c'est-à-dire son importance ? La statistique de l'industrie et du commerce est donc le fondement principal de toutes les autres. Ce qui vaudrait mieux encore, si la chose était praticable, ce serait l'application, sur une plus large échelle, aux vivants, de la méthode d'investigation que l'archéologie se permet à l'égard des morts : je veux dire l'inventaire précis et complet, maison par maison, de tout le mobilier d'un pays et des variations numériques de chaque espèce de meuble année par année. Excellente photographie de notre état social, à peu près comme, en inventoriant avec le soin que l'on sait, le contenu des tombeaux, de la demeure des morts, en Égypte, en Italie, en Asie Mineure, en Amérique, partout, les fouilleurs du passé se sont trouvés nous avoir fourni la meilleure image des civilisations éteintes.

Mais à défaut du recensement inquisitorial que j'imagine et des maisons de verre qu'il suppose, la statistique du commerce et de l'industrie, complétée et systématisée, la statistique de la librairie, notamment, qui nous révèle les changements survenus dans la proportion relative des catégories de livres publiés chaque année, suffit déjà à nous procurer les données dont nous avons besoin. La statistique judiciaire ne vient théoriquement qu'après, et il faut convenir que, malgré son intérêt plus profond, d'un genre différent, elle lui est inférieure encore sous un autre rapport. Les unités qu'elle additionne manquent de similitude. On me dit que cette forge a fabriqué cette année 1 million de rails d'acier, que cette manufacture a reçu 10,000 balles de coton ; voilà des unités semblables, se référant à des besoins semblables. Mais on a beau détailler les vols, par exemple, ou les procès de servitude, en classes et sous-classes, on ne parvient jamais à ne pas grouper ensemble des actes assez dissemblables, inspirés par des besoins et des idées différents, d'origine distincte, et se rattachant de la sorte à de multiples familles d'actions. Tout au plus pourrait-on faire une colonne séparée pour les assassinats de femmes coupées en morceaux, ou pour les empoisonnements par la strychnine, et autres forfaits, de récente invention, qui font réellement groupe et constituent des modes criminelles caractérisées. C'est surtout d'après leurs procédés d'exécution qu'il faudrait classer les crimes et les délits, pour les cataloguer convenablement. On verrait alors quel est l'empire de l'imitation en pareille matière. Il faudrait descendre au détail. Si l'on pouvait classer les méfaits d'après la nature de la proie recherchée ou de la peine évitée par leur moyen, on aurait un classement différent, mais naturel encore, qui reproduirait, sous une forme nouvelle, celui des articles ou services industriels dont l'achat procure aux honnêtes gens des satisfactions pareilles.

V

Ce que devrait être la statistique; ses desiderata.

Interprétation de ses courbes, à savoir de ses côtes, de ses plateaux et de ses descentes, fournie par notre point de vue. Tendance de toutes idées et de tous besoins à se répandre suivant une progression géométrique. Rencontre, concours et lutte de ces tendances. Exemples. Le besoin de paternité et ses variations. Le besoin de liberté et autres. Loi empirique générale; trois phases; importance de la seconde

[Retour à la table des matières](#)

Le champ de la statistique sociologique étant nettement circonscrit, les courbes graphiques relatives à la propagation, c'est-à-dire aussi bien à la consolidation de chaque besoin spécial, de chaque opinion spéciale, pendant un certain nombre d'années et dans une certaine étendue de pays, étant clairement tracées, il reste à interpréter ces courbes hiéroglyphiques, parfois pittoresques et bizarres comme le profil des monts, plus souvent sinueuses et gracieuses comme les formes de la vie. Ou je m'abuse fort, ou notre point de vue ici nous est d'un très grand secours. - Les lignes dont il s'agit sont toujours ou montantes, ou horizontales, ou descendantes, ou bien, si elles sont irrégulières, on peut toujours les décomposer de la même manière en trois sortes d'éléments linéaires, escarpements, plateaux, déclivités. D'après Quételet et son école, les plateaux seraient le séjour éminent du statisticien, leur découverte serait soit triomphe le plus beau ou devrait être son aspiration constante. Rien de plus propre, suivant lui, à fonder la *physique sociale*, que la reproduction uniforme des mêmes nombres, non seulement de naissances et de mariages, mais même de crimes et de procès, pendant une période de temps considérable. De là, l'illusion (dissipée, il est vrai, depuis, notamment par la dernière statistique officielle sur la criminalité progressive du dernier demi-siècle) de penser que ces derniers nombres se reproduisaient effectivement avec uniformité. - Mais, si le lecteur a pris la peine de nous suivre, il reconnaîtra que, sans diminuer en rien l'importance des lignes horizontales, on doit attribuer aux lignes montantes, signes de la propagation régulière d'un genre d'imitation, une valeur théorique bien supérieure. Voici pourquoi :

Par le fait même qu'une idée nouvelle, qu'un goût nouveau, a pris racine quelque part dans un cerveau fait d'une certaine façon, il n'y a pas de raison pour que cette innovation ne se propage pas plus ou moins rapidement dans un nombre indéfini de cerveaux supposés pareils et mis en communication. Elle se propageait *instantanément* dans tous ces cerveaux si leur similitude était parfaite et s'ils communiquaient entre eux avec une entière et absolue liberté. C'est vers cet idéal, par bonheur inaccessible, que nous marchons à grands pas, comme on peut s'en convaincre par la diffusion si rapide des téléphones en Amérique dès le lendemain de leur apparition. Il est déjà à peu près atteint en ce qui concerne les innovations législatives, lois ou décrets, qui, à d'autres époques, ne s'appliquaient que péniblement, successivement et avec lenteur aux diverses provinces de chaque État, et maintenant s'exécutent d'un bout à l'autre du territoire le jour même de leur promulgation. C'est qu'ici il n'y a nulle

entrave. - Le défaut de communication joue, en *physique sociale*, le même rôle que le défaut d'élasticité en physique. L'un nuit à l'imitation autant que l'autre à l'ondulation. Mais la propagation imitative de certaines inventions que l'on sait (chemins de fer, télégraphes, etc.), tend sans cesse à diminuer, au profit de toutes les autres, cette insuffisance des contacts d'esprits. Et, quant à la dissemblance des esprits, elle tend à s'effacer pareillement par la propagation même des besoins et des idées nés d'inventions passées, laquelle travaille ainsi en ce sens à faciliter la propagation des inventions futures, j'entends de celles qui ne la contrediront pas.

D'eux-mêmes donc, une idée ou un besoin, une fois lancés, tendent toujours à se répandre davantage, suivant une vraie progression géométrique ¹. C'est là le schème idéal auquel se conformerait leur courbe graphique s'ils pouvaient se propager sans se heurter entre eux. Mais, comme ces chocs sont inévitables un jour ou l'autre, et vont se multipliant, il ne se peut qu'à la longue chacune de ces forces sociales ne rencontre sa limite momentanément infranchissable et n'aboutisse, par accident, nullement par nécessité de nature, à cet état stationnaire pour un temps, dont les statisticiens en général paraissent avoir si peu compris la signification. Stationnement ici, comme partout d'ailleurs, signifie équilibre, mutuel arrêt de forces concurrentes. Je suis loin de nier l'intérêt théorique de cet état, puisque ces équilibres sont autant d'équations. En voyant, par exemple, la consommation de telle substance, café ou chocolat, cesser de croître dans une nation à partir de telle date, je sais que la force du besoin correspondant est précisément égale à celle des besoins rivaux dont une satisfaction plus ample du premier exigerait le sacrifice, vu le niveau des fortunes. Là-dessus se règle le prix de chaque objet. Mais est-ce que chacun des chiffres annuels des séries progressives, des *côtes*, n'exprimait pas, lui aussi, une équation entre la force du besoin dont il s'agit à la date indiquée et la force des besoins concurrents qui, à la même date, l'ont empêché de se développer davantage ? Si d'ailleurs la progression s'est arrêtée à tel point plutôt qu'à tel autre, si le plateau n'est pas plus élevé ou plus bas dans chaque cas, n'est-ce pas un pur hasard historique qui en est cause, c'est-à-dire le fait que les inventions contradictoires d'où sont nés les besoins hostiles par lesquels la progression est endiguée, ont apparu ici plutôt que là, à telle époque plutôt qu'à telle autre, et enfin ont apparu au lieu de ne pas apparaître ?

Ajoutons que les *plateaux* sont toujours des équilibres instables. Après une horizontalité plus ou moins approximative, plus ou moins prolongée, la courbe va se remettre à monter ou à descendre, la série à croître *où* à décroître, suivant qu'il surviendra une nouvelle invention auxiliaire ou hostile, confirmative ou contradictoire. Quant aux séries décroissantes, on le voit, elles sont un simple effet des *croissances* victorieuses qui refoulent l'opinion ou le goût public en voie de déclin, naguère ou jadis en voie de progrès, et elles ne méritent d'être considérées par le théoricien que comme l'image *renversée* des séries croissantes qu'elles supposent.

Aussi constatons-nous que, toutes les fois qu'il est donné au statisticien de prendre une invention à sa naissance et de tracer annuellement le cours numérique de ses destinées, il met sous nos yeux des lignes constamment ascendantes, du moins jusqu'à une certaine époque, et même très *régulièrement* ascendantes pendant un certain temps beaucoup plus court. Si cette régularité parfaite ne persiste pas, cela tient à des causes que nous allons indiquer bientôt. Mais quand il s'agit d'inventions très

¹ En même temps, ils tendent à s'enraciner, et leur progrès en étendue hâte leur progrès en profondeur. Et, par la mutuelle action de ces deux imitations de soi et d'autrui, il n'est pas, remarquons-le incidemment, d'enthousiasme ou de fanatisme du présent ou du passé, de force historique, qui ne s'explique.

anciennes, telles que le mariage monogamique et chrétien, qui ont eu le temps de traverser leur période progressive et de remplir jusqu'aux bords pour ainsi dire tout leur bassin propre d'imitation, il ne faut pas s'étonner si la statistique, qui n'a pas assisté à leurs débuts, déroule à leur égard des horizontales à peine flexueuses. Que le nombre annuel de mariages reste en proportion à peu près constante avec le chiffre de la population (sauf en France par exemple, où il y a une lente diminution proportionnelle), et même que l'influence du mariage sur la criminalité ou sur le suicide se traduise annuellement par des chiffres à peu près égaux, rien de moins merveilleux, d'après ce qui vient d'être dit. Il en est des vieilles institutions *passées dans le sang* d'un peuple, comme des causes naturelles, le climat, le tempérament, le sexe, l'âge, la saison, qui influent sur les actes humains pris en masse avec une si frappante uniformité (bien exagérée pourtant et bien plus circonscrite qu'on ne le croit généralement) et avec une régularité tout autrement remarquable encore sur les faits vitaux, tels que la maladie ou la mort.

Et cependant, même ici, que trouvons-nous au fond de ces séries uniformes ? Voyons ; ce sera une courte digression. La statistique, par exemple, a relevé que, de un à cinq ans, la mortalité est toujours trois fois plus grande dans nos départements riverains de la Méditerranée que dans le reste de la France, ou du moins que dans les départements les plus favorisés. L'explication du fait se trouve, paraît-il, dans l'extrême ardeur du climat provençal pendant l'été, saison aussi nuisible à la première enfance (encore une révélation de la statistique contraire au préjugé) que l'hiver l'est à la vieillesse. Quoi qu'il en soit, le climat intervient ici comme une cause fixe, toujours égale à elle-même. Mais le climat, qu'est-ce, sinon une entité nominale, où s'exprime un certain groupement des réalités suivantes : le soleil, radiation lumineuse qui tend à s'épanouir indéfiniment dans l'illimité des espaces et que l'obstacle de la terre contrarie en l'arrêtant ; les vents, c'est-à-dire des fragments de cyclones, plus ou moins définis, qui tendent sans cesse à s'élargir, à s'espacer sur tout le globe, et ne sont arrêtés que par des chaînes de montagnes ou d'autres cyclones heurtés ; l'altitude, c'est-à-dire l'effet de forces souterraines de soulèvement qui aspirent à une expansion sans fin de la croûte terrestre, heureusement résistante ; la latitude, c'est-à-dire l'effet de la rotation du globe terrestre, encore fluide, dans ses efforts impuissants pour se contracter de plus en plus ; la nature du sol, c'est-à-dire des molécules dont les affinités, toujours incomplètement satisfaites, s'exercent autour d'elles vainement, et dont l'attraction, s'exerçant à toute distance, tend à d'impossibles contacts ; la flore enfin, dans une certaine mesure, c'est-à-dire diverses espèces ou variétés végétales dont chacune, mécontente de son cantonnement, envahirait de ses exemplaires innombrables le globe tout entier, si la concurrence de toutes les autres ne refrénait son avidité.

Ce que nous disons du climat, nous pourrions le dire aussi bien de l'âge, du sexe, et des autres influences d'ordre naturel. - En somme, physiques ou vivantes, toutes les réalités extérieures nous donnent le même spectacle d'ambitions infinies, irréalisées et irréalisables, qui s'aiguillonnent et se paralysent réciproquement. Ce qu'on nomme en elles fixité, immutabilité des lois de la nature, réalité par excellence, n'est au fond que leur impuissance d'aller plus loin dans leur voie vraiment naturelle et de se réaliser plus pleinement. Eh bien, il en est de même de ces influences fixes (momentanément fixes), d'ordre social, que la statistique découvre ou prétend découvrir ; car les réalités sociales, idées et besoins, ne sont pas moins ambitieuses que les autres, et c'est en elles que se résolvent à l'analyse ces entités sociales qu'on nomme les mœurs, les institutions, la langue, la législation, la religion, les sciences, l'industrie et l'art. Les plus vieilles de ces choses, celles qui ont passé l'âge adulte, ont cessé de croître, mais

les jeunes se déploient, comme on en a la preuve, entre autres, par le grossissement incessant de nos budgets, qui ont enflé, enflent et enfleront toujours jusqu'à la catastrophe finale, point de départ d'une nouvelle progression destinée à un dénouement analogue, et ainsi de suite infiniment. Sans remonter plus haut que 1819, depuis cette date jusqu'en 1869, le montant des perceptions indirectes s'est très régulièrement élevé de 544 à 1,323 millions de francs. Quand 33 ou 37 millions d'hommes - 33 en 1819, 37 en 1869, - ont des besoins croissants, parce qu'ils se copient de plus en plus les uns les autres, ils doivent produire et consommer de plus en plus pour les satisfaire, et il est inévitable que leurs dépenses communes s'élèvent en proportion de leurs dépenses privées ¹.

Si notre civilisation européenne avait depuis longtemps donné, comme la civilisation chinoise, tout ce qu'elle était susceptible de donner en fait d'inventions et de découvertes ; si, vivant sur un capital antique, elle se composait exclusivement de vieux besoins et de vieilles idées, sans nulle addition récente tant soit peu notable, il est probable, d'après ce qui précède, que le vœu de Quételet serait accompli.

La statistique appliquée à tous les aspects de notre vie sociale aboutirait partout à des séries uniformes, horizontalement déroulées et parfaitement comparables aux fameuses « lois de la nature ». C'est peut-être parce que la nature est beaucoup plus vieille que nous et a eu tout le temps voulu pour amener à cet état d'épuisement inventif toutes ses civilisations à elle, je veux dire ses types vivants (véritables sociétés cellulaires, comme on sait), qu'on remarque en elle cette fixité ou cette rotation sur place dont on la loue si fort. De là la belle périodicité régulière, tant admirée, des chiffres fournis par la statistique sociologico-physiologique pour ainsi dire, qui s'attache opiniâtrement à mettre en relief les influences constamment égales de l'âge, du sexe, sur la criminalité, sur la *nuptialité*. On pouvait, certes, être certain d'avance de cette régularité-là, comme on peut être sûr que, si l'on divisait les accusés en nerveux, bilieux, lymphatiques, sanguins, qui sait même, en blonds et en bruns, la participation annuelle de chacune de ces catégories aux délits annuellement commis se montrerait toujours la même.

Ce qu'on ferait peut-être mieux de signaler, c'est que certaines régularités statistiques, en apparence d'un autre genre, se ramènent au fond à celles-là. Par exemple, pourquoi, depuis cinquante ans au moins, les prévenus condamnés en police correctionnelle, font-ils appel à très peu près 45 fois sur 1,000, tandis que le ministère public, pendant la même période, a fait appel suivant une proportion sans cesse décroissante, du double au simple ? La décroissance, en ce qui concerne l'appel des parquets, est un effet direct de l'imitation professionnelle sans cesse croissante. Mais le stationnement numérique, en ce qui concerne l'appel des prévenus, comment l'expliquer ? Observons que le condamné, quand il se demande s'il doit faire appel, ne se règle pas en général sur ce que font ou feraient ses pareils en cas semblable, exemple qu'il ignore le plus souvent. Il consulte encore moins la statistique, où il pourrait lire la preuve que les cours d'appel sont de plus en plus portées à confirmer les décisions des premiers juges. Mais, entre l'espérance du succès et la crainte de l'échec, toutes choses égales d'ailleurs (c'est-à-dire les motifs d'espérer ou de craindre tirés des circonstances de la cause ayant en moyenne le même poids *annuel*), c'est sa nature plus ou moins hardie qui le fait pencher d'un côté plutôt que de l'autre. Ici

¹ Cette progression n'est pas le privilège de notre siècle. Sous l'ancien régime, dit M. Delahante (*Une famille de finances au XVIII^e siècle*), « la ferme générale a représenté pour le gouvernement un produit toujours croissant de cent à cent soixante millions ».

intervient donc, comme poids supplémentaire qui *l'emporte dans* la balance, une dose déterminée de hardiesse et de confiance qui fait partie du tempérament moyen des délinquants et qui, comme telle, se traduit nécessairement par la proportion uniforme de leurs appels.

L'erreur de Quételet s'explique historiquement. Les premiers essais de statistique ont en effet porté sur la population, c'est-à-dire sur la natalité ou la mortalité aux divers âges de la vie en divers lieux, dans les deux sexes, aussi bien que sur le mariage ; et, comme ces effets de causes climatiques et physiologiques ou de causes sociales très antiques ont naturellement donné lieu à des répétitions régulières de chiffres presque égaux, on a eu le tort de généraliser cette observation, démentie par la suite. Et c'est ainsi que la statistique, dont la régularité n'exprime, au fond, que l'asservissement imitatif des masses à des fantaisies ou à des conceptions individuelles d'hommes supérieurs, a pu être invoquée comme confirmation du préjugé à la mode, suivant lequel les faits généraux de la vie sociale seraient régis, non par des volontés ou des intelligences humaines, mais par des mythes appelés lois naturelles !

Déjà, cependant, la statistique de la population aurait dû faire ouvrir les yeux. Le chiffre de la population ne reste stationnaire en aucun pays ; il croît ou décroît avec une lenteur ou une rapidité singulièrement variable de peuple à peuple, de siècle à siècle. Comment expliquer cela dans l'hypothèse de la physique sociale ; et nous-mêmes, comment expliquerons-nous cela ? Voilà un besoin assurément très antique, le besoin de paternité, dont le chiffre annuel des naissances exprime éloquemment le degré de hausse ou de baisse dans le public. Or, tout antique qu'il est, la statistique nous le montre soumis à d'énormes oscillations, et l'histoire consultée nous laisse apercevoir dans le passé, dans celui de notre France par exemple, une succession de dépeuplements et de repeuplements graduels, alternatifs, du territoire. - C'est que ce caractère d'antiquité est purement apparent. Autre est le désir instinctif et naturel, autre est le désir social, imitatif et raisonné de devenir père. Le premier peut être constant ; mais le second, qui se greffe sur le premier à chaque grand changement de mœurs, de lois ou de religion, est sujet à des fluctuations et à des renouvellements séculaires. L'erreur des économistes est de confondre celui-ci avec celui-là, ou plutôt de ne considérer que celui-là, tandis que celui-ci importe seul au sociologue.

Or, il y a autant de besoins distincts et nouveaux de paternité, dans le second sens, qu'il y a de motifs distincts et successifs pour lesquels l'homme en société veut avoir des enfants. Et toujours, à l'origine de chacun de ces motifs, comme explication de leur naissance, nous trouvons des découvertes pratiques ou des conceptions théoriques. L'Espagnol ou l'Anglo-Saxon de l'Amérique est fécond, parce qu'il a l'Amérique à peupler ; sans la découverte de Christophe Colomb, combien de millions d'hommes ne seraient pas ! L'Anglais insulaire est fécond, parce qu'il a le tiers du globe à coloniser : conséquence directe, entre autres causes, de cette suite d'heureuses explorations et de traits de génie maritime ou guerrier, ou d'initiatives privées, surtout, qui lui ont valu ses colonies. En Irlande, l'introduction de la pomme de terre a élevé la population de 3 millions en 1766, à 8,300,000 en 1845. L'Aryen antique veut une postérité pour que la flamme de son foyer ne s'éteigne pas et soit arrosée tous les jours de sa liqueur sacrée, car sa religion lui persuade que cette extinction serait un malheur pour son ombre. Le chrétien zélé rêve d'être chef d'une famille nombreuse, pour obéir docilement au *multiplicamini* biblique. Avoir des enfants, pour le Romain des premiers temps, c'est donner des guerriers à la république, laquelle ne serait pas sans ce faisceau d'inventions, d'institutions militaires ou politiques, d'origine étrusque, sabine, latine ou autre, dont Rome fut l'exploitation. Pour l'ouvrier des mines, des

chemins de fer, des manufactures de coton, c'est donner de nouveaux bras à ces industries nées d'inventions modernes. Christophe Colomb, Watt, Fulton, Stephenson, Ampère, Parmentier peuvent passer, célibataires ou non, pour les plus grands multiplicateurs de l'espèce humaine qu'il y ait jamais eus.

Arrêtons-nous, en voilà assez pour me faire comprendre. Il est possible qu'on regarde ses enfants présents toujours du même œil, depuis qu'il y a des pères; mais à coup sûr on envisage tout autrement ses enfants futurs, suivant qu'on voit en eux, comme le *pater familias* ancien, des esclaves domestiques sans droits éventuels contre soi, ou, comme l'Européen actuel, des maîtres ou des créanciers peut-être exigeants dont on pourra être l'esclave un jour. Effet de la différence des mœurs et des lois, que les idées et les besoins ont faites. On le voit, ici comme partout, ce sont des initiatives individuelles, contagieusement imitées, qui ont tout fait, j'entends socialement. Depuis des milliers de siècles sans doute, l'espèce humaine, réduite à un nombre d'individus dérisoire, aurait cessé de progresser, à l'instar des bisons et des ours, si de temps à autre, au cours de l'histoire, quelque homme de génie n'était venu donner un fort coup de fouet à sa force de reproduction, tantôt en ouvrant de nouveaux débouchés, coloniaux ou industriels, à l'activité de l'homme; tantôt, novateur religieux, tel que Luther, en ranimant ou plutôt en rajeunissant sous une forme toute nouvelle la ferveur populaire et la foi générale dans la Providence, nourrice des oiseaux des champs. À chaque coup de fouet de ce genre, on peut dire qu'un nouveau besoin de paternité, dans le sens social, prenait naissance, et, ajouté ou substitué aux précédents, plus souvent ajouté que substitué, allait entrer à son tour dans sa voie propre de développement.

Maintenant, prenons à ses débuts l'un quelconque de ces besoins purement sociaux de reproduction, et suivons-le dans sa carrière. Autant vaut nous attacher à cet exemple qu'à tout autre pour dégager une loi générale que nous allons bientôt formuler. Au milieu d'une population devenue depuis longtemps stationnaire, parce que le désir d'y avoir des enfants s'y trouvait balancé exactement par la peur de la misère plus forte qu'ils entraîneraient en se multipliant davantage, la nouvelle se répand tout à coup qu'une grande île, découverte et conquise par un compatriote, procure un moyen nouveau de grossir sa famille sans s'appauvrir, en s'enrichissant même. À cette nouvelle, et à mesure qu'elle se propage et se confirme, le désir de paternité redouble, c'est-à-dire que le précédent désir est doublé d'un nouveau. Mais celui-ci ne se réalise pas immédiatement. Il entre en lutte avec tout un peuple d'habitudes enracinées, de routines antiques, d'où naît la persuasion générale qu'on ne peut s'acclimater sur cette terre lointaine, qu'on doit y mourir de faim, de fièvre et de nostalgie. De longues années s'écoulent avant que cette résistance ambiante soit généralement vaincue. Alors un courant d'émigration s'établit, et les colons, affranchis de tout préjugé, se mettent à déployer leur fécondité exubérante. C'est le moment où la tendance à une progression géométrique, loi de tout besoin et non pas seulement du besoin de reproduction passe à l'acte et se satisfait dans une certaine mesure. Mais ce moment ne dure pas. Bientôt, par l'effet même de la prospérité ascendante qui accompagne les progrès de cette fécondité, celle-ci se ralentit, entravée chaque jour davantage par les besoins de luxe, de loisir, d'indépendance fantaisiste qu'elle a fait naître elle-même et qui, parvenus à un certain degré, posent à l'homme ultra-civilisé ce dilemme : « Entre les joies que nous t'offrons et les joies d'une famille nombreuse, choisis; qui veut celles-ci renonce à celles-là. » De là un arrêt inévitable de la progression signalée; puis, si la civilisation à outrance se prolonge, une dépopulation commençante, que l'Empire romain a connue, que l'Europe moderne et même l'Amérique connaîtront certainement un jour, mais qui n'a jamais été ni jamais n'ira

très loin, puisque, poussée au delà d'une certaine limite, elle produirait un recul de la civilisation, une diminution des besoins de luxe, qui relèverait le niveau de la population. Donc, si rien de nouveau ne surgit, après quelques oscillations, l'établissement, d'un état stationnaire, définitif jusqu'à nouvel ordre du hasard ou du génie, s'impose nécessairement.

Nous pouvons sans crainte généraliser cette observation. Puisqu'elle s'est trouvée applicable à un besoin aussi primitif en apparence que celui de paternité, avec quelle facilité plus grande s'appliquerait-elle encore aux besoins dits de luxe (tous consécutifs à une découverte, c'est clair), par exemple au besoin de locomotion à vapeur. Celui-ci, comprimé au début par la crainte des accidents et l'habitude de la vie sédentaire, n'a pas tardé à se déployer triomphalement jusqu'à nos jours où il se trouve en face d'autres adversaires plus redoutables, en partie formés ou alimentés par lui, je veux dire le besoin de ces mille satisfactions variées de la vie civilisée aux dépens desquelles le plaisir de voyager ne saurait croître indéfiniment. Avec moins de clarté, mais non moins de certitude, la même remarque s'applique aussi aux besoins d'ordre supérieur, tels que ceux d'égalité, de liberté politique, ajoutons de vérité. Ces trois derniers, y compris le troisième, sont assez récents. Le premier est né de la philosophie humanitaire et rationaliste de notre XVIII^e siècle, dont les chefs et les sources sont connus ; le second, du parlementarisme anglais, dont il ne serait pas bien malaisé, sans remonter très haut, de nommer les inventeurs et les propagateurs successifs. Quant au besoin de vérité, si l'on en croit M. Dubois-Reymond, ce tourment aurait été inconnu à l'antiquité classique, dont cette lacune explique l'infériorité scientifique et industrielle si étrange à côté de ses dons éminents, et il serait le fruit propre du christianisme, de cette religion de l'esprit qui, exigeant la foi encore plus que les oeuvres, et la foi en des faits jugés historiques, enseigne aux hommes le haut prix du vrai. La foi chrétienne aurait de la sorte enfanté sa grande rivale, l'entrave moderne à sa propagation jusque-là triomphante, la science, qui date à peine du XVI^e siècle, immense alors, mais localisé dans un petit nombre de fidèles fut l'amour du vrai, qui depuis a débordé et déborde toujours. Mais déjà à certains signes, il est facile d'apercevoir qu'il ne faudrait pas trop compter sur un vingtième siècle aussi altéré de curiosité désintéressée que les trois siècles antérieurs. Et l'on peut prédire, à coup sûr, que le jour n'est pas loin où le besoin de bien-être que l'industrie, fille de la science, aura déployé outre mesure, étouffera l'ardeur scientifique et préparera les générations nouvelles à sacrifier utilitairement au besoin social de quelque illusion consolante, commode et commune, peut-être imposée par l'État, le culte libre et individuel de la vérité désespérante. Et ni la soif déjà bien diminuée de liberté politique, ni notre passion actuelle d'égalité n'échapperont certainement à un destin pareil.

Peut-être faut-il en dire autant du besoin de propriété individuelle. Sans adopter à ce sujet toutes les idées de M. de Laveleye, on doit reconnaître que ce besoin, civilisateur au premier chef et né d'un faisceau d'inventions agricoles, a été précédé par le besoin de propriété commune (*pueblos* de l'Amérique du Nord, communisme hindou, mir russe, etc.) ; qu'à la vérité il n'a cessé de croître jusqu'à nos jours aux dépens de ce dernier, comme le prouve la division graduelle de ce qui restait encore d'indivis, par exemple des communaux de nos campagnes ; mais qu'il ne croît plus et que le jour où il entrera en lutte avec la besoin d'alimentation meilleure et de bien-être en général, on pourra le voir reculer devant ce rival qu'il aura lui-même enfanté.

Non seulement tout besoin social, mais toute croyance nouvelle traverse, en se propageant, les trois phases ci-dessus décrites, avant d'atteindre le repos final. En

résumé donc, croyance ou besoin, toujours il lui faut d'abord, à ce germe social, se faire jour péniblement à travers un réseau d'habitudes et de croyances contraires, puis, cet obstacle écarté, se répandre après sa victoire, jusqu'à ce que de nouveaux ennemis, suscités par son triomphe, viennent obstruer sa marche et opposer enfin une frontière infranchissable à son débordement. Ces nouveaux ennemis, s'il s'agit d'un besoin, ce seront en grande partie les habitudes qu'il aura provoquées directement ou indirectement; s'il s'agit d'une croyance, toujours en partie erronée, on le sait, ce seront les idées partiellement opposées qu'on en aura déduites ou qu'elle aura fait découvrir ailleurs, les hérésies ou les sciences nées du dogme et contraires au dogme dont elles arrêtent l'élan victorieux à travers le monde, les théories scientifiques ou les inventions industrielles, suggérées par des théories antérieures dont elles limitent les applications et circonscrivent le succès ou la vérité ¹.

Lent progrès au début, progrès rapide et uniformément accéléré au milieu, enfin ralentissement croissant de ce progrès jusqu'à ce qu'il s'arrête: tels sont donc les trois âges de tous ces véritables êtres sociaux que j'appelle inventions ou découvertes. Aucun ne s'y soustrait, pas plus qu'aucun être vivant à une nécessité analogue, ou plutôt identique. Faible montée, ascension relativement brusque, puis nouvel adoucissement de la pente jusqu'au plateau : tel est aussi, en abrégé, le profil de toute colline, sa courbe graphique à elle. Telle est la loi qui, prise pour guide par le statisticien et en général par le sociologue, lui éviterait bien des illusions, celle de croire, par exemple, qu'en Russie, en Allemagne, aux États-Unis, au Brésil, la population continuera à progresser du même pas qu'aujourd'hui et de supputer avec effroi des centaines de millions de Russes ou d'Allemands que, dans cent ans, les Français auront à combattre ; ou bien celle de penser que le besoin de voyager en chemin de fer, d'écrire des lettres, d'envoyer des télégrammes, de lire des journaux et de s'occuper de politique ira se développant en France dans l'avenir aussi vite que par le passé, erreur qui peut coûter cher.

Tous ces besoins-là s'arrêteront, comme se sont arrêtés jadis, sans comparaison, les besoins de tatouage, d'anthropophagie, de vie sous la tente, qui paraissent avoir été, en des temps reculés, des modes si rapidement envahissantes, ou, à des époques plus rapprochées, la passion de l'ascétisme et de la vie monastique. -Il vient un moment, en effet, où un besoin acquis, à force de croître, en vient à braver même des besoins innés parmi lesquels il en est toujours de plus forts que lui. - C'est la raison pour laquelle les civilisations les plus originales, en se développant librement, cessent pourtant, à partir d'un certain point, comme nous le disions ci-dessus, d'accentuer davantage leurs divergences. On pourrait même croire qu'elles ont ensuite un penchant à les atténuer; mais ce serait une illusion facilement explicable par les contacts fréquents qu'elles ont entre elles et l'influence prépondérante de l'une d'entre elles sur les autres. D'où une lente assimilation inévitable par voie d'imitation, et un

¹ Quand une croyance ou un désir ont cessé de se propager, ils peuvent pourtant continuer à s'enraciner dans leur champ devenu inextensible, par exemple une religion ou une idée révolutionnaire après leur période conquérante. - D'ailleurs, et à cela près, l'enracinement graduel dont il s'agit présente, comme la diffusion graduelle qu'il accompagne ou suit, des phases bien marquées et analogues. La croyance à son début, combattue encore, est jugement conscient, et le besoin naissant, pour la même cause, est volition, dessein. Puis, grâce à l'unanimité qui croît et qui accroît en chacun la conviction et le vouloir, le jugement passe à l'état de principe, de dogme, de quasi-perception presque inconsciente ; le dessein, à l'état de passion et de besoin proprement dit ; jusqu'à ce que, la quasi-perception dogmatique se trouvant heurtée de plus en plus fréquemment par des perceptions directes des sens plus fortes encore et contraires, cesse de se fortifier, et que le besoin acquis, contrariant de plus en plus certains besoins innés et plus énergiques, s'arrête à son tour dans son mouvement de descente au fond du cœur.

apparent retour à la nature, parce que le choc de deux civilisations qui s'abordent ébranle en chacune d'elles les besoins factices par lesquels elles diffèrent et se heurtent, et fortifie les besoins primordiaux par lesquels elles se ressemblent. S'ensuit-il qu'en définitive les besoins organiques gouvernent supérieurement le cours du progrès industriel et artistique, comme la réalité extérieure finit par régir le cours de la pensée ? Non ; observons que nulle nation n'a pu pousser loin sa civilisation et atteindre à sa limite de divergence qu'à la condition d'être éminemment conservatrice, attachée comme l'Égyptien, le Chinois, le Grec, à ses traditions particulières où la divergence s'exprime le mieux. Mais fermons cette parenthèse.

Si maintenant on demande laquelle des trois phases indiquées est la plus importante à considérer théoriquement, il est facile de répondre que c'est la seconde, et nullement ce stationnement final, simple limite de la troisième, auquel les statisticiens semblent attacher tant de prix. Entre le sommet arrondi d'une montagne et le talus adouci de ses pieds, il est une direction qui, mieux que nulle autre, marque l'énergie exacte des forces qui l'ont soulevée, avant la dénudation du faite et les amoncellements de la base. Ainsi, la phase intermédiaire dont il s'agit est la plus propre à révéler l'énergie de soulèvement que l'innovation correspondante a imprimée au cœur humain. Cette phase serait la seule, elle absorberait les deux autres, si l'imitation élective et raisonnée se substituait complètement, en tout et partout, à l'imitation irréfléchie et routinière. Aussi, à mesure que cette substitution s'opère, est-il visible qu'il faut moins de temps à un nouvel article fabriqué pour se faire accepter et moins de temps pareillement pour être arrêté net dans sa progression.

Il reste à montrer à présent comment, par l'application de la loi précédente, on peut déchiffrer, interpréter couramment les courbes graphiques les plus compliquées, les plus rébarbatives au premier coup d'œil. Il en est peu, en effet, qui se montrent clairement conformes au type idéal que j'ai tracé, car il est peu d'inventions qui, pendant leur propagation, en interférant avec d'autres, ne reçoivent de quelqu'une d'entre elles ou ne lui apportent un perfectionnement, cause d'accélération de leur succès, ou bien qui ne soient entravées par d'autres, et qui, en outre, ne subissent le contre-coup d'accidents physiques ou physiologiques, tels qu'une disette ou une épidémie, sans parler des accidents politiques. Mais alors, si ce n'est dans l'ensemble, c'est au moins dans le détail que notre forme exemplaire se retrouve. Laissons de côté l'influence perturbatrice des accidents naturels, révolutionnaires ou guerriers. Ne nous occupons ni du redressement de la courbe des vols par la cherté du blé, ni du fléchissement de la courbe de l'ivrognerie par le phylloxéra. La part de ces actions extérieures aisément faite, ou peut être sûr, à l'inspection d'une courbe quelconque, surtout si elle a été dressée suivant les règles posées quelques pages plus haut, que, à partir du moment où, les premiers obstacles franchis, elle a pris un mouvement ascensionnel bien marqué suivant un angle déterminé, toute déviation ascendante vers la verticale révélera l'insertion d'une découverte auxiliaire, d'un perfectionnement, à la date correspondante, et tout abaissement vers l'horizontale, au contraire, comme il résulte de notre loi ci-dessus, le choc d'une invention hostile ¹.

¹ Ou bien l'abaissement, par exemple, n'est qu'apparent. Sous l'ancien régime, comme de nos jours, la consommation du tabac allait progressant toujours, ce dont on avait la preuve par l'accroissement incessant des droits perçus par les fermes générales. De 13 millions en 1730, on était arrivé en 1758, quand une baisse des recettes survint tout à coup, jusqu'à 26 millions. On crut d'abord à un resserrement de la consommation, mais il fut constaté bientôt que la ferme avait été simplement victime d'une fraude organisée sur une immense échelle. Voir à ce sujet le livre de M. Delahante. Une famille de finance au XVIII^e siècle, t. II, p. 312 et suiv. - Notons la progression de la consommation du tabac. Les 13 millions de 1730 sont devenus, en 1835, 74 millions, puis 153 en

Et, si nous étudions à part l'effet produit par chacun des perfectionnements successifs, nous reconnâtrons que lui-même, conformément à la loi dont il s'agit, a mis un certain temps à se faire accepter, puis s'est répandu très vite, puis moins vite, et enfin a cessé de se répandre davantage. - Est-il nécessaire de rappeler l'extension, non pas subite, mais prodigieuse après un temps d'essai, que chaque amélioration de la machine à tisser, du télégraphe électrique, de l'acération, etc., a donné au commerce des tissus, à l'activité télégraphique, à la production de l'acier ? Et chacune n'est-elle pas due à un nouvel inventeur qui s'est inséré sur les premiers ? Mais, quand un débouché inattendu a été ouvert à une industrie locale, par exemple, à celle du fer, grâce à une suppression de douanes intérieures ou à un traité international qui a doublé ou triplé la vente de ses produits, ne verrons-nous pas encore là un simple confluent heureux de deux grands courants imitatifs dont l'un a eu pour source Adam Smith, et l'autre, s'il faut en croire la mythologie, Tubalcaïn, ou n'importe quel autre premier aïeul de nos métallurgistes ? Voyez, à telle date, se soulever subitement la courbe des incendies ou celle des séparations de corps, cherchez et vous trouverez pour explication du premier fait l'invention des compagnies d'assurances importée dans le pays, à la date correspondante; pour explication du second, l'invention législative, immédiatement antérieure, de l'assistance judiciaire, qui permet aux pauvres gens de plaider pour rien.

Quand, par exception, une courbe irrégulière de statistique est réfractaire à l'analyse précédente et refuse de se résoudre en courbes ou en fragments de courbes normales, c'est qu'elle est insignifiante en soi, fondée sur des dénombrements peut-être curieux, mais nullement instructifs, d'unités dissemblables, d'actes ou d'objets arbitrairement groupés, à travers lesquels cependant un ordre soudain apparaît si la présence d'un désir ou d'une croyance déterminés vient à s'y révéler au fond. - Regardons le tableau des dépenses faites annuellement pour les travaux publics de l'État français depuis 1833 jusqu'à nos jours. Rien de plus tortueux que la série de ces chiffres annuels, quoique, dans l'ensemble, elle accuse une progression remarquable, mais point continue. J'observerai seulement que, de 1843 à 1849, ces chiffres, grossis brusquement, se maintiennent à un niveau très élevé de 120 millions environ d'où ils redescendent très vite ensuite. Cette élévation brusque, on le sait, est due à la construction des chemins de fer entreprise à cette époque. Ce qui revient à dire que, à cette époque, le rayonnement imitatif de cette invention est venu interférer en France avec les autres rayonnements imitatifs de découvertes bien plus anciennes, qui constituent l'ensemble des autres travaux publics (routes, ponts, canaux, etc.) - Le malheur est, sans doute, pour la régularité de la série, que l'État s'est mêlé de la chose, qu'il a monopolisé ce nouveau genre de travail, et substitué de la sorte à la continuité de progression que l'initiative privée, laissée à elle-même, n'eût point manqué de produire, la discontinuité propre aux explosions intermittentes de la volonté collective appelées lois. Mais, malgré tout, sous ces soubresauts de chiffres que l'intervention de l'État offre au statisticien interpréteur, il y a une régularité très réelle et incontestable qu'ils nous dissimulent. Pourquoi, en effet, a-t-on volé la loi du 11 juin 1842, qui prescrit l'établissement de notre premier grand réseau de chemin de fer, si ce n'est parce que, avant cette date, l'idée des chemins de fer avait circulé dans le public, et que la confiance, d'abord si faible et si combattue, dans l'utilité de cette nouvelle découverte, ainsi que le désir, d'abord de curiosité seulement, de la voir réalisée, avaient grandi silencieusement ?

1855, et 290 en 1875. Cette marche toutefois tend à se ralentir. Il est à remarquer que les Indiens d'Amérique, après nous avoir initiés aux usages du tabac, ont tout à fait perdu de nos jours l'habitude de fumer et de priser.

Voilà la progression constante et régulière que le tableau ci-dessus nous masque et qui seule pourtant l'explique. Car, n'est-ce pas à cause du cours ininterrompu de cette double progression de confiance et désir suivant sa courbe normale, que nous avons vu dans ces dernières années la Chambre adopter le plan Freycinet et les dépenses pour travaux publics s'élever de nouveau d'une façon effrayante ? - Maintenant, n'est-il pas clair que, si l'on s'était proposé par hasard de mesurer approximativement en chiffres cette progression de l'opinion publique, l'idée de dresser le tableau ci-dessus était certainement la moins appropriée au but ? Il aurait certes mieux valu figurer l'accroissement annuel du nombre des voyages, des voyageurs et des transports de marchandises par voies ferrées.

VI

Les tracés de la statistique et le vol d'un oiseau.

L'œil et l'oreille considérés comme des enregistrements numériques d'ondulations éthérées ou sonores, statistiques figurées de l'univers. Rôle futur probable de la statistique. Définition de l'histoire

[Retour à la table des matières](#)

Après avoir dit ainsi l'objet, le but, les ressources de la statistique sociologique considérée comme l'étude appliquée de l'imitation et de ses lois, j'aurais à parler de ses destinées probables. L'avidité spéciale qu'elle a développée encore plus qu'assouvie, cette soif de renseignements sociaux d'une précision mathématique et d'une impartialité impersonnelle, ne vient que de naître et a l'avenir devant soi. Elle n'en est encore qu'à sa *première phase*. Et avant d'aboutir, comme tout autre besoin, à son terme fatal, elle peut rêver à bon droit d'immenses conquêtes.

Regardons une courbe graphique quelconque, celle des récidives criminelles ou correctionnelles depuis cinquante ans par exemple. Ces traits-là n'ont-ils pas de la physionomie, sinon comme ceux du visage humain, du moins comme la silhouette des monts et des vallées, ou plutôt, puisqu'il s'agit ici de mouvement, - car on dit fort bien en statistique le mouvement de la criminalité, ou des naissances, ou des mariages, - comme les sinuosités, les chutes subies, les brusques relèvements du vol d'une hirondelle ? Je m'arrête à cette comparaison, et je me demande si elle n'est pas spécieuse. Pourquoi, dirais-je, les dessins statistiques tracés à la longue sur ce papier par des accumulations de crimes et de délits successifs transmis en procès-verbaux aux parquets, des parquets, en états annuels, au bureau de statistique à Paris, et de ce bureau, en volumes brochés, aux magistrats des divers tribunaux, pourquoi ces silhouettes, qui expriment, elles aussi, et traduisent aux yeux des amas et des séries de faits coexistants ou successifs, sont-elles réputées seules symboliques, tandis que la ligne tracée dans ma rétine par le vol d'une hirondelle est jugée une réalité inhérente à l'être même qu'elle exprime et qui consisterait essentiellement, ce nous semble, en figures mobiles, en mouvements dans l'espace figuré ? Est-ce que, au fond, il y a moins de symbolisme ici que là ? Est-ce que mon image rétinienne, ma *courbe*

graphique rétinienne du vol de cette hirondelle n'est pas seulement l'expression d'un amas de faits (les divers états de cet oiseau) que nous n'avons aucune raison de regarder comme analogues le moins du monde à notre impression visuelle?

S'il en est ainsi, et les philosophes me l'accorderont sans trop de peine, poursuivons.

La différence la plus saisissable qui subsiste dès lors entre les courbes graphiques des statisticiens et les images visuelles, c'est que les premiers coûtent de la peine à l'homme qui les trace et même à celui qui les interprète, tandis que les secondes se font en nous et sans nul effort de notre part, et se laissent interpréter le plus facilement du monde; c'est encore que les premières sont tracées longtemps après l'apparition des faits et la production des changements *qu'elles* traduisent *de* la manière la plus intermittente, la plus irrégulière aussi bien que la plus tardive, tandis que les secondes nous révèlent ce qui vient de se faire ou ce qui est même en train de se faire, et nous le révèlent toujours régulièrement, sans interruption. Mais si l'on prend à part chacune de ces différences, on verra qu'elles sont toutes plus apparentes que réelles, et qu'elles se réduisent à des différences de degrés. Si la statistique continue à faire les progrès qu'elle a faits depuis plusieurs années, si les informations qu'elle nous fournit vont se perfectionnant, s'accéléralant, se régularisant, se multipliant toujours, il pourra venir un moment où, de chaque fait social en train de s'accomplir, il s'échappera pour ainsi dire automatiquement un chiffre, lequel ira immédiatement prendre son rang sur les registres de la statistique continuellement communiquée au public et répandue en dessins par la presse quotidienne. Alors, on sera en quelque sorte assailli à chaque pas, à chaque coup d'œil jeté sur une affiche ou un journal, d'informations statistiques, de renseignements précis et synthétisés sur toutes les particularités de l'état social actuel, sur les hausses ou les baisses commerciales, sur les exaltations ou les attiédissements politiques de tel ou de tel parti, sur le progrès ou le déclin de telle ou telle doctrine, etc., etc., exactement de même que, en ouvrant les yeux, on est assailli de vibrations éthérées qui vous renseignent sur le rapprochement ou l'éloignement de ce qu'on appelle un corps ou tel corps, et sur toutes autres choses du même genre, intéressantes au point de vue de la conservation et du développement de nos organes, comme les *nouvelles* précédentes au point de vue de la conservation et du développement de notre être social, de notre réputation et de notre fortune, de notre pouvoir et de notre honneur.

Par suite, en admettant un perfectionnement et une extension de la statistique poussés à ce point, ses bureaux seraient tout à fait comparables à l'œil ou à l'oreille. Comme l'œil ou l'oreille, ils synthétiseraient, pour nous éviter cette peine, des collections d'unités similaires dispersées, et nous présenteraient le résultat clair, net, liquide de cette élaboration. Et certainement, dans ce cas, il n'en coûterait pas plus à un homme instruit de se tenir constamment au courant des moindres changements de l'opinion religieuse et politique du moment, qu'à une vue affaiblie par l'âge de reconnaître un ami à distance ou de voir venir un obstacle assez à temps pour ne pas le heurter. Un jour viendra, espérons-le, où un député, un législateur, appelé à réformer la magistrature ou le code pénal, et ignorant (par hypothèse) la statistique criminelle, sera chose aussi introuvable, aussi inconcevable que pourrait l'être de nos jours un cocher d'omnibus aveugle ou un chef d'orchestre sourd ¹.

¹ Suivant. Burckhardt, Venise et Florence auraient été le berceau de la statistique. « Flottes, armées, tyrannie et influence politique, tout cela était inscrit par *Doit* et *Avoir* comme dans un grand-livre. » Dès 1288, nous trouvons une statistique minutieuse à Milan. A vrai dire, de tout temps, il a

Je dirais donc volontiers que nos sens font pour nous, chacun à part et à leur point de vue spécial, la statistique de l'univers extérieur. Leurs sensations propres sont en quelque sorte leurs tableaux graphiques spéciaux. Chaque sensation, couleur, son, saveur, etc., n'est qu'un *nombre*, une collection d'innombrables unités similaires de vibrations représentées en bloc par ce chiffre singulier. Le caractère affectif des diverses sensations est tout simplement leur marque distinctive, analogue à la différence qui caractérise les chiffres de notre numération. Que nous apprend le son de ce *do*, de ce *ré*, de ce *mi*, sinon qu'il y a dans l'air ambiant, pendant telle unité de temps, tel nombre proportionnel par seconde de vibrations dites sonores ? Que signifie la couleur rouge, bleue, jaune, verte, etc., si ce n'est que l'éther est agité de tel nombre proportionnel de vibrations dites lumineuses, pendant telle unité de temps ?

Le tact, comme sens de la température, n'est aussi qu'une statistique des vibrations caloriques de l'éther, et, comme sens de la résistance et du poids, qu'une statistique de nos contractions musculaires. Seulement, à la différence des impressions de la vue et de l'ouïe, celles du toucher se suivent sans proportions définies; il n'y a pas de gamme tactile. De là l'infériorité relative de ce dernier sens. Ainsi font les statisticiens quand ils négligent de joindre aux chiffres bruts qu'ils nous fournissent leur rapport proportionnel. Quant à l'odorat et au goût, s'ils sont jugés, et à bon droit, tout à fait inférieurs, n'est-ce pas parce que, en mauvais statisticiens qu'ils sont, ne se conformant pas à nos règles élémentaires, ils se contentent de chiffres mal faits, expression d'additions mal faites où les unités les plus dissemblables, vibrations nerveuses de toutes sortes et actions chimiques, ont été groupées pêle-mêle, comparables au désordre d'un mauvais budget ?

On a pu observer que certains journaux donnent quotidiennement des courbes graphiques qui expriment les variations des diverses valeurs de la Bourse et autres changements utiles à connaître. Reléguées à la quatrième page, ces courbes tendent à envahir les autres, et bientôt peut-être, dans l'avenir à coup sûr, elles prendront les places d'honneur, quand, saturées de déclamations et de polémiques comme les esprits très lettrés commencent à l'être de littérature, les populations ne rechercheront plus dans les journaux que des avertissements précis, froids et multipliés. Les feuilles publiques alors deviendront socialement ce que sont vitalelement les organes des sens. Chaque bureau de rédaction ne sera plus qu'un confluent de divers bureaux de statistique, à peu près comme la rétine est un faisceau de nerfs spéciaux apportant chacun son impression caractéristique, ou comme le tympan est un faisceau de nerfs acoustiques. Pour le moment, la statistique est une sorte d'œil embryonnaire, pareil à celui de ces animaux inférieurs qui y voient juste assez pour reconnaître l'approche d'un ennemi ou d'une proie; mais c'est déjà un grand service qu'elle nous rend, et elle peut nous empêcher ainsi de courir des dangers sérieux.

L'analogie est manifeste ; elle se fortifie si l'on compare le rôle des sens dans toute l'animalité, depuis le plus bas jusqu'au plus haut degré de l'échelle intellectuelle, au rôle des journaux pendant le cours de la civilisation. Pour le mollusque, pour l'insecte, pour le quadrupède même, les sens ne se bornent pas à être des moniteurs de l'intelligence presque tout entière, d'autant plus importants qu'ils sont plus imparfaits. Mais leur mission s'amointrit en se précisant, et ils se subordonnent en se perfectionnant, à mesure qu'on s'élève vers l'homme. Pareillement, dans les civilisations

du y avoir dans les États les plus insouciantes et les plus ignorantes quelques embryons de statistique, de même que les animaux les plus inférieurs ont des sens rudimentaires.

naissantes et inférieures, telles que la nôtre (car nos neveux nous jugeront de haut, comme nous jugeons nos frères inférieurs), les journaux ne fournissent pas seulement à leur lecteur des informations propres à exciter la pensée ; ils pensent pour lui, ils décident pour lui, il est formé et conduit par eux mécaniquement. Le signe certain du progrès de la civilisation chez une classe de lecteurs, c'est la part moindre faite aux phrases et la plus grande part réservée aux faits, aux chiffres, aux renseignements brefs et sûrs, dans le journal qui s'adresse à cette classe. L'idéal du genre, ce serait un journal sans article politique et tout plein de courbes graphiques, d'entrefilets secs ou d'adresses.

On voit que nous ne sommes pas porté à amoindrir le rôle et la mission de la statistique. Toutefois, si importante qu'elle doive devenir, est-ce qu'on ne la surfait pas quand on émet, à propos d'elle, certaine espérance qu'il me faut indiquer en finissant ? Comme on voit ses résultats numériques se régulariser, affecter plus de constance, à mesure qu'elle porte sur de plus grands nombres, on est quelquefois enclin à penser que, bien plus tard, si la marée montante de la population continue à accroître et les grands États à grandir, un moment viendra où tout, dans les phénomènes sociaux, sera réductible en formules mathématiques. D'où l'on induit abusivement que le statisticien pourra un jour prédire l'état social futur aussi sûrement que l'astronome la prochaine éclipse de Vénus. En sorte que la statistique serait destinée à plonger toujours plus avant dans l'avenir comme l'archéologie dans le passé.

Mais nous savons par tout ce qui précède que la statistique est circonscrite dans le champ de l'imitation et que celui de l'invention lui est interdit. L'avenir sera ce que seront les inventeurs, qu'elle ignore, et dont les apparitions successives n'ont rien de formulable en loi véritable. L'avenir en cela sera semblable au passé ; il n'appartient pas non plus à l'archéologue, qui constate les procédés d'art ou de métier dont un ancien peuple a fait usage à une époque de son histoire, de dire précisément quels ont été à une époque antérieure les procédés que ceux-ci ont remplacés. Comment le statisticien en sens inverse sera-t-il plus heureux ? Loin de diminuer, l'empire des grands hommes, perturbateurs éventuels des courbes prévues, ne peut que s'accroître ; le progrès de la population ne fera qu'étendre leur clientèle imitatrice ; le progrès de la civilisation ne fera que faciliter, qu'accélérer l'imitation de leurs exemples, en même temps que multiplier un certain temps les génies inventifs. Plus nous allons, plus, semble-t-il, l'imprévu déborde en nouveautés de tout genre dans la classe gouvernante des découvreurs, pendant que, dans la classe gouvernée des copistes, le prévu s'étale plus uniforme et plus monotone que jamais, mais le prévu à partir de l'imprévu seulement.

Cependant, à y regarder de plus près, le progrès a plutôt stimulé l'ingéniosité de l'imitation, simulant l'invention, qu'elle n'a fécondé le génie inventif. L'invention vraie, celle qui mérite ce nom, devient chaque jour plus difficile, et il ne se peut dès lors qu'elle ne devienne pas, demain ou après-demain, chaque jour plus rare. Il faudra donc qu'elle s'épuise enfin, car le cerveau d'une race donnée n'est pas susceptible d'une extension indéfinie. Par suite, plus tôt ou plus tard, toute civilisation, asiatique ou européenne, n'importe, est appelée à heurter sa propre limite et à tourner dans son cercle sans fin. - Alors, sans doute, la statistique aurait le don de prophétie qu'on lui promet. Mais nous sommes loin de ce rivage. Tout ce qu'on peut dire en attendant, c'est que, le sens des inventions futures étant déterminé en grande partie par la direction des inventions antérieures, et la part de celles-ci devenant, par leur accumulation, de plus en plus prépondérante, les prédictions déduites de la statistique

pourront être hasardées un jour avec quelque probabilité; de même que, avec assez de vraisemblance aussi, l'archéologie pourra jeter des lueurs sur les origines de l'histoire.

VII

Les tracés de la statistique et le vol d'un oiseau.

L'œil et l'oreille considérés comme des enregistrements numériques d'ondulations éthérées ou sonores, statistiques figurées de l'univers. Rôle futur probable de la statistique. Définition de l'histoire

[Retour à la table des matières](#)

Il n'est pas inutile de faire remarquer que, au résumé, ce chapitre est une réponse à cette difficile question : qu'est-ce que l'histoire? comme le chapitre précédent a répondu à cette autre : qu'est-ce que la société? on s'est beaucoup demandé, inutilement, quel est le signe distinctif des faits historiques, à quel caractère on reconnaît les événements humains ou naturels qui méritent d'être signalés par l'historien. L'histoire, d'après les érudits, serait la collection des choses les plus célèbres. Nous dirons plutôt : des choses les plus réussies, c'est-à-dire des initiatives les plus imitées. Telle chose qui a eu un immense succès peut n'avoir eu aucune célébrité; par exemple, un nouveau mot qui se glisse, un jour, dans une langue et l'envahit peu à peu sans attirer l'attention ; un rite religieux, une idée nouvelle, qui fait insensiblement et obscurément son chemin dans le peuple; un procédé industriel, sans nom d'auteur, qui se répand à travers le monde. Il n'est pas de fait vraiment historique en dehors de ceux qui peuvent être rangés dans l'une des trois catégories suivantes : 1^e le progrès ou le déclin d'un genre d'imitation ; 2^e l'apparition d'une de ces combinaisons d'imitations différentes que je nomme des inventions, imitées à leur tour ; 3^e les actions, soit des personnes humaines, soit même des forces animales, végétales, physiques, qui ont pour effet d'imposer des conditions nouvelles à la propagation des imitations quelconques dont elles modifient le cours et les rapports. - À ce dernier point de vue donc, une éruption volcanique, l'affaissement d'une île ou d'un continent, une éclipse même, quand elle a occasionné la défaite d'une armée superstitieuse, et, à plus forte raison, une maladie accidentelle ou la mort d'un grand personnage, peuvent avoir une importance historique égale et semblable à celle d'une bataille, d'un traité de paix, d'une alliance entre États. Souvent l'issue d'une guerre, où s'est joué le sort d'une civilisation, a dépendu d'une intempérie; la rigueur de l'hiver de 1811 a influé sur les destinées de la France et de la Russie au même titre que le plan de campagne adopté par Napoléon. Considérée de la sorte, l'histoire pragmatique, et même anecdotique, reprend son rang, que les philosophes lui ont souvent contesté. Il n'en est pas moins vrai que, en somme, le *destin des imitations* est la seule chose qui intéresse l'histoire, et que c'est là sa véritable définition.

Les lois de l'imitation (2^e édition, 1895)

Chapitre V

Les lois logiques de l'imitation

Pourquoi, dans les inventions en présence, les unes sont imitées, les autres non. Raisons d'ordre naturel et d'ordre social, et parmi celles-ci, raisons logiques et influences extra-logiques. Exemple linguistique

[Retour à la table des matières](#)

La statistique nous fournit, pour chaque espèce de propagation imitative isolément considérée, une sorte de loi empirique, formule graphique de causes très complexes. Il s'agit, maintenant, de dégager les lois générales, vraiment dignes du nom de science, qui régissent toutes les imitations, et, dans ce but, il faut étudier séparément les diverses catégories de causes, précédemment confondues.

Pourquoi, parmi cent innovations diverses simultanément imaginées, - qu'il s'agisse de formes verbales, d'idées mythologiques, ou de procédés industriels et autres, - y en a-t-il dix qui se répandent dans le public à l'exemple de leurs auteurs, et quatre-vingt-dix qui restent dans l'oubli? Voilà le problème. Pour y répondre avec ordre et méthode, divisons d'abord en causes physiques et causes sociales, les influences qui ont favorisé la diffusion des innovations réussies, et contrarié le succès des autres. Mais écartons dans cet ouvrage les causes du premier genre, celles par exemple, qui, dans un climat méridional, feront préférer les mots nouveaux composés de voyelles sonores aux mots nouveaux formés de voyelles sourdes, et l'inverse dans le nord. Il y a ainsi, en mythologie, en technique industrielle ou artistique, en politique, beaucoup de particularités qui tiennent à la conformation du larynx ou de

l'oreille chez chaque race, à ses prédispositions cérébrales, à la nature de sa faune, de sa flore, de ses météores habituels. Laissons tout cela de côté. -Ce n'est pas, d'ailleurs, que tout cela n'ait son importance réelle en sociologie; et, par exemple, il est intéressant d'étudier l'influence exercée sur le cours entier d'une civilisation par la nature d'une production spontanée du sol où, pour la première fois, elle a pris naissance. Suivant qu'elle est née dans une vallée fertile ou dans une steppe plus ou moins abondantes en pâturages, les conditions du travail sont différentes, et, par suite, celles du groupement domestique, puis des institutions politiques. Il faut savoir gré aux savants qui se livrent aux recherches de cet ordre, aussi utiles en sociologie que le sont en biologie les études relatives aux modifications d'une espèce vivante par l'action du climat ou, en général, du milieu. Mais l'erreur serait de croire que, parce qu'on a constaté ces adaptations d'un type vivant donné ou d'un type social donné - car il faut d'abord que ce type existe - à des phénomènes extérieurs, on les a expliqués. Cette explication, il faut la demander aux lois qui régissent les rapports intérieurs des cellules vivantes et des cerveaux associés. Voilà pourquoi, m'occupant ici de sociologie pure et abstraite, non concrète et appliquée, je dois écarter les considérations de l'ordre indiqué ci-dessus.

Maintenant, les causes sociales sont de deux sortes: logiques ou non logiques. Cette distinction a la plus grande importance. Les causes logiques agissent quand l'innovation choisie par un homme l'est parce qu'elle est jugée par lui plus utile ou plus vraie que les autres, c'est-à-dire plus d'accord que celles-ci avec les buts ou les principes déjà établis en lui (par imitation toujours). Ici, il n'y a en présence que des inventions ou des découvertes anciennes ou récentes, abstraction faite de tout prestige ou de tout discrédit attaché à la personne de leurs colporteurs, ou au temps et au lieu d'où elles proviennent. Mais il est très rare que l'action logique s'exerce de la sorte dans toute sa pureté. En général, les influences extra-logiques, auxquelles je viens de faire allusion, interviennent dans le choix des exemples à suivre, et souvent les plus mauvais logiquement sont préférés à raison de leur origine ou même de leur date, comme nous le verrons plus loin.

Si l'on n'a égard constamment à ces distinctions nécessaires, il est impossible de rien comprendre aux phénomènes sociaux les plus simples. La linguistique, notamment, qui me paraît pouvoir se débrouiller sans peine, par l'application de ces idées (si un linguiste de profession nous faisait l'honneur de les adopter), n'est qu'un écheveau inextricable sans cela. Les linguistes cherchent les lois qui leur paraissent devoir régler la formation et la transformation des langues. Mais, jusqu'ici, ils n'ont pu formuler que des règles sujettes à de très nombreuses exceptions, en ce qui concerne le changement des sons (lois phonétiques), ou le changement des sens, l'acquisition de nouveaux mots par la combinaison d'anciens radicaux, ou celle de nouvelles formes grammaticales par modification des formes anciennes, etc. Pourquoi ? Parce que, à vrai dire, l'imitation seule, et nullement l'invention, est soumise à des lois proprement dites. Or, ce sont toujours de petites inventions successives qui ont dû s'accumuler pour former ou transformer un idiome. Aussi faut-il commencer par faire une large part, en linguistique, à l'accident et à l'arbitraire, d'origine individuelle, par suite duquel, entre autres particularités, les racines d'une langue s'élèvent à tel chiffre, sont faites de trois consonnes ici et d'une seule syllabe ailleurs, pourquoi telle désinence et non telle autre a été affectée à la désignation d'une nuance de la pensée. Cette part faite à la fois à l'invention et aux influences d'ordre physiologique ou climatérique, il reste un grand domaine ouvert aux lois linguistiques.

En effet, dans une large mesure, et à partir des données, je ne dirai pas géniales, mais irrationnelles et capitales à la fois, dont je viens de parler, il est une foule de petites inventions linguistiques dont l'idée a été suggérée à leurs premiers auteurs inconnus par voie *d'analogie*, c'est-à-dire par imitation de soi ou d'autrui ¹ ; et c'est par là qu'elles sont susceptibles d'être légiférées. Le premier qui a eu l'idée, pour exprimer l'aptitude au respect, d'ajouter au radical de *veneratio* la désinence *bilis*, déjà employée, par hypothèse, dans la combinaison *amabilis*, ou qui a créé *germanicus* sur le modèle *d'italicus*, a été un inventeur sans le savoir, mais, en somme, il *a été imitatif en inventant*. Toutes les fois qu'une désinence quelconque s'est ainsi étendue et généralisée de proche en proche, et, pareillement, une déclinaison ou une conjugaison, il y a eu imitation de soi et d'autrui ; et, dans cette mesure précisément, la formation et la transformation des langues sont soumises à des règles formulables. Mais ces règles, qui doivent nous expliquer pourquoi, parmi plusieurs manières de parler à peu près synonymes et offertes concurremment à l'esprit de la peuplade, de la cité ou de la nation, une seule a prévalu dans l'usage général, sont de deux catégories bien tranchées. Nous voyons, d'une part, ce concours incessant de petites inventions linguistiques, qui se termine toujours par l'imitation de l'une d'elles et l'avortement des autres, aboutir à transformer la langue dans le sens d'une adaptation, plus ou moins rapide et complète, suivant le génie des peuples, à la réalité extérieure et aux fins sociales du langage. Le dictionnaire, en s'enrichissant, correspond à un plus grand nombre d'êtres et de modalités de ces êtres ; la grammaire, par une conjugaison plus flexible des verbes ou un arrangement plus clair et plus logique des phrases, se plie à l'expression de relations plus délicates dans l'espace ou le temps. Une langue devient de plus en plus commode et maniable, quand les voyelles vont s'y adoucissant et s'y différenciant (en sanscrit, tout n'est que sonorités éclatantes, en *a* ou en *o* ; en grec, en latin, l'*e*, l'*u*, l'*ou*, l'*i*, se sont ajoutés au clavier vocal), ou bien quand les mots s'y abrègent, s'y contractent. Aussi des linguistes distingués, tels que M. Régnaud ², ont-ils élevé à la hauteur d'une loi, dans la famille indo-européenne, l'adoucissement vocalique et la contraction des mots. Le fait est que, en zend, en grec, en latin, en français, en anglais, en allemand, etc., l'*e* se montre, « dans une infinité de cas, comme le substitut affaibli de *a*, » tandis que « jamais ou presque jamais l'inverse n'a lieu ». Joli exemple, entre parenthèses, d'irréversibilité linguistique, si la règle énoncée pouvait être admise sans réserve.

Mais, d'autre part, nous voyons que, même dans les idiomes les plus parfaits, même dans la langue grecque, dont on a pu dire « que sa conjugaison est un modèle définitif de logique appliquée ³ », beaucoup de modifications opérées au cours des âges sont loin d'être des progrès en utilité et en vérité. Est-il utile en rien à la langue grecque d'avoir perdu le *j* et le *v* (le digamma), ainsi que la sifflante initiale dans bien des cas, et n'est-ce point là plutôt une cause d'infériorité ? Est-ce que, contrairement à la loi de contraction des mots, nous n'avons pas vu, en France, succéder à des formes contractées des formes développées, *portique* à *porche*, capital à cheptel, etc. ? C'est qu'ici des influences, où le besoin de logique et de finalité n'entraîne pour rien, ont été prépondérantes ; dans le dernier exemple choisi, nous savons que des littérateurs en renom ont créé de toutes pièces, par imitation servile du latin, des mots tels que

¹ Tous les philologues reconnaissent le rôle immense de l'analogie dans l'objet de leur science. Voir surtout Sayce à ce sujet.

² Voir ses *Essais de linguistique évolutionniste* déjà cités.

³ Ainsi s'exprime Curtius l'historien, d'après son frère le philologue, dans son *Histoire grecque*, t. I.

portique et capital, et, par le prestige inhérent à leur personne, sont parvenus à les mettre en circulation ¹.

Mais je ne veux pas m'étendre davantage sur la linguistique. Il me suffit d'avoir indiqué, par ces quelques remarques, la portée des lois que nous avons à formuler. Dans ce chapitre, les lois logiques nous occuperont exclusivement.

I

Ce qui est imité, c'est croyance ou désir, antithèse fondamentale.

La formule spencérienne. Le progrès social et la méditation individuelle. Le besoin d'invention et le besoin de critique ont même source. Progrès par substitution et progrès par accumulation d'inventions

[Retour à la table des matières](#)

L'invention et l'imitation sont l'acte social élémentaire, nous le savons. Mais quelle est la substance ou la force sociale dont cet acte est fait ; dont il n'est que la forme ? En d'autres termes, qu'est-ce qui est inventé ou imité ? Ce qui est inventé ou imité, ce qui est imité, c'est toujours une idée ou un vouloir, un jugement ou un dessein, où s'exprime une certaine dose de croyance et de désir, qui est en effet toute l'âme des mots d'une langue, des prières d'une religion, des administrations d'un État, des articles d'un code, des devoirs d'une morale, des travaux d'une industrie, des procédés d'un art. La croyance et le désir : voilà donc la substance et la force, voilà aussi les deux quantités psychologiques ² que l'analyse retrouve au fond de toutes les

¹ Nous savons aussi que lorsqu'un dialecte, primitivement en lutte avec un grand nombre d'autres sur un territoire tel que la Grèce ou la France du moyen âge, finit par supplanter tous ses rivaux et les refouler au rang de patois, il ne doit pas toujours, et ne doit jamais uniquement ce privilège, à ses mérites intrinsèques ; il le doit surtout aux triomphes politiques et à la supériorité réelle ou présumée de la province qui le parlait seule d'abord. C'est grâce au prestige de Paris que le parler de l'Isle-de-France est devenu le français. - On voit, en passant, que les mêmes lois de l'imitation nous servent à expliquer les transformations internes d'une langue et sa diffusion au dehors.

² Je me permets de renvoyer le lecteur psychologue à deux articles que j'ai publiés, en août et septembre 1880, dans la *Revue philosophique*, sur la *croyance* et le *désir* et la *possibilité de leur mesure* et qui ont été réédités sans changement dans mes *Essais et mélanges* sociologiques. Depuis lors, mes idées à ce sujet se sont un peu modifiées, mais voici dans quel sens. À présent, je reconnais que j'ai peut-être un peu exagéré le rôle du croire et du désirer en psychologie individuelle, et je n'oserais plus affirmer, avec tant d'assurance, que ces deux aspects du moi sont les seules choses en nous susceptibles de plus et de moins. Mais, en revanche, je leur attribue une importance toujours plus grande en psychologie sociale. Admettons qu'il y ait dans l'âme d'autres quantités, concédons, par exemple, aux psycho-physiciens, en dépit de la remarquable étude de M. Bergson sur les *Données immédiates de la conscience*, si conforme d'ailleurs sur ce point à notre manière de voir, que l'intensité des sensations, considérée à part de l'adhésion judiciaire et de la

qualités *sensationnelles* avec lesquelles elles se combinent; et lorsque l'invention, puis l'imitation, s'en emparent pour les organiser et les employer, ce sont là, pareillement, les vraies quantités sociales. C'est par des accords ou des oppositions de croyances s'entre-fortifiant ou s'entre-limitant, que les sociétés s'organisent ; leurs institutions sont surtout cela. C'est par des concours ou des concurrences de désirs, de besoins, que les sociétés fonctionnent. Les croyances, religieuses et morales principalement, mais aussi juridiques, politiques, linguistiques même (car, que d'actes de foi impliqués dans le moindre discours, et quelle puissance de persuasion, aussi irrésistible qu'inconsciente, possède sur nous notre langue maternelle, vraiment maternelle en cela !), sont les forces plastiques des sociétés. Les besoins, économiques ou esthétiques, sont leurs forces fonctionnelles.

Ces croyances et ces besoins, que l'invention et l'imitation spécifient et qu'en ce sens elles créent, mais qui virtuellement préexistent à leur action, ont leur source profonde au-dessous du monde social, dans le monde vivant. C'est ainsi que les forces plastiques et les forces fonctionnelles de la vie, spécifiées, employées par la génération, ont leur source au-dessous du monde vivant, dans le monde physique, et que les forces moléculaires et les forces motrices de celui-ci, régies par l'ondulation, ont aussi leur source, insondable à nos physiciens, dans un monde hypophysique que les uns nomment Noumènes, les autres Énergie, les autres Inconnaissable. Énergie est le nom le plus répandu de ce mystère. Par ce terme unique on désigne une réalité qui, comme on le voit, est toujours double en ses manifestations ; et cette bifurcation éternelle, qui se reproduit sous des métamorphoses surprenantes à chacun des étages superposés de la vie universelle, n'est pas le moindre des traits communs à signaler entre eux. Sous les appellations diverses de matière et de mouvement, d'organes et de fonctions, d'institutions et de progrès, cette grande distinction du statique et du dynamique, où rentre aussi celle de l'Espace et du Temps, partage en deux l'univers entier.

Il importe de la poser tout d'abord et de bien établir la relation de ses deux termes. Il y a une intuition profonde au fond de la formule spencérienne de l'Évolution, suivant laquelle toute évolution serait un gain de matière accompagné d'une perte relative de mouvement, et toute dissolution l'inverse. Cela peut signifier, si l'on modifie un peu cette pensée et si on la traduit dans une langue moins matérialiste, que

force d'attention dont elles sont l'objet, change de degré sans changer de nature et se prête, par suite, aux mesures des expérimentateurs ; il n'en est pas moins vrai que, au point de vue social, la croyance et le désir se signalent par un caractère unique, très propre à les distinguer de la simple sensation. Ce caractère consiste en ce que la contagion de l'exemple mutuel s'exerce socialement sur les croyances et les désirs similaires pour les renforcer, et sur les croyances et les désirs contraires pour les affaiblir ou les renforcer, suivant les cas, chez tous ceux qui les ressentent en même temps et ont conscience de les ressentir ensemble ; tandis que la sensation visuelle ou auditive qu'on éprouve, au théâtre par exemple, au milieu d'une foule attentive au même spectacle ou au même concert, n'est nullement modifiée en soi par la simultanéité des impressions analogues ressenties par le public environnant. - À quel point d'intensité une croyance ou un désir peut atteindre chez l'individu quand il est ressenti par tout le monde autour de lui, on peut le deviner par certaines étrangetés dont l'histoire s'étonne. Par exemple, même dans l'Italie dépravée, mais croyante encore, de la Renaissance, éclataient de temps en temps des *épidémies de pénitence*, qui, dit Burckhardt, « avaient raison des coeurs les plus endurcis ». Ces épidémies, dont celle de Florence, de 1494 à 1498, sous Savonarole, n'est qu'un cas entre mille, - car après chaque désastre, ou chaque fléau, il en survenait quelque'une - révélaient l'action profonde et constante de la foi chrétienne. Partout où une même foi, où un même idéal, possède ainsi les âmes, il se produit des poussées intermittentes de pareilles contagions. Nous avons, nous, non plus des épidémies de pénitence - sinon sous forme de pèlerinages contagieux, déploiement d'une force de suggestion incomparable - mais des épidémies de luxe, de jeu, de loterie, de spéculations à la Bourse, de gigantesques travaux de chemins de fer, etc. et aussi bien des épidémies de hégélianisme, de darwinisme, etc.

tout développement vivant ou social est un accroissement d'organisation compensé *ou plutôt obtenu* par une diminution relative de fonctionnement. A mesure qu'il grandit en poids et en dimension, qu'il précise et déploie ses formes caractéristiques, un organisme perd de sa vitalité¹, précisément parce qu'il l'a employée ainsi, ce que M. Spencer néglige de dire. À mesure qu'elle s'étend, s'accroît, perfectionne et complique ses institutions, langue, religion, droit, gouvernement, métiers, art, une société perd de sa fougue civilisatrice et progressiste, car elle en a fait cet usage. Autrement dit, elle s'enrichit de croyances plus que de désirs, s'il est vrai que la substance des institutions sociales consiste dans la somme de foi et d'assurance, de vérité et de sécurité, de croyances unanimes en un mot qu'elles incarnent, et que la force motrice du progrès social consiste dans la somme de curiosités et d'ambitions, de désirs solidaires, dont il est l'expression. Le véritable et final objet du désir, donc, c'est la croyance; la seule raison d'être des mouvements du cœur, c'est la formation des hautes certitudes ou des pleines assurances de l'esprit, et plus une société a progressé, plus on trouve en elle, comme chez un esprit mûr, de solidité et de tranquillité, de convictions fortes et de passions mortes, celles-là lentement formées et cristallisées par celles-ci². La paix sociale, la foi unanime en un même idéal ou une même illusion, unanimité qui suppose une assimilation chaque jour plus étendue et plus profonde de l'humanité : voilà le terme où courent, qu'on le veuille ou non, toutes les révolutions sociales. - Tel est le progrès, c'est-à-dire l'avancement du monde social dans les voies logiques.

Or, comment le progrès s'opère-t-il ? - Quand un homme médite sur un sujet donné, une idée lui vient, puis une autre idée, jusqu'à ce que, d'idée en idée, de rature en rature, il saisisse enfin par le bon bout la solution du problème et, à partir de ce moment, coure, de lueur en lumière. N'en est-il pas de même en histoire ? Quand une société élabore quelque grande conception que sa curiosité séculaire pressent avant que sa science, en la développant, la précise, par exemple l'explication mécanique du monde,- ou quelque grande conquête que son ambition rêve avant que son activité la déploie, par exemple la fabrication ou la locomotion ou la navigation à vapeur, que voit-on ? D'abord le problème ainsi posé suscite toutes sortes d'inventions, d'imaginations contradictoires, apparues ici ou là, disparues bientôt, jusqu'à la venue de quelque formule claire, de quelque machine commode, qui fait oublier tout le reste et sert désormais de base fixe à la superposition des perfectionnements, des développements ultérieurs. Le progrès est donc une espèce de méditation collective et sans cerveau propre, mais rendue possible par la solidarité (grâce à l'imitation) des cerveaux multiples d'inventeurs, de savants qui échangent leurs découvertes successives. (Ici la fixation des découvertes par l'écriture, qui permet leur transmission à distance et à de longs intervalles de temps, est l'équivalent de cette fixation des images qui s'accomplit dans le cerveau de l'individu et constitue le cliché cellulaire du souvenir.)

Il en résulte que le progrès social comme le progrès individuel s'opère par deux procédés, la substitution et l'accumulation. Il y a des découvertes ou des inventions qui ne sont que substituables, d'autres qui sont accumulables. De là des combats logiques et des unions logiques. C'est la grande division que nous allons adopter et où nous n'aurons nulle peine à répartir tous les événements de l'histoire.

¹ À masse égale, le corps de l'enfant contient plus d'activité vitale que le corps de l'homme mûr. La vitalité relative de celui-ci a diminué.

² Entendons-nous bien encore une fois : au cours de la civilisation, les besoins se multiplient, mais en s'affaiblissant, et les vérités, les sécurités vont se multipliant plus vite encore et se fortifiant. Le contraste est frappant si l'on prend pour point de départ de l'évolution civilisatrice, la barbarie, et non la sauvagerie, laquelle, telle qu'on peut l'observer de nos jours, est le dernier terme d'une évolution sociale complète en soi, non le premier terme, d'une évolution supérieure.

Du reste, le désaccord entre un nouveau besoin qui surgit et les besoins anciens, entre une idée scientifique nouvelle et certains dogmes religieux, n'est pas toujours senti immédiatement, ou ne met pas toujours le même temps à se faire sentir, dans les diverses sociétés. Et quand il est senti, le désir d'y mettre fin n'est pas toujours d'égale force. Son intensité, sa nature varient, d'après les temps et les lieux. Il existe, en effet, une *Raison* pour les sociétés, comme pour les individus; et cette Raison, pour celles-là, comme pour ceux-ci, n'est qu'un besoin comme un autre, un besoin spécial, plus ou moins développé par ses satisfactions mêmes, à la manière des autres besoins, et né aussi des inventions ou des découvertes qui l'ont satisfait, c'est-à-dire des systèmes ou des programmes, des catéchismes ou des constitutions qui, en commençant à rendre les idées et les volontés plus cohérentes, ont créé et activé le désir de leur cohésion. Il s'agit bien ici d'une force vraie, qui réside dans le cerveau des individus, qui s'élève ou s'abaisse, dévie à droite ou à gauche, se tourne vers tel ou tel objet, suivant les époques ou les pays; tantôt se réduit à une brise insignifiante, tantôt devient un ouragan, aujourd'hui s'attaque aux gouvernements politiques, hier aux religions ou avant-hier aux langues, demain à l'organisation industrielle, un autre jour aux sciences, mais ne s'arrête point dans son labeur incessant, régénérateur ou révolutionnaire.

Ce besoin, ai-je dit, a été suscité et accru par une suite d'initiatives et d'initiations; mais autant vaut dire par une suite d'imitations, puisqu'une innovation non imitée est comme n'existant pas socialement. Par conséquent, tous les ruisseaux ou les rivières de foi et de désir, qui se heurtent ou s'abouchent dans la vie sociale, quantités dont la logique sociale, sorte d'algèbre, règle les soustractions et les additions, - tous, y compris même le désir de cette sommation totale et la foi dans sa possibilité, - sont dérivés de l'imitation. Car, rien ne se fait tout seul en histoire, pas même son unité toujours incomplète; fruit séculaire d'efforts constants plus ou moins réussis. Un drame, il est vrai, une pièce de théâtre, fragment d'histoire où se mire le tout, est un accord logique, difficile et graduel, qui a l'air de se faire tout seul sans avoir été voulu par personne; mais on sait que cette apparence est trompeuse, et cet accord ne s'opère si rapidement, si infailliblement, que parce qu'il répond à un besoin impérieux d'unité éprouvé par le dramaturge, et aussi par son public, auquel il l'a suggéré.

Il n'est pas jusqu'au *besoin d'invention* qui n'ait la même origine. A vrai dire, il complète le besoin d'unification logique et en fait partie, s'il est vrai que la logique, comme je pourrais le montrer, soit à la fois un problème de maximum et un problème d'équilibre. Un peuple devient d'autant plus inventif et avide de nouvelles découvertes, à une époque donnée, qu'il a plus inventé et découvert à cette époque; et c'est par imitation aussi que cette haute avidité gagne les intelligences dignes d'elle. Or, les découvertes sont un gain de certitude, les inventions un gain de confiance et de sécurité. Le besoin de découvrir et d'inventer est donc la double forme que revêt la tendance au maximum de foi publique. Cette tendance créatrice, propre aux esprits synthétiques et assimilateurs, alterne souvent, parfois marche de front, mais en tous cas s'accorde toujours avec la tendance critique à l'équilibre des croyances par l'élimination des inventions ou des découvertes en contradiction avec la majorité des autres. Tour à tour le vœu de majoration ou le vœu d'épuration de foi est plus pleinement satisfait; mais, en général, leurs accès coïncident ou se suivent de près. Car, précisément parce que l'imitation est leur source commune, l'un et l'autre, aussi bien le besoin d'une foi pleine que celui d'une foi stable, ont un degré d'intensité proportionné, *coeteris paribus*, au degré d'animation de la vie sociale, c'est-à-dire à la multiplicité des rapports de personne à personne. Pour qu'une bonne combinaison

d'idées éclaire les esprits d'une nation, il faut qu'elle luise d'abord dans un cerveau isolé ; et elle aura d'autant plus de chance de se produire ainsi, que les échanges intellectuels d'esprit à esprit seront plus fréquents. Pour qu'une contradiction entre deux institutions, entre deux principes, soit gênante dans une société, il faut qu'elle y ait été d'abord remarquée par un esprit plus sagace que les autres, par un penseur systématique qui, dans ses efforts conscients pour unifier son faisceau d'idées, a été arrêté par cette difficulté et l'a signalée ; d'où l'importance sociale des philosophes ; et plus il y aura de stimulations mutuelles des esprits, et, par suite, de mouvements d'idées dans une nation, plus cette difficulté y sera aisée à apercevoir.

Par exemple, les rapports, les contacts d'homme à homme s'étant multipliés au delà de toute espérance dans le courant de notre siècle, par suite des inventions locomotrices, et l'action de l'imitation y étant devenue très forte, très large et très prompte, on ne doit pas s'étonner d'y voir la passion des réformes sociales, des réorganisations sociales rationnelles et systématiques, prendre les proportions que l'on sait, de même que la passion des conquêtes sociales, surtout industrielles, sur la nature, n'a plus connu de frein, à force d'avoir déjà conquis. Après le siècle des découvertes, donc (n'est-ce pas le nom que mérite le nôtre?), on peut prédire, à coup sûr, un siècle d'harmonisation des découvertes ; la civilisation exige à la fois ou successivement cet afflux et cet effort.

Dans leurs phases peu inventives, à l'inverse, les sociétés sont aussi peu critiques, et réciproquement. Elles acceptent de divers côtés, par mode, ou reçoivent de divers passés, dont elles héritent par tradition, les croyances les plus contradictoires ¹, sans que personne s'avise de remarquer ces

Contradictions ; mais, en même temps, elles portent en elles, par suite de ces apports multiples, bien des idées et des connaissances éparses, qui, vues sous un certain angle, révéleraient leur mutuelle et féconde confirmation, dont nul esprit ne s'aperçoit. De même, elles empruntent curieusement aux nations voisines différentes ou gardent pieusement en héritage de leurs différentes parentés, les arts, les industries les plus dissemblables, qui développent en elles des besoins mal conciliables, des courants d'activité en opposition les uns avec les autres ; et ces *antinomies pratiques*, aussi bien que les contradictions théoriques qui précèdent, ne sont senties et formulées par personne, quoique tout le monde souffre du malaise entretenu par elles. Mais, en même temps, ces peuples primitifs ne voient point que, parmi leurs procédés artistiques, leurs outils mécaniques, il en est de propres à se prêter le plus grand secours, à concourir puissamment au même but, l'un servant à l'autre de moyen efficace, comme certaines perceptions servent d'intermédiaire explicatif à certaines hypothèses qu'elles confirment.

On a connu longtemps séparément la pierre à broyer le blé et la roue à aubes sans se douter que, moyennant un certain artifice (c'est-à-dire par une troisième invention, l'idée du moulin ajoutée à ces deux), la seconde pouvait aider extraordinairement la

¹ Par exemple, « le bouddhisme, dit M. Barth, portait en lui la négation, non du régime des castes en général, mais de la caste des brahmanes et cela indépendamment de toute doctrine égalitaire, et sans qu'il y eût de sa part aucune velléité de révolte. Aussi est-il fort possible que cette opposition soit restée assez longtemps inconsciente de part et d'autre. » Mais, à la longue, elle est devenue flagrante. Ce qui n'empêche pas, autre contradiction inconsciente aussi, que le « nom de brahmane resta un titre honorifique du bouddhisme, et qu'à Ceylan il fut donné aux rois, » à peu près comme les noms de comte et de marquis sont des titres recherchés dans notre société démocratique elle-même, bien qu'elle soit la négation des principes féodaux.

première à remplir son office, et la première offrir à la seconde un emploi inespéré. À Babylone déjà, on gravait sur les briques, par impression de caractères mobiles ou de cachets, le nom du fabricant, et on composait des livres ; mais on n'avait pas l'idée de joindre ces deux idées, et de composer des livres au moyen de cachets mobiles, ce qui eût été si simple et eût avancé de quelques milliers d'années l'apparition de l'imprimerie.

Longtemps aussi, la voiture et le piston à vapeur ont coexisté sans qu'on ait songé (toujours moyennant d'autres inventions) à voir dans le piston à vapeur le moyen de faire marcher la voiture. À l'opposé, vers la fin du moyen âge en dissolution, par exemple, combien de goûts de luxe licencieux et païen, importés du monde arabe ou exhumés de l'antiquité, se glissaient, se faufilaient à travers les meurtrières des châteaux et les vitraux des monastères, et y formaient des mélanges hardis, nullement choquants pour les hommes d'alors, avec les pratiques de piété chrétienne et les mœurs de rudesse féodale subsistantes ! De nos jours encore, combien de buts opposés, contradictoires, ne se propose pas journellement notre activité industrielle ou nationale ! Cependant, à mesure que l'échange et le frottement des idées, que la communication et la transfusion des besoins sont plus rapides, l'élimination des idées et des besoins les plus faibles par les idées et les besoins les plus forts qu'ils contredisent, s'accomplit plus vite, et, simultanément, en vertu des mêmes causes, les idées et buts qui s'entre-confirment ou s'entr'aident arrivent plutôt à se rencontrer dans un ingénieux esprit. Par ces deux voies, la vie sociale doit atteindre nécessairement un degré d'unité et de force logique inconnu auparavant ¹.

Nous avons montré, dans ce qui précède, comment naît et se développe le besoin de la logique sociale, par lequel seul la logique sociale se fait. Il s'agit de faire voir à présent comment il procède pour se satisfaire. Nous savons déjà qu'il se divise en deux tendances, l'une créatrice, l'autre critique, l'une fertile en combinaisons d'inventions ou de découvertes anciennes accumulables, l'autre en luttes d'inventions ou de découvertes *substituables*. Nous allons étudier à part chacune d'elles, et la seconde avant la première.

¹ On voit maintenant pourquoi le procédé de majoration de foi nationale, qui consiste à expulser du sein d'un peuple ses contradicteurs religieux ou politiques (révocation de l'édit de Nantes, persécutions religieuses de tout genre), est toujours loin d'atteindre son but. On maintient de la sorte, il est vrai, les populations dans l'ignorance des contradictions qui peuvent atteindre leurs croyances ; mais, si le faisceau de celles-ci est maintenu par là, on empêche aussi qu'il en reçoive des accroissements. Car l'ignorance des contradictions, qui émousse le sens critique, stérilise aussi l'imagination et obscurcit la conscience des mutuelles confirmations. D'ailleurs, il vient un moment où, comme dit Colins, l'examen est incompressible.

II

Le duel logique ¹

Tout n'est que duels ou accouplements d'inventions en histoire. L'un dit toujours oui et l'autre non. Duels linguistiques, législatifs, judiciaires, politiques, industriels, artistiques. Développements. Chaque duel est double, chaque adversaire affirmant sa thèse en même temps qu'il nie celle de l'autre. Moment où les rôles se renversent. Duel individuel et duel social. - Dénouement: trois issues possibles

[Retour à la table des matières](#)

Une découverte, une invention apparaît. Il y a deux faits à noter: ses augmentations de foi, par propagation de proche en proche ; et les diminutions de foi qu'elle fait subir à une découverte ou une invention ayant le même objet ou répondant au même besoin, quand elle vient à la rencontrer. Cette rencontre donne lieu au duel logique. Par exemple dans toute l'Asie antérieure, l'écriture cunéiforme s'est propagée longtemps seule, de même que l'écriture phénicienne dans tout le bassin de la Méditerranée. Mais, un jour, ces deux alphabets se sont disputé le terrain de la première, qui, lentement a reculé et a disparu seulement vers le premier siècle de notre ère.

L'histoire des sociétés comme l'évolution psychologique, *étudiée par le menu*, est donc une suite ou une simultanéité de duels logiques (quand ce n'est pas d'unions logiques). Ce qui s'est passé pour l'écriture avait déjà eu lieu pour le langage. Le progrès linguistique s'opère toujours, par imitation d'abord, puis par lutte entre deux langues ou deux dialectes qui se disputent un même pays, et dont l'un refoule l'autre, ou entre deux locutions et deux tournures de phrases qui répondent à la même idée. Cette lutte est un conflit de thèses opposées, impliquées dans chaque mot ou dans chaque tournure qui tend à se substituer à un autre mot ou à une autre forme grammaticale. Si, au moment où je pense au cheval, deux termes, *equus* et *caballus*, empruntés à deux dialectes différents du latin, se présentent ensemble à mon esprit, c'est comme si ce jugement : « il vaut mieux dire *equus* que *caballus* pour désigner cet animal » était contredit en moi par cet autre jugement : « il vaut mieux dire *caballus* que *equus* ». Si pour exprimer le pluriel, j'ai à choisir entre deux terminaisons, *i* et *s*, par exemple, cette option s'accompagne également de jugements au fond contradictoires. Quand les langues romanes se sont formées, des contradictions de ce genre existaient par milliers dans les cerveaux gallo-romains, espagnols, italiens; et le besoin de les résoudre a donné naissance aux idiomes modernes. Ce que les philologues appellent la simplification graduelle des grammaires n'est que le résultat d'un travail d'élimination provoqué par le sentiment vague de ces contradictions implicites. Voilà pourquoi l'italien dit toujours *i* et l'espagnol toujours *s*, par exemple, alors que le latin disait tantôt *i* et tantôt *s*.

¹ Nous disons duel logique, mais nous aurions aussi bien pu dire téléologique, de même que plus loin union logique signifiera aussi bien union téléologique. Nous avons cru devoir mêler les deux points de vue, du moins dans ce chapitre.

J'ai comparé la lutte logique à un duel. C'est qu'en effet, dans chacun de ces combats pris à part, dans chacun de ces faits élémentaires de la vie sociale édités à innombrables exemplaires, les jugements ou les desseins en présence sont toujours au nombre de deux. Avez-vous jamais vu, dans l'antiquité, le moyen âge ou les temps modernes, une bataille à trois ou quatre ? Jamais. Il peut y avoir sept ou huit, dix ou douze armées de nationalités différentes, mais il n'y a que deux camps en présence, de même que, dans le conseil de guerre qui a précédé la bataille, il n'y a eu que deux opinions à la fois, en face et en lutte, à propos de chaque plan, à savoir celle qui le préconisait et l'ensemble de celles qui s'accordaient à le blâmer. Il est visible que le différend, la querelle à vider, sur un champ de bataille, se résume toujours en un oui opposé à un *non*. Tel est, au fond, tout *casus belli*. Sans doute, celui des deux adversaires qui nie l'autre (guerres religieuses principalement) ou qui contrecarre son dessein (guerres politiques), a bien sa thèse ou son dessein aussi; mais c'est seulement en tant que négation ou obstacle, plus ou moins implicite ou explicite, direct ou indirect, que sa pensée ou sa volonté rend le conflit inévitable. Voilà pourquoi, par exemple, quel que soit dans un pays le nombre des partis politiques et des fractions de partis, il n'y a jamais, à propos de chaque question, qu'une dualité, celle du gouvernement et de ce qu'on appelle l'opposition, fusion de partis hétérogènes réunis par leur côté négatif.

Eh bien, cette remarque doit s'étendre à tout. Partout et toujours la continuité apparente de l'histoire se décompose en petits ou grands événements, distincts et séparables, qui sont des *questions suivies de solutions*. Or, une question est, pour les sociétés comme pour les individus, une indécision entre une affirmation et une négation, ou entre un but et un obstacle; et une solution, comme nous le verrons plus loin, n'est que la suppression de l'un des deux adversaires ou de leur contrariété. Nous ne parlons, pour le moment, que des questions. Ce sont vraiment des discussions logiques. L'un dit oui et l'autre dit non. L'un veut oui et l'autre veut non. Dans la catégorie dû langage ou de la religion, du droit ou du gouvernement, n'importe, la distinction du côté oui et du côté non est aisée à trouver.

Dans le duel linguistique élémentaire dont nous avons parlé plus haut, le terme ou la locution reçus *affirment*, et le terme ou la locution nouveaux *nient*. Dans le duel religieux, le dogme officiel affirme, le dogme hérétique nie, comme plus tard, quand la science tend à remplacer la religion, la théorie admise est l'affirmation niée par la théorie nouvelle. Les luttes juridiques sont de deux sortes : l'une au sein de chaque parlement ou de chaque cabinet qui délibère sur une loi ou un décret, l'autre au sein de chaque tribunal où l'on plaide une cause : or, pour le législateur, il y a toujours à choisir entre l'adoption d'un projet de loi, c'est-à-dire son affirmation, et son rejet, c'est-à-dire sa négation. Quant au juge, on sait bien que tout procès quelconque qui lui est soumis, singularité non remarquée et pourtant significative, a lieu entre un *demandeur* qui affirme et un *défendeur* qui nie. Si le défendeur fait à son tour une demande dite reconventionnelle, c'est un procès accessoire greffé sur le principal. S'il y a des tiers intervenants, chacun d'eux revêt, à tour de rôle, la qualité de demandeur ou de défendeur, et multiplie, par sa présence, le nombre des petits procès distincts renfermés dans le grand procès complexe. Dans les luttes gouvernementales il faut distinguer si les guerres sont extérieures ou internes. Ces dernières, appelées guerres civiles quand elles ont lieu à main armée, au plus haut point de leur intensité, constituent, en temps ordinaire, le conflit parlementaire ou électoral des partis. Dans une guerre extérieure, n'y a-t-il pas toujours une armée qui attaque et une autre qui se défend ? l'une qui veut faire une opération, et l'autre qui ne le veut pas ? et, avant tout,

la cause de la guerre, n'est-ce pas une prétention émise, ou, s'il s'agit de combats pour des doctrines, un dogme affiché et imposé par l'un des belligérants, prétention ou dogme repoussés par l'autre ? Dans les guerres électorales ou parlementaires, il y a autant de combats distincts qu'il y a de mesures proposées ou de principes proclamés par les uns et blâmés ou contredits par d'autres. Ce procès entre un demandeur officiel et un ou plusieurs défenseurs opposants, se renouvelle sous mille prétextes depuis la formation d'un gouvernement ou d'un ministère, et se termine soit par l'anéantissement de l'opposition, - par exemple, en 1594, par la défaite de la Ligue, - soit par la chute du gouvernement ou du ministère.

Quant aux concurrences industrielles, enfin, elles consistent, à y regarder de près, en duels multiples, successifs ou simultanés, entre une invention déjà répandue, installée depuis plus ou moins longtemps, et une ou plusieurs inventions nouvelles qui cherchent à se répandre en satisfaisant mieux le même besoin. Il y a toujours ainsi, dans une société en progrès industriel, un certain nombre de produits anciens qui se défendent avec un bonheur inégal contre des produits nouveaux. La production et la consommation des premiers, par exemple, des chandelles de suif, impliquent cette affirmation, cette conviction intime, contredite par les producteurs ou les consommateurs des seconds, à savoir : ce procédé d'éclairage est le meilleur ou le plus économique. Sous cette dispute de boutiques, on découvre avec surprise un conflit de propositions. La querelle, aujourd'hui terminée, entre le sucre de canne et le sucre de betteraves, entre la diligence et la locomotive, entre la navigation à voile et la navigation à vapeur, etc., était une véritable discussion sociale, voire même une argumentation. Car ce n'étaient pas seulement deux propositions, mais deux syllogismes qui s'affrontaient, conformément à un fait général méconnu par les logiciens ; l'un disant, par exemple : « Le cheval est l'animal domestique le plus rapide ; or, la locomotion n'est possible qu'au moyen d'animaux ; donc la diligence est le meilleur mode de locomotion ; » l'autre répondant : « Le cheval est bien l'animal le plus rapide, mais il n'est pas vrai que les forces animales soient seules utilisables pour le transport des voyageurs et des marchandises ; donc, la précédente conclusion est fausse. » Cette remarque doit être généralisée, et de pareils chocs syllogistiques se montreraient facilement à nous, sous les duels logiques ci-dessus énumérés.

J'ajoute, en ce qui concerne l'industrie, que la lutte ne s'y engage point seulement entre deux inventions répondant à un même besoin et entre les fabriques ou les corporations ou les classes qui les ont monopolisées séparément, mais encore entre deux besoins différents, dont l'un, désir général et dominant, développé par un ensemble d'inventions antérieures, par exemple, l'amour de la Patrie chez les anciens Romains, est jugé d'une importance supérieure, et dont l'autre, suscité par quelques inventions récentes ou récemment importées, par exemple, le goût des objets d'art ou de la mollesse asiatique, contredit implicitement la supériorité du premier qu'il combat. Ce genre de lutte semble, il est vrai, se rattacher à la morale plutôt qu'à l'industrie, mais la morale, en un sens, n'est que l'industrie considérée sous son aspect élevé et vraiment gouvernemental. Un gouvernement n'est qu'une industrie spéciale, propre ou jugée propre à satisfaire le besoin, le dessein majeur, que la nature des productions et des consommations longtemps prépondérantes ou des convictions longtemps régnantes a mis hors de pair dans le cœur d'un peuple, et auquel la morale veut qu'on subordonne tous les autres. Tel pays réclame de la gloire avant tout, tel autre des terres, un troisième de l'argent, suivant qu'il a plus travaillé sous les armes, à la charrue ou à la fabrique. À chaque instant, peuples ou individus, nous sommes, sans nous en douter, sous l'empire d'un désir dirigeant, ou plutôt d'une résolution antérieure qui persiste en nous, et qui, née d'une victoire antérieure, a toujours de

nouveaux combats à soutenir ; et sous l'empire d'une idée fixe, d'une opinion qui, acceptée après hésitation, ne cesse d'être attaquée dans sa citadelle. Voilà ce qu'on nomme un état mental chez les individus, un état social chez les nations. Tout état social ou mental suppose donc, aussi longtemps qu'il dure, un idéal. À la formation de cet idéal, que la morale défend et préserve, a concouru tout le passé militaire et industriel d'une société, et aussi tout son passé artistique. Or, l'art lui-même enfin a ses combats singuliers de thèses et d'antithèses. Dans chacun de ses domaines, à chaque instant, une école règne, qui affirme un genre de beau nié par quelque autre école.

Mais nous devons nous arrêter un instant pour insister sur ce qui précède. Nous considérons les faits sociaux principalement au point de vue logique, c'est-à-dire au point de vue des croyances se confirmant ou se niant qu'ils impliquent, plutôt que des désirs auxiliaires ou contraires, qu'ils impliquent aussi. La difficulté est de comprendre comment des inventions, et aussi bien leurs agrégats, des institutions, peuvent s'affirmer ou se nier. Éclaircissons ce point une fois pour toutes. Une invention ne fait que satisfaire ou provoquer un désir; un désir s'exprime par un dessein; et un dessein, en même temps qu'il est un pseudo-jugement par sa forme affirmative ou négative (je veux, je ne veux pas), renferme une espérance ou une crainte, le plus souvent une espérance, c'est-à-dire toujours un jugement véritable. Espérer ou craindre, c'est affirmer ou nier, avec un degré de croyance plus ou moins élevé, que la chose désirée sera. Si, par hypothèse, je désire être député, - désir développé en moi par l'invention du système parlementaire et du suffrage universel, - c'est que j'espère le devenir en prenant les moyens connus. Et si mes adversaires me barrent le chemin (parce qu'ils *croient* qu'un autre les aidera mieux à obtenir des places désirées par eux, désir suscité en eux par l'invention ancienne ou récente de ces fonctions), c'est qu'ils ont une espérance nettement contradictoire. J'affirme que je serai probablement élu, grâce à mes manœuvres ; ils le nient. S'ils cessaient absolument de le nier, s'ils perdaient tout espoir, ils ne me combattraient plus, et le duel téléologique prendrait fin, ici comme partout, avec le duel logique, ce qui montre l'importance capitale de celui-ci.

Des vagues d'espérances ou de craintes qui s'entrechoquent perpétuellement sous la surexcitation intermittente d'idées nouvelles suscitant des besoins nouveaux : qu'est-ce autre chose que la vie sociale ? Suivant qu'on prête attention au conflit, au concours des besoins, ou au conflit, au concours des espérances, on fait de la téléologie ou de la logique sociale. - Quand deux inventions répondent au même désir, elles se heurtent comme je l'ai expliqué plus haut, parce que chacune d'elles implique de la part du producteur et du consommateur qui l'emploie, l'espérance ou la persuasion qu'elle est la mieux adaptée à son but, et que, par conséquent, l'autre n'est pas la meilleure. - Mais, même quand deux inventions répondent à deux besoins différents, elle peuvent se contredire, soit parce que ces deux besoins sont deux expressions dissemblables d'un même besoin supérieur, que chacun d'eux croit mieux exprimer que l'autre; soit parce que chacun d'eux exige, pour être satisfait, que l'autre ne le soit pas, et porte avec soi l'espérance qu'il ne le sera pas.

Exemple du premier cas : l'invention de la peinture à l'huile, au XVe siècle, niait l'invention ancienne de la peinture à la cire, en ce sens que la passion croissante pour celle-là contestait au goût subsistant pour celle-ci le droit de se dire la meilleure forme de l'amour des tableaux. Exemple du second : l'invention de la poudre au XIVe siècle, en développant, chez les monarques, une soit toujours grandissante de conquête et de centralisation, qui ne pouvait s'assouvir sans l'asservissement des seigneurs féodaux, se trouvait en contradiction avec l'invention des châteaux forts et

des armures compliquées qui avaient développé chez les seigneurs le besoin d'indépendance féodale; et si ces derniers résistaient au roi, c'est qu'ils continuaient à avoir confiance dans leurs créneaux et leurs cuirasses, comme le roi dans ses canons.

Mais c'est surtout comme répondant à un même besoin que deux inventions se contredisent en histoire. Certainement l'invention chrétienne du diaconat et de l'épiscopat contredisait l'invention païenne de la préture, du consulat, de la dignité de patrice, car, en obtenant ces derniers honneurs, le païen croyait satisfaire son désir de grandeur vraie et niait que ce désir eût pu l'être par les premiers, tandis que la conviction du chrétien était diamétralement contraire. Un état social qui admettait à la fois ces institutions contradictoires contenait donc un vice caché; et, de fait, des contradictions multiples de cette nature ont contribué, après l'avènement du christianisme, à la dissolution de l'Empire romain et à la résorption de la civilisation romaine qui, à la Renaissance, a forcé la civilisation chrétienne à reculer à son tour. En un sens aussi, l'invention de la règle monastique des premiers ordres religieux, niait l'invention antique de la phalange romaine, puisque chacune d'elles, aux yeux de ceux qui l'utilisaient, répondait seule, et nullement l'autre, au besoin de sécurité vraie.

Le style ogival, de même, niait l'ordre corinthien ou dorique: le vers rimé de dix syllabes niait l'hexamètre ou le pentamètre : pour un Romain, en effet, l'hexamètre et l'ordre corinthien répondaient au désir de beauté littéraire et architecturale ; pour un Français du XII^e siècle ils n'y répondaient pas, et le vers de dix syllabes, cher aux trouvères, le style de Notre-Dame de Paris, y répondaient exclusivement. Ce que de telles conceptions avaient d'inconciliable, c'était donc les jugements qui les accompagnaient. Cela est si vrai que lorsqu'un goût plus large a permis d'attribuer à la fois de la grandeur au patriciat et à l'épiscopat, de la beauté à l'hexamètre et au vers héroïque, ces éléments auparavant antagonistes ont pu vivre ensemble dans les temps modernes; de même que, bien plus tôt, les règles monastiques et les règles de la tactique militaire des anciens ont vécu en parfaite harmonie quand on a vu dans celles-ci la sécurité de la vie présente, dans celles-là la sécurité de la vie future.

Il est donc bien certain que tous les progrès sociaux par élimination consistent d'abord en duels d'une affirmation et d'une négation qui s'affrontent. Mais il est bon d'ajouter que la négation ici ne se soutient pas toute seule et doit s'appuyer sur une thèse nouvelle, elle-même niée à son tour par la thèse combattue. L'élimination doit donc être toujours, en temps de progrès, une substitution ; aussi avons-nous confondu ces deux idées dans la seconde. Cette nécessité nous explique la faiblesse de certaines oppositions politiques sans programme propre, dont l'impuissante critique nie tout sans rien affirmer. Par la même raison, aucun grand hérésiarque ou réformateur religieux ne s'est borné au rôle négatif pour combattre efficacement un dogme ; et la dialectique perçante d'un Lucien a moins ébranlé la statue de Jupiter que le moindre dogme chrétien balbutié par des esclaves. On a remarqué aussi justement qu'une grande philosophie établie résiste aux coups de ses adversaires, jusqu'au jour où l'ennemi est un rival, un autre grand système original qui surgit.

Si ridicule que soit une école d'art, elle reste en vigueur tant qu'elle n'est pas remplacée. Le style ogival seul a tué le roman; il a fallu l'art de la Renaissance pour tuer le style gothique ; et, malgré les critiques, la tragédie classique vivrait encore si le drame romantique, forme bien hybride pourtant, n'avait apparu. Un article industriel ne disparaît de la consommation que parce qu'un autre article industriel, répondant au même besoin, a pris sa place, ou parce que ce besoin a été supprimé par un changement de mode ou de coutume, dont la propagation du goût nouveau, et non

pas seulement d'un nouveau dégoût, - de nouveaux principes, et non pas seulement de nouvelles objections, - fournit seule l'explication ¹. De même, un principe ou une procédure juridique ont beau être incommodes ou surannés; ils attendent pour disparaître qu'un principe nouveau ait trouvé sa formule, qu'une procédure nouvelle ait pris forme. Les vieilles actions de la loi auraient duré indéfiniment à Rome sans l'ingénieuse invention du système formulaire. Le droit quiritaire n'a reculé que devant les heureuses fictions et les inspirations libérales du droit prétorien. De nos jours, le code pénal français, ainsi que bien d'autres codes criminels étrangers, est manifestement démodé et contredit par l'opinion publique, mais il se maintient et se maintiendra tant que les criminalistes ne se seront point accordés sur une nouvelle théorie de la responsabilité pénale, qui parviendra à se propager.

Enfin, chez un peuple qui garde le même nombre d'idées à exprimer verbalement (car, s'il en perd sans en acquérir au moins autant, sa civilisation décline au lieu de progresser), les mots ou les formes grammaticales de la langue ne sauraient être éliminés que par la propagation de termes ou de tournures équivalents; quand un mot meurt, c'est qu'un autre mot est né; et, par suite, ou pareillement, quand une langue meurt, c'est qu'une autre langue a pris naissance en elle ou hors d'elle. Le latin, malgré les invasions barbares, serait encore parlé si quelques inventions linguistiques capitales, par exemple l'idée de faire des articles avec des pronoms ou de marquer le temps futur des verbes par l'infinitif suivi du verbe avoir (aimer-ai), n'étaient venues se grouper ensemble quelque part et constituer le *punctum saliens* des langues romanes. C'étaient là des *thèses* nouvelles, sans lesquelles n'eût jamais triomphé l'*antithèse* qui consistait à ne pas vouloir des cas de la déclinaison et des flexions de la conjugaison latine.

Ainsi, chaque duel logique en réalité est double, et consiste en deux couples d'affirmations et de négations symétriquement opposées. Seulement, à chaque instant de la vie sociale, l'une des deux thèses en présence, quoiqu'elle nie l'autre, se présente surtout comme une affirmation d'elle-même, et la seconde, quoiqu'elle s'affirme aussi, n'est en relief que parce qu'elle nie la première. Il est bien essentiel, pour le politique et l'historien, de distinguer si c'est par son côté négatif ou par son côté affirmatif que chacune d'elles est en relief, *et de marquer le moment où les rôles se renversent*. Car ce moment arrive presque toujours. Il est elle époque où une philosophie, une secte naissante, religieuse ou politique, doivent toute leur vogue à l'appui que trouvent en elles les contradicteurs de la théorie admise, du dogme, ou les dénigreur du gouvernement; et plus tard, quand cette philosophie ou cette secte ont grandi, on s'aperçoit un jour que toute la force de l'Église nationale, de la philosophie officielle ou du gouvernement traditionnel, qui résistent encore, est de servir de refuge aux objections, aux doutes, aux alarmes soulevées par les idées ou les prétentions des novateurs, devenues séduisantes par elles-mêmes. Dans l'industrie et les beaux-arts, c'est d'abord pour le plaisir de changer, de *ne pas faire* comme on a toujours fait, qu'une partie du public, favorable aux modes, adopte un produit nouveau au préjudice d'un produit ancien; puis, quand cette nouveauté s'est acclimatée et a été appréciée pour elle-même, le produit ancien se réfugie dans les habitudes voulues d'une autre partie du public, favorable aux coutumes, qui entend montrer par là qu'elle *ne fait pas* comme tout le monde. Dans sa lutte avec un vieux vocable, une expression nouvelle agit au début par son attrait principalement négatif sur les néologistes, qui veulent ne pas

¹ Il peut se faire pourtant que, par suite de l'envahissement de la misère, des maladies, des fléaux de tous genres, un besoin disparaisse sans être remplacé ou ne le soit que par l'intensité croissante des besoins inférieurs, devenus excessifs et exclusifs de tous autres. Il y a alors déclin, recul de la civilisation, et non progrès.

parler comme on a parlé toujours ; et, quand elle est usitée à son tour, le vocable antique n'est fort, à son tour, que par son côté négatif, dans le groupe des archaïstes qui ne veulent pas parler comme tout le monde. Mêmes péripéties dans le duel d'un nouveau principe de droit contre un principe traditionnel.

Il est essentiel de distinguer maintenant les cas où le duel logique des thèses et des antithèses n'est qu'individuel, et ceux où il devient social. La distinction est on ne peut plus nette. C'est seulement quand le duel individuel a cessé que le duel social commence. Tout acte d'imitation est précédé d'une hésitation de l'individu ; car, une découverte ou une invention qui cherche à se répandre, trouve toujours quelque obstacle à vaincre dans une idée ou une pratique déjà établie chez chaque personne du public ; et dans le cœur ou l'esprit de cette personne, s'engage de la sorte un conflit, soit entre deux candidats, c'est-à-dire deux politiques, qui sollicitent son suffrage électoral, ou entre deux mesures à prendre, d'où naît sa perplexité, s'il s'agit d'un homme d'État ; soit entre deux théories qui font osciller sa foi scientifique ; soit entre deux cultes, ou un culte et l'irréligion, qui se disputent sa foi religieuse ; soit entre deux marchandises, deux objets d'art, qui tiennent son goût et son prix d'achat en suspens ; soit entre deux projets de loi ¹, entre deux principes juridiques contraires qui se balancent dans son esprit, s'il s'agit d'un législateur qui délibère, ou entre deux solutions d'une question de droit qui miroitent devant sa pensée, s'il s'agit d'un plaideur qui hésite, à plaider ; soit entre deux expressions qui s'offrent concurremment à sa langue indécise. Or, tant que persiste cette hésitation de l'individu, il n'imité pas encore, et c'est seulement en tant qu'il imite qu'il fait partie de la société. Quand il imite, c'est qu'il s'est décidé.

Supposez, par une hypothèse irréalisable, que tous les membres d'une nation restent à la fois et indéfiniment indécis comme il vient d'être dit. Il n'y aura plus de guerre, puisqu'un ultimatum ou une déclaration de guerre suppose une décision prise individuellement par les membres d'un cabinet. Pour qu'il y ait guerre, type le plus net du duel logique social, il faut d'abord que la paix se soit faite dans l'esprit des ministres ou des chefs d'État jusque-là hésitants à formuler la thèse et l'antithèse incarnées dans les deux armées en présence. Il n'y aura plus de bataille à coups de vote, pour la même raison. Il n'y aura plus de querelles religieuses, ni de schismes, ni de disputes scientifiques, puisque cette division de la société en Églises ou en théories distinctes suppose qu'une seule doctrine a prévalu enfin dans la conscience ou la pensée, auparavant divisée, de chacun de leurs adeptes. Il n'y aura plus de discussions parlementaires, il n'y aura plus de procès. Un procès, difficulté sociale à résoudre, montre que chacun des plaideurs a résolu la difficulté mentale qui s'était posée à lui. Il n'y aura plus de concurrence industrielle entre ateliers rivaux ; leur rivalité vient de ce que chacun d'eux a sa clientèle à soi, c'est-à-dire que leurs produits ne rivalisent plus dans le cœur de leurs clients. Il n'y aura plus de droits distincts, tels que le droit coutumier et le droit romain dans la France du moyen âge, se heurtant sur le même territoire et cherchant à empiéter l'un sur l'autre ; cette perplexité nationale signifie que, de part et d'autre, les individus ont fait leur choix entre les deux législations. Il n'y aura plus de dialectes distincts luttant pour la prééminence, la langue d'oc et la langue d'oïl, par exemple ; cette hésitation linguistique de la nation a pour cause la fixation linguistique des individus qui la composent.

¹ Il peut y en avoir un plus grand nombre, mais il n'y en a jamais que deux en lutte à la fois dans la pensée hésitante du législateur.

En somme, je le répète, c'est quand l'irrésolution individuelle a pris fin que l'irrésolution sociale prend naissance et prend forme. Il n'est rien où se révèlent mieux, à la fois, l'analogie frappante et la différence évidente des deux logiques, des deux psychologies propres à l'individu et à la société. - Je me hâte d'ajouter que, si l'hésitation qui précède un acte d'imitation est un fait simplement individuel, elle a pour cause des faits sociaux, c'est-à-dire d'autres actes d'imitation déjà effectués. La résistance qu'un homme oppose toujours à l'influence prestigieuse ou raisonnée d'un autre homme qu'il va bientôt copier, provient toujours d'une influence ancienne que le premier a déjà subie. Un courant d'imitation se croise en lui avec un penchant à une imitation différente : voilà pourquoi il n'imité pas encore. - Il est bon de noter, ici, que la propagation même d'une imitation implique sa rencontre et sa lutte avec une autre.

En même temps l'on voit que la nécessité de deux adversaires seulement en présence dans les luttes sociales s'explique par l'universalité de l'imitation, fait essentiel de la vie sociale. En effet, il ne peut jamais y avoir que deux thèses ou deux jugements opposés chaque fois que ce fait élémentaire a lieu : la thèse ou le dessein propre à l'individu-modèle et la thèse ou le dessein propre à l'individu-copie.

- Si l'on veut élever son regard plus haut, et embrasser des masses humaines, on verra ce duel agrandi, devenu social, se produire sous mille formes, mais se refléter d'autant plus nettement dans les faits d'ensemble que l'association humaine est plus étroite et plus parfaite dans l'ordre des phénomènes dont il s'agit. Très nettement, en matière militaire, à mesure que les armées se centralisent et se disciplinent, et qu'au lieu des multiples combats singuliers de l'époque homérique il n'y a sur un champ de bataille qu'un grand combat à la fois. Très nettement aussi, en matière religieuse, à mesure que les religions s'unifient et se hiérarchisent : le duel du catholicisme et du protestantisme, du catholicisme encore et de la libre-pensée, suppose l'organisation avancée de ces cultes et de l'église même des libres-penseurs. Moins nettement en matière politique, mais avec une netteté croissante quand les partis s'organisent mieux.

Moins nettement encore en matière industrielle ; mais, si l'industrie parvenait à s'organiser suivant le vœu socialiste, il n'en serait pas de même. En matière linguistique, très vaguement, car la langue est *devenue* la moins nationalement consciente des oeuvres humaines. Pourtant, j'ai cité plus haut la lutte de la langue d'oc et de la langue d'oïl, et il y a bien d'autres exemples analogues. En matière juridique, vaguement aussi, depuis que l'étude du droit a cessé d'être une passion, que les écoles de droit ne sont plus des clientèles enthousiastes et disciplinées de professeurs glorieux, et qu'on ne voit plus rien de comparable aux grandes luttes des Sabéiens et des Proculéiens à Rome, des romanistes et des feudistes à la fin du moyen âge, etc.

Quand l'irrésolution sociale s'est produite et accentuée, il faut qu'elle se résolve à son tour en une résolution. Comment cela ? par une nouvelle série d'irrésolutions individuelles suivies d'actes d'imitation. L'un des programmes politiques qui se partagent une nation, se répand par voie de propagande ou de terreur jusqu'à ce qu'il ait gagné un à un presque tous les esprits. De même, l'une des Églises ou des philosophies en lutte. Inutile de multiplier les exemples. Finalement, si l'unanimité, jamais parfaite, parvient à se réaliser dans une certaine mesure, toute irrésolution, soit individuelle, soit sociale, se trouve à peu près terminée. C'est le terme inévitable. Tout ce que nous voyons aujourd'hui accepté, installé, ancré dans les mœurs ou les croyances, a commencé par être l'objet d'ardentes discussions. Il n'est pas d'institution pacifique qui n'ait la discorde pour mère. - Une grammaire, un code, une constitution

implicite ou écrite, une industrie régnante, une poétique souveraine, un catéchisme : tout cela, qui est le fond *catégorique* des sociétés, est l'œuvre lente et graduelle de la *dialectique* sociale. Chaque règle de grammaire est l'expression du triomphe d'une habitude verbale qui s'est propagée aux dépens d'autres habitudes partiellement contradictoires. Chaque article du Code est une transaction ou un traité de paix après de sanglants combats dans la rue, après de vives polémiques dans la presse, après des tempêtes oratoires dans le parlement. Chaque principe constitutionnel n'a prévalu qu'à la suite de révolutions, etc. ¹.

Il en est de même pour l'origine des catégories individuelles ². La notion un peu développée de l'espace, du temps, de la matière, de la force, est, si l'on adopte les conclusions fortement motivées des nouveaux psychologues, le résultat d'hésitations, d'inductions, d'acquisitions individuelles pendant les premiers temps de la vie. Mais, de même que, chez le petit enfant, il existe déjà un noyau de vagues idées sur l'espace et le temps, sinon sur la matière et la force, formées au berceau, à un âge où ne peuvent remonter nos moyens d'analyse, de même, toute société primitive nous présente un corps confus de règles grammaticales, de coutumes, d'idées religieuses, de forces politiques, dont la formation nous échappe absolument.

Le dénouement du duel logique social a lieu de trois manières différentes. Il arrive assez souvent : 1^e que la suppression de l'un des deux adversaires ait lieu par le simple prolongement naturel des progrès de l'autre, sans secours extérieur ni interne. Par exemple, l'écriture phénicienne n'a eu besoin que de continuer son mouvement de propagation pour anéantir l'écriture cunéiforme; il a suffi à la lampe de pétrole de se faire connaître pour faire disparaître, dans les chaumières du Midi, le *calel* à huile de noix, légère transformation de la lampe romaine. Mais, parfois, il vient un moment où les progrès du plus favorisé même des deux concurrents s'arrêtent devant une difficulté croissante d'aller plus loin déloger l'ennemi. Alors : 2^e, si le besoin de lever cette contradiction est senti avec une énergie suffisante, on prend les armes, et la victoire a pour effet de supprimer violemment l'un des deux duellistes. À ce cas se ramène facilement celui où une force autoritaire, quoique non militaire, s'impose : tel a été le vote du concile de Nicée en faveur du symbole d'Athanase, telle a été la conversion de Constantin au christianisme; telle est toute décision importante d'une assemblée ou d'un dictateur après délibération. Ici le vote ou le décret, comme la victoire là, est une condition extérieure nouvelle qui favorise l'une des thèses ou des volontés rivales, aux dépens de l'autre, et fausse le jeu naturel des propagations imitatives en concurrence, à peu près comme un changement soudain de climat dans une région, à la suite de quelque accident géologique, a pour effet d'y bouleverser le jeu des propagations vivantes, en y mettant obstacle à la multiplication d'une espèce végétale ou animale d'ailleurs féconde, et y prêtant secours à la multiplication de telles autres, moins prolifiques pourtant. - Enfin : 3^e on voit très souvent les antagonistes réconciliés, ou l'un d'eux politiquement et volontairement expulsé par l'intervention d'une découverte ou d'une invention nouvelle.

¹ On a distingué les constitutions impératives, ou si l'on veut improvisées, et les constitutions contractuelles, formées peu à peu. Distinction qui a d'ailleurs de l'importance. (V. M. Boutmy.) Mais, au fond, les constitutions impératives elles-mêmes résultent d'une transaction entre les partis opposés dans le sein du parlement d'où elles émanent. Seulement il n'y a ici qu'un contrat, à la suite d'une lutte, tandis que la Constitution anglaise, par exemple, est née d'un grand nombre de luttes et de contrats entre des pouvoirs préexistants.

² Dans un travail publié en août et septembre 1889 (Revue philosophique), sous ce titre : Catégories logiques et *institutions sociales*, et reproduit dans ma *Logique sociale* (1894), j'ai longuement développé le rapprochement que je me borne à indiquer ici.

Arrêtons-nous à ce dernier cas, *qui* me paraît le plus important, car la condition qui intervient ici n'est pas extérieure, mais interne; d'ailleurs, la découverte ou l'invention triomphante qui intervient ici joue le rôle de l'éclair de génie militaire, de l'heureuse inspiration du général sur le champ de bataille, *qui*, dans le cas précédent, avait déterminé la victoire de son parti. Par exemple, la découverte de la circulation du sang a seule pu mettre fin aux discussions interminables des anatomistes du XVI^e siècle ; les découvertes astronomiques dues à l'invention du télescope, au commencement du XVII^e siècle, ont seules résolu, en faveur de l'hypothèse pythagoricienne, et contrairement à celles des aristotéliens, la question de savoir si le soleil tournait autour de la terre ou la terre autour du soleil, et tant d'autres problèmes qui divisaient en deux camps les astronomes. Ouvrez une bibliothèque quelconque; combien de questions jadis brûlantes, aujourd'hui refroidies, combien de volcans maintenant éteints, y verrez-vous en éruptions d'arguments et d'injures ! Et, presque toujours, le refroidissement s'est opéré, comme par miracle, à partir d'une découverte savante, voire même érudite ou imaginaire. Il n'est pas une page de catéchisme, à présent récitée sans contestation par les fidèles, dont chaque ligne n'exprime le résultat de polémiques violentes entre les fondateurs du dogme, Pères ou conciles.

Qu'a-t-il fallu pour terminer ces combats parfois sanglants? La découverte d'un texte sacré plus ou moins authentique, ou une nouvelle conception théologique, à moins qu'une autorité réputée infaillible n'ait tranché de force le différend. De même, que de conflits entre les volontés et les désirs des hommes ont été apaisés ou singulièrement amortis par une invention industrielle ou même politique! Avant celle des moulins à eau ou à vent, le désir d'avoir du pain et la répulsion pour le travail éternel de la mouture à bras, se trouvaient en lutte ouverte dans le cœur des maîtres et des esclaves. Vouloir manger du pain, c'était vouloir cette fatigue atroce, pour soi ou pour autrui, et ne pas vouloir cette fatigue pour soi, quand on était esclave, ç'eût été vouloir que personne ne mangeât du pain. Mais, quand le moulin à eau fut inventé, immense soulagement pour les bras serviles, ces deux désirs cessèrent d'être un obstacle l'un à l'autre. Pareillement, jusqu'à l'invention du chariot, l'une des plus merveilleuses de l'homme antique, le besoin de transporter de lourds fardeaux et le désir de ne pas s'épuiser à les porter sur ses épaules ou de n'en pas accabler ses bêtes de somme, se sont combattus dans le cœur des gens et mutuellement entravés. L'esclavage, en somme, était une plaie nécessaire, pour l'accomplissement de travaux obligatoires et pénibles dont l'esclave, comme le maître, sentait la nécessité, et dont le maître rejetait le fardeau sur l'esclave, afin que, en ce qui concernait le maître du moins, le conflit des désirs contradictoires fût résolu, puisque sans cela il ne l'eût été pour personne. Cet antagonisme chronique de volontés et d'intérêts n'a fait place, par degrés, à un certain accord relatif que par suite d'inventions capitales qui ont permis d'utiliser les forces inanimées, vents, cours d'eau, vapeur, au grand profit de l'ancien maître et de l'ancien esclave également.

Ici, chaque invention intervenante a mieux fait que supprimer l'un des termes d'une difficulté; elle a supprimé la contrariété des deux. C'est ainsi (car une invention est un dénouement, et réciproquement) que se dénoue le nœud d'une comédie où, quand la contradiction des volontés d'un père et de son fils, par exemple, est montée au point de paraître invincible, une révélation inattendue vient montrer qu'elle est purement apparente et sans la moindre réalité¹. Les inventions industrielles sont

¹ Ce n'est pas seulement dans l'industrie, c'est quelquefois en politique et en religion qu'on a, ou plutôt qu'on croit avoir, de ces heureuses surprises. M. Renan remarque quelque chose de pareil :

donc comparables à des dénouements comiques, autrement dit heureux et satisfaisants pour tout le monde, tandis que les inventions militaires, armements perfectionnés, stratégie savante, coup d'œil d'aigle à l'instant décisif, rappellent tout à fait les dénouements des tragédies, où le triomphe de l'un des rivaux est la mort de l'autre, où tant de passion et de foi s'incarne dans les personnages, où la contradiction de leurs désirs et de leurs convictions est si sérieuse, que l'accord est impossible et le sacrifice final inévitable. Toute victoire est de la sorte l'écrasement, sinon du vaincu, du moins de sa volonté nationale résistante, par la volonté nationale du vainqueur, plutôt que l'accord des deux, malgré le traité qui suit et qui est un contrat forcé. L'histoire, en somme, est un tissu, un entrelacement de tragédies et de comédies, de tragédies horribles et de comédies peu gaies, qu'il est aisé, en y regardant de près, d'en détacher. Voilà peut-être pourquoi, soit dit en passant, dans notre âge beaucoup plus industriel encore que militaire, il ne faut pas s'étonner de voir au théâtre, image de la vie réelle, la tragédie, chaque jour plus négligée, reculer devant la comédie, qui grandit et progresse, mais s'attriste ou s'assombrit en grandissant.

III

L'accouplement logique

Ne pas confondre la période d'accumulation qui précède la période de substitution avec celle qui la suit. Distinction entre la grammaire et le dictionnaire linguistiquement, religieusement, politiquement, etc. Le dictionnaire se grossit *plus aisément* que la grammaire ne se perfectionne 195-208

[Retour à la table des matières](#)

Après avoir parlé des inventions ou des découvertes qui se combattent et se substituent, j'ai à traiter de celles qui s'entraident et s'accumulent. L'ordre que nous avons suivi ne doit pas laisser croire que le progrès par substitution est, si l'on remonte aux origines, le prédécesseur du progrès par accumulation. En réalité, celui-ci a dû précéder nécessairement celui-là, de même que, visiblement, il le suit; il est l'alpha et l'oméga; et l'autre n'est qu'un moyen terme. - Les langues, par exemple, ont certainement commencé à se former par une acquisition successive de mots, de

« Dans les grands mouvements historiques, dit-il (primitive Église, Réforme, Révolution Française), il y a le moment d'exaltation, où des hommes associés en vue d'une oeuvre commune (Pierre et Paul, Luthériens et Calvinistes, Montagnards et Girondins, etc.) se séparent ou se tuent pour une nuance, puis le moment de réconciliation, où l'on cherche à prouver que ces ennemis apparents s'entendaient et qu'ils ont travaillé pour une même fin. Au bout de quelque temps, de toutes ces discordances sort une doctrine unique et un accord parfait règne (ou paraît régner) entre les disciples de gens qui se sont anathématisés. » (Les Évangiles.) On se tue nécessairement pour une nuance, dans les moments d'exaltation, parce que, à la lumière extraordinaire d'une conscience exaltée, cette nuance, celle mutuelle contradiction partielle, est aperçue, et que chaque homme, à ces époques-là, s'incarnant tout à fait dans la thèse qu'il adopte et se vouant absolument à sa propagation sans limites, la suppression de la thèse contradictoire implique le meurtre de celui ou de ceux en qui elle est incarnée. Plus tard, quand les premiers acteurs ont disparu et ont été remplacés par des successeurs moins enthousiastes, l'attiédissement des convictions opposées permet de jeter un voile complaisant sur leurs contradictions. Un simple abaissement du niveau des croyances a fait ce changement.

formes verbales, qui, exprimant des idées inexprimées encore, n'ont trouvé aucune rivalité à vaincre pour s'établir ; et cette circonstance a facilité sans doute leurs premiers pas. Au premier début de la plus ancienne religion, les légendes et les mythes dont elle s'est enrichie, réponses à des questions toutes neuves encore, n'ont trouvé pour les contredire aucunes solutions antérieures, et il leur était facile de ne pas se contredire entre eux, puisqu'ils répondaient séparément à des questions différentes. Les coutumes les plus primitives ont eu sans doute de la peine à s'implanter sur l'indiscipline propre à l'état de nature ; mais, répondant à des problèmes juridiques non encore posés, réglant des rapports individuels sans règles encore, elles ont eu la chance de n'avoir aucunes coutumes préexistantes à combattre, et il leur était aisé de ne pas se combattre entre elles.

Enfin, les plus anciennes organisations politiques ont dû croître jusqu'à un certain point sans lutte interne, par voie de développement non contrarié, soit militairement, soit industriellement. La première forme quelconque de gouvernement a été une réponse au besoin de sécurité qui n'avait jusque-là reçu aucune satisfaction, et cette circonstance a été favorable à son établissement. Quand l'art de la guerre venait de prendre naissance, toute arme nouvelle, tout exercice nouveau, toute nouvelle tactique pouvait s'ajouter aux précédents; de nos jours, il est bien rare qu'un nouvel engin meurtrier ou un nouveau règlement militaire n'en rende pas quelque autre inutile, et ne se heurte quelque temps à cet obstacle. Quand l'industrie naissait, sous sa forme pastorale et agricole, chaque nouvelle plante cultivée, chaque nouvel animal apprivoisé s'ajoutait aux faibles ressources déjà acquises du potager et de l'étable, du champ et de la grange, au lieu de se substituer, comme de nos jours, à d'autres plantes, à d'autres animaux domestiques à peu près équivalents. Et pareillement alors chaque observation nouvelle, astronomique ou physique, éclairant un point jusque-là obscur de l'esprit humain, prenait place sans entraves à côté des observations antérieures qu'elle ne contredisait guère. Il s'agissait de ténèbres à dissiper, non d'erreurs à combattre. Il s'agissait de défricher des terres vagues et incultes, non de mieux cultiver des terres déjà travaillées et possédées par d'autres.

Mais remarquons-le, l'accumulation qui précède la substitution par duels logiques, ne doit pas être confondue avec l'accumulation qui la suit. La première consiste en une agrégation lâche d'éléments dont le lien principal consiste à *ne pas se contredire*; la seconde en un faisceau vigoureux d'éléments qui, non seulement ne se contredisent pas, mais le plus souvent *se confirment*. Et cela devrait être, en vertu du besoin toujours croissant de foi massive et forte. - Nous avons déjà pu voir ci-dessus la vérité de cette remarque; elle nous apparaîtra bien mieux tout à l'heure. En toute matière, nous allons le montrer, il y a à distinguer les inventions ou les découvertes susceptibles de s'accumuler indéfiniment (quoiqu'elles puissent aussi être substituées), et celles qui, passé une certaine limite d'accumulation, ne peuvent qu'être remplacées si le progrès continue. Or, le triage des unes et des autres s'opère assez naturellement au cours du progrès; les premières viennent avant les secondes, et se poursuivent encore après l'épuisement de celles-ci; mais, après, elles se présentent avec un caractère systématique qui, avant, leur faisait défaut.

Une langue peut s'accroître d'une manière illimitée par l'addition de nouveaux mots, répondant à des idées nouvellement apparues; mais, si rien n'empêche le grossissement de son dictionnaire, les accroissements de sa grammaire ne sauraient aller bien loin ; et, au delà d'un petit nombre de règles et de formes grammaticales pénétrées d'un même esprit, répondant plus ou moins bien à tous les besoins du langage, aucune règle, aucune forme nouvelle ne peut surgir qui n'entre en lutte avec

d'autres et ne tende à refondre l'idiome sur un plan différent. Si, dans une langue qui possède la déclinaison, l'idée vient d'exprimer la différence des cas par une préposition suivie de l'article, il faudra que l'article et la préposition éliminent à la longue la déclinaison ou que la déclinaison les repousse. -Or, remarquons-le, après que la grammaire d'une langue est fixée, son vocabulaire ne cesse pas de s'enrichir; au contraire, il s'augmente plus vite encore; et, en outre, à partir de cette fixation, chaque terme importé, non seulement ne contredit pas les autres, mais encore confirme indirectement, en revêtant à son tour la même livrée grammaticale, les propositions implicites contenues en eux. Par exemple, chaque mot nouveau qui entrait en latin avec la terminaison *us* ou *a*, en se déclinant semblait répéter et confirmer ce que disaient tous les autres mots terminés et déclinés de même, à savoir ces propositions générales : *us* et *a* sont des signes de latinité; *i*, *o*, *um*, *oe*, *am*, sont les signes du génitif, du datif, de l'accusatif, etc. »

Les religions, comme les langues, peuvent être envisagées sous deux aspects. Elles ont une partie narrative et légendaire, leur dictionnaire à elles, par laquelle elles débutent; et elles ont aussi leur partie dogmatique et rituelle, sorte de grammaire religieuse. La première, composée de récits bibliques ou mythologiques, d'histoires de dieux, de demi-dieux, de héros et de saints, peut se développer sans fin; mais la seconde ne comporte pas une extension pareille. Un moment vient où tous les problèmes capitaux qui tourmentent la conscience, ayant reçu leur solution telle quelle dans une religion, au point de vue de son principe propre, aucun dogme nouveau ne peut s'y introduire sans contredire en partie les précédents; et où, pareillement, un rite nouveau en tant qu'expressif de dogmes, ne peut y être importé sans entrave quand tous les dogmes ont déjà leur expression rituelle. - Or, après que le credo et le rituel d'une religion sont arrêtés, son martyrologe, son hagiographie, son histoire ecclésiastique, ne laissent pas d'aller s'enrichissant, et même plus rapidement que jamais. De plus, par le caractère conformiste, orthodoxe, de tous leurs actes, de toutes leurs pensées, de leurs miracles même, les saints, les martyrs, les fidèles de cette religion adulte, non seulement ne se contredisent pas entre eux, mais se répètent et se confirment mutuellement; en quoi ils diffèrent des personnages divins ou héroïques, des dieux et des demi-dieux, des patriarches et des apôtres, et aussi bien des légendes et des prodiges, qui s'y sont succédé, avant la constitution du dogme et du culte.

Nous devons ouvrir ici une parenthèse pour faire une observation assez importante. Suivant que la partie narrative d'une religion l'emportera en elle sur sa partie dogmatique, ou vice versa, cette religion se présentera comme indéfiniment modifiable et plastique, ou comme essentiellement immuable. Dans le paganisme gréco-latin, le dogme n'est presque rien, et, dès lors, le culte n'ayant presque pas de signification dogmatique, son symbolisme est du genre plutôt narratif. C'est, par exemple, un épisode de la vie de Gérès ou de Bacchus qu'on cherche à représenter. Compris de la sorte, les rites deviennent accumulables à l'infini. Si le dogme est peu de chose la narration est presque tout dans le polythéisme antique. D'où une incroyable facilité d'enrichissement, analogue au gonflement d'un idiome moderne, tel que l'anglais, qui, grammaticalement très pauvre, s'incorpore toute espèce de vocables venus de l'étranger, moyennant un léger changement de leur terminaison, sorte de baptême linguistique. Pourtant, si cette aptitude à grossir sans mesure est une cause de viabilité pour une religion narrative, cela ne veut pas dire qu'elle soit particulièrement résistante aux attaques de la critique. Toute autre est la solidité d'un système théologique, d'un corps de dogmes et de rites dogmatiques, qui s'appuient ou

paraissent s'appuyer l'un l'autre et qui, combattus un jour par un contradicteur du dehors, se redressent tous pour protester en bloc.

Mais revenons. Il en est de la science comme de la religion qu'elle aspire à remplacer. La science, en tant qu'elle énumère et raconte simplement des faits, des données de nos cinq sens, est, il est vrai, susceptible d'une extension indéfinie, et elle débute par n'être de la sorte qu'une simple collection de phénomènes non rattachés les uns aux autres, non contradictoires non plus. Mais en tant qu'elle dogmatise à son tour et légifère, qu'elle conçoit des théories propres à donner aux faits l'air de se confirmer mutuellement au lieu de se borner à ne pas se contredire; ou même en tant qu'elle synthétise à son insu les apports de la sensation sous des formes mentales innées, qui sont des propositions générales implicites, et qu'on appelle le temps, l'espace, la matière, la force; à ce point de vue, la science est peut-être la plus inextensible des oeuvres humaines. Sans doute les théories scientifiques se perfectionnent, mais c'est en se substituant, non sans des retours périodiques, pendant que les observations et les expériences s'accumulent; et l'on voit reparaître d'âge en âge certains chefs généraux d'explication, l'atomisme, le dynamisme (appelé évolutionnisme de nos jours), la monadologie, l'idéalisme (de Platon ou d'Hégel), cadres inflexibles du régiment grossissant et débordant des faits. Seulement, parmi ces idées maîtresses, parmi ces hypothèses *ou inventions* scientifiques, il en est quelques-unes qui se confirment de mieux en mieux entre elles et qui sont de plus en plus confirmées par l'accumulation continue des phénomènes découverts, lesquels, par suite, ne se bornent plus à ne pas se contredire, mais se répètent et se confirment les uns les autres comme rendant témoignage ensemble à une même loi, à une même proposition collective. Avant Newton les découvertes qui se succédaient en astronomie ne se contredisaient point; depuis Newton elles se confirment. L'idéal serait que chaque science distincte fût réductible, comme l'astronomie moderne, à une formule unique, et que ces formules différentes eussent pour lien une formule supérieure; qu'en un mot il n'y eût plus les sciences, mais la science; comme dans une religion polythéiste qui est devenue monothéiste par voie de sélection, il n'y a plus les dieux, mais Dieu.

Semblablement, dans une tribu, naguère pastorale, qui devient une nation agricole, puis manufacturière, et qui ajoute de la sorte à ses pâturages des terres à blé, des rizières, des vergers, des jardins de plus en plus riches, des fabriques de plus en plus compliquées, les intérêts ne cessent de se multiplier, et les actes législatifs ou les règles coutumières qui s'y appliquent vont s'accumulant aussi, beaucoup plus que s'abrogeant. Mais les principes généraux du droit, qui finissent par se faire jour au milieu de ce pêle-mêle, sont en nombre toujours limité et pour eux progrès c'est remplacement. Or, après la formation de cette grammaire juridique, le dictionnaire juridique appelé en France *Bulletin des Lois* peut bien encore grossir à vue d'œil et même avec une activité redoublée, mais les lois qui se succèdent, dès lors, se présentent revêtues d'un même uniforme théorique qui les rend aptes à former un code, code rural, code de commerce, code maritime, etc... Systématisation impossible auparavant.

Enfin, au point de vue gouvernemental (dans le sens large où j'entends le mot gouvernement, c'est-à-dire comme *l'activité dirigée* d'une nation sous toutes ses formes), des distinctions analogues se produisent. Nous dirons que l'activité nationale dirigée est soit belliqueuse, soit laborieuse, et que la première se subdivise en forces militaires et en forces politiques, suivant qu'elle consiste en guerre courte et sanglante d'armées ou en guerre longue et orageuse de partis, en une oppression de l'étranger vaincu et tributaire ou en une oppression de l'adversaire intérieur battu et accablé

d'impôts. Eh bien, il est remarquable que, dans ces deux subdivisions à la fois, le côté administratif se déploie et se perfectionne incessamment, au fur et à mesure que les fonctions se multiplient, tandis que l'art de la guerre et l'art de la politique se meuvent toujours dans un cercle étroit de stratégies ou de constitutions qui se ramènent à un petit nombre de types différents entre lesquels il faut opter et dont l'un exclut l'autre. Mais c'est seulement après avoir été saisies et mises en oeuvre par ce plan stratégique ou ce dessein constitutionnel que les fonctions soit civiles, soit militaires, deviennent convergentes au lieu de se borner à n'être pas trop divergentes, et forment un véritable État ou une véritable armée au lieu de former une fédération barbare ou une horde.

Quant à la partie laborieuse, industrielle, de l'activité nationale dirigée, elle comporte les mêmes remarques, mais sous le bénéfice de certaines observations. L'industrie ne saurait être que par abstraction, avons-nous dit, isolée de la morale et de l'esthétique dominante à chaque époque. Si on l'y rattache, comme il convient, on s'aperçoit que, parmi les inventions ou les idées nouvelles relatives au travail, les unes, mais non les autres, sont susceptibles, ainsi qu'on l'a tant répété, de progrès indéfinis, c'est-à-dire d'une accumulation presque sans fin. *L'outillage industriel*, en effet, ne cesse de s'accroître; mais les fins au service desquelles se met, au bout d'un temps, cet ensemble de moyens, ne se suivent qu'en s'éliminant l'une l'autre. À première vue, et à prendre en bloc les moyens et les fins sans les distinguer, il semble que les industries des diverses époques se soient remplacées entièrement. Rien ne ressemble moins à l'industrie grecque ou romaine que l'industrie assyrienne, à l'industrie de notre XVII^e siècle que celle du moyen âge, et à notre grande industrie contemporaine que la petite industrie de nos aïeux. Effectivement, chacun de ces grands faisceaux d'actions humaines a pour lien et pour âme quelque grand besoin dominant qui change en entier d'un âge à l'autre : besoin de préparer sa vie posthume, besoin de flatter ses dieux, d'embellir et d'honorer sa cité, besoin d'exprimer sa foi religieuse ou son orgueil monarchique, besoin de nivellement social. Et le changement de ce but supérieur nous explique la succession de ces oeuvres saillantes où toute une époque se résume, le tombeau en Égypte, le temple en Grèce, le cirque ou l'arc de triomphe à Rome, la cathédrale au moyen âge, le palais au XVII^e siècle, les gares ou plutôt les constructions urbaines aujourd'hui.

Mais, à vrai dire, ce qui a disparu de la sorte sans retour, ce sont les civilisations plutôt que les industries passées, si l'on doit entendre par civilisation l'ensemble des buts moraux ou esthétiques d'une époque et de ses moyens industriels, la rencontre toujours accidentelle, en partie, des premiers avec les seconds. Car ces buts ont employé ces moyens parce qu'ils les ont rencontrés, mais ils auraient pu en utiliser d'autres, et ces moyens ont servi ces buts, mais ils étaient prêts à servir des fins différentes. Or, ces fins passent, mais ces moyens restent, en ce qu'ils ont d'essentiel. Une machine moins parfaite se survit, au fond, par une sorte de métempsychose, dans la machine plus parfaite et plus complexe qui en apparence ou à certains égards l'a tuée ; et toutes les machines simples, le bâton, le levier, la roue, se retrouvent dans nos outils plus modernes. L'arc subsiste dans l'arbalète, l'arbalète dans l'arquebuse et le fusil. Le char primitif subsiste dans la voiture suspendue, celle-ci dans la locomotive qui a non pas chassé, mais absorbé la diligence en lui ajoutant quelque chose, à savoir, la vapeur et une vitesse supérieure, tandis que le besoin chrétien du salut mystique a réellement chassé et non absorbé le besoin romain de la gloire patriotique, comme la théorie de Copernic le système de Ptolémée.

En somme, les inventions industrielles qui se poursuivent depuis des millions d'années sont comparables au dictionnaire d'une langue ou aux faits de la science.

Beaucoup d'outils et de produits, à la vérité, comme je l'ai dit plus haut, ont été détrônés par d'autres, de même que beaucoup d'informations moins exactes ont été expulsées par des connaissances plus vraies ; mais, en somme, le nombre des outils et des produits, comme celui des connaissances, s'est toujours grossi. La science proprement dite, recueil des faits qui peuvent servir à prouver une théorie quelconque, est comparable à l'industrie proprement dite, trésor d'engins et de procédés qui peuvent servir à réaliser une esthétique ou une morale quelconque. L'industrie en ce sens est la *matière* dont la *forme* est fournie par les idées régnantes sur la justice et la beauté, sur le *quid deceat quid non* pour la direction jugée la meilleure de la conduite. Et, par l'industrie, j'entends l'art aussi, en tant que distinct de l'idéal changeant qui l'inspire, et qui prête à ses secrets, à ses habiletés multiples, leur âme profonde. - Or, soit avant, soit après la formation d'une morale et d'une esthétique arrêtées, c'est-à-dire d'une hiérarchie de besoins consacrée par un jugement unanime, les ressources de l'industrie, y compris les ingéniosités des artistes et même des poètes, vont se multipliant; mais, avant, elles s'éparpillent, après, elles se concentrent, et c'est alors seulement qu'une même pensée implicite s'affirmant dans toutes les branches du travail national, elles donnent le spectacle de cette mutuelle confirmation, de cette orientation unique, de cette admirable harmonie interne que la Grèce et notre XIII^e siècle ont connues, que nos petits-neveux reverront peut-être.

Pour le moment, il faut l'avouer, et cette remarque nous conduit à de nouvelles considérations, notre époque moderne et contemporaine cherche son pôle. Ce n'est pas à tort qu'on a signalé son caractère principalement scientifique et industriel. Par là, il faut entendre que, théoriquement, la recherche heureuse des faits l'a emporté sur la préoccupation des idées philosophiques, et que, pratiquement, la recherche heureuse des moyens l'a emporté sur le souci des buts de l'activité. Cela veut dire que, partout et toujours, notre monde moderne s'est précipité d'instinct dans la voie des découvertes ou des inventions accumulables, sans se demander si les découvertes et les inventions substituables qu'il négligeait, ne donnaient pas seules aux premières leur raison d'être et leur valeur. Mais nous posons-nous maintenant cette question : est-il vrai que les côtés non extensibles indéfiniment de la pensée et de la conduite sociales (grammaires, dogmes et théories, principes de droit, stratégie et programme politique, esthétique et morale) méritent moins d'être cultivés que les côtés extensibles indéfiniment (vocabulaires, mythologies et science de faits; - coutumes et bulletins des lois, administrations militaires et civiles, industries) ?

Nullement. Le côté substituable, inextensible au delà d'un certain degré, est toujours au contraire le côté essentiel. La grammaire, c'est toute la langue. La théorie, c'est toute la science, et le dogme, toute la religion. Les principes, c'est tout le droit. La stratégie, c'est toute la guerre. L'idée politique, c'est tout le gouvernement. La morale, c'est tout le travail, car l'industrie vaut ce que vaut son but. Et l'idéal, on me l'accordera bien, c'est tout l'art. - À quoi bon les mots, sinon à faire des phrases ? À quoi bon les faits, sinon à faire des théories ? À quoi bon les lois, sinon à faire éclore ou à consacrer des principes supérieurs du droit ? À quoi bon les armes, les manoeuvres, les administrations diverses d'une armée, sinon à entrer dans le plan stratégique du général en chef ? À quoi bon les services, les fonctionnements, les administrations multiples d'un État, sinon à servir les desseins constitutionnels de l'homme d'État dans lequel s'incarne le parti vainqueur ? À quoi bon les métiers et les produits divers d'un pays, sinon à concourir aux fins de la morale régnante ? et à quoi bon les écoles artistiques et littéraires et les oeuvres d'art d'une société, sinon à formuler ou à fortifier son idéal propre ?

Seulement, il est bien plus facile de progresser dans la voie des acquisitions et des enrichissements toujours possibles, que dans la voie des remplacements et des sacrifices toujours nécessaires. Il est bien plus aisé d'entasser néologismes sur néologismes que de mieux parler sa langue, et d'y introduire ainsi par degrés des améliorations grammaticales ; de collectionner des observations et des expériences dans les sciences, que d'y apporter des théories plus générales et plus démontrées ; de multiplier les miracles et les pratiques de piété dans sa religion que d'y substituer à des dogmes usés des dogmes plus rationnels ; de fabriquer les lois à la douzaine que de concevoir le principe d'un Droit nouveau, plus propre à concilier tous les intérêts ; de compliquer les armements et les manœuvres, les bureaux et les fonctions, et d'avoir d'excellents administrateurs militaires ou civils, que d'avoir des généraux ou des hommes d'État éminents qui conçoivent à l'instant voulu le plan qu'il faut et contribuent par leur exemple à renouveler, à perfectionner l'art de la guerre et de la politique ; de multiplier ses besoins, grâce à la variété toujours plus riche de ses consommations entretenues par les industries les plus diversifiées, que de substituer à son besoin dominant un besoin supérieur et préférable, plus propre à faire régner l'ordre et la paix ; enfin, de dérouler artistiquement l'inépuisable série des habiletés et des tours de force, que d'entrevoir la moindre lueur d'un beau nouveau, jugé plus digne de susciter l'enthousiasme et l'amour.

Mais notre Europe moderne s'est un peu laissé entraîner par l'attrait d'une facilité décevante. De là le contraste qui frappe, notamment entre son abondance législative et sa faiblesse juridique (qu'on la compare, sous ce rapport, à Rome sous Trajan, à Constantinople même sous Justinien), ou entre son exubérance industrielle et sa pauvreté esthétique (qu'on la compare à cet égard aux beaux jours du Moyen âge français ou de la Renaissance italienne !) – Je pourrais, dans une certaine mesure, ajouter entre ses sciences et la philosophie de ses sciences. Mais je me hâte de reconnaître que le côté philosophique de son savoir, quoique cultivé avec une négligence relative, a été l'objet d'une culture bien autrement étendue et profonde que le côté moral de son activité. L'industrie, à ce point de vue, est notablement en retard sur la science. Elle a suscité de tous côtés des besoins factices qu'elle satisfait pêle-mêle sans s'inquiéter du triage à faire entre eux et de leur meilleur accord. En cela elle est semblable à la science mal digérée du XVI^e siècle, qui provoquait dans tous les cerveaux une floraison d'hypothèses, de bizarreries pédantesques, incohérentes, toutes séparément nourries d'une certaine quantité de faits. Il s'agit, pour l'activité, pour la civilisation contemporaine, de liquider ce chaos de besoins hétérogènes, comme il s'agissait pour la science du XVI^e siècle de régler l'imagination des savants et de retrancher la plupart de leurs conceptions, au profit de quelques autres, transformées en théories. Quels sont les besoins simples et féconds que développera l'avenir, et quels sont les besoins touffus et stériles qu'il élaguera ? Là est le secret. Il est difficile à trouver, mais il doit être cherché. Tous ces besoins discordants ou mal accordés qui fleurissent sur tous les points du sol industriel, et ont leurs adorateurs passionnés, constituent une sorte de fétichisme ou de polythéisme moral qui aspire à se répandre en un monothéisme moral compréhensif et autoritaire, en une esthétique neuve, grande et forte.

Aussi est-ce bien plutôt l'industrie que la civilisation qui a progressé dans notre siècle. Et j'en trouverais la preuve dans l'embarras où j'ai été tout à l'heure pour spécifier un genre de monument où l'industrie propre à notre temps se résumât. Chose étrange et qui ne s'est plus vue, ce que l'industrie construit de plus grandiose à présent, ce sont, non des produits, mais des outils industriels, à savoir de grandes fabriques, des gares immenses, des machines prodigieuses. Comparez à ces

laboratoires de géants, qu'on appelle des forges ou des ateliers de construction, ce qui sort de là, même de plus important: une belle maison, un beau théâtre, un hôtel de ville ; combien ces oeuvres de notre industrie sont mesquines auprès de ses demeures ! Combien surtout les petites magnificences de notre luxe privé ou public pâlisent, auprès de nos Expositions industrielles, où la seule utilité des produits est de se montrer ? C'était l'inverse jadis, quand de misérables huttes de fellahs des Pharaons, quand d'obscures échoppes d'artisans du moyen âge entouraient la pyramide ou la cathédrale gigantesque, dressée en l'air par le faisceau de leurs efforts combinés. On dirait que l'industrie maintenant est pour l'industrie comme la science pour la science.

Autres considérations

[Retour à la table des matières](#)

Nous venons de voir que le progrès social s'accomplit par une suite de substitutions et d'accumulations. Il importe assurément de distinguer ces deux procédés, et l'erreur des évolutionnistes est de les confondre ici comme partout. Le mot évolution peut-être est mal choisi. On peut dire pourtant qu'il y a évolution sociale quand une invention se répand tranquillement par imitation, ce qui est le fait élémentaire des sociétés ; et même quand une invention nouvelle, imitée à son tour, se greffe sur une précédente qu'elle perfectionne et favorise. Mais, dans ce dernier cas, pourquoi ne pas dire plutôt qu'il y a *insertion*, ce qui serait plus précis ? Une philosophie de l'Insertion universelle serait une heureuse rectification apportée à la théorie de l'universelle Évolution. - Enfin, quand une invention nouvelle, microbe invisible au début, plus tard maladie mortelle, apporte à une invention ancienne, à laquelle elle s'attache, un germe de destruction, comment peut-on dire que l'ancienne a évolué ? Est-ce que l'Empire romain a évolué le jour où la doctrine du Christ lui a inoculé le virus de négations radicales opposées à ses principes fondamentaux ? Non, il y a dans ce cas contre-évolution, révolution si l'on veut, nullement, évolution. - Au fond, sans nul doute, il n'y a, ici comme précédemment, que *des* évolutions, élémentairement, puisqu'il n'y a que des imitations ; mais, puisque ces évolutions, ces imitations, se combattent, c'est une grande erreur de considérer le tout, formé de ces éléments en conflit, comme *une seule* évolution. Je tenais à faire cette remarque en passant.

Autre remarque plus importante. Quel que soit le procédé employé pour supprimer le conflit des croyances ou des intérêts et pour établir leur accord, il arrive presque toujours (n'arrive-t-il pas toujours ?) que l'harmonie ainsi produite a créé un antagonisme d'un genre nouveau. Aux contradictions, aux contrariétés de détail, on a substitué une contradiction, une contrariété de masse qui va chercher, elle aussi, à se résoudre, sauf à engendrer des oppositions plus hautes, et ainsi de suite jusqu'à la solution finale. Au lieu de se disputer les uns aux autres le gibier, les têtes de bétail, les objets utiles, un million d'hommes s'organisent militairement et collaborent pour l'asservissement du peuple voisin. En cela leurs activités, leurs désirs de gain, trouvent leur point de ralliement. Et, de fait, avant le commerce et l'échange, le militarisme a dû être longtemps le seul dénouement logique du problème posé par la

concurrence des intérêts. Mais le militarisme engendre la guerre, la guerre de deux peuples substituée à des milliers de luttes privées.

De même, au lieu d'agir chacun de leur côté, de s'entraver ou de se combattre, une centaine d'hommes se mettent à travailler en commun dans une usine : leurs actions cessent d'être contraires, mais une contrariété inattendue naît de là, à savoir la rivalité de cette usine avec telle ou telle autre qui fabrique les mêmes produits. Ce n'est pas tout. Les ouvriers de chaque fabrique sont intéressés ensemble à sa prospérité, et, en tout cas, leurs désirs de production, grâce à la division du travail organisé, convergent vers le même but ; les soldats de chaque armée ont un intérêt commun, la victoire. Mais en même temps la lutte entre ce qu'on appelle le Capital et ce qu'on appelle le Travail, c'est-à-dire entre l'ensemble des patrons et l'ensemble des ouvriers ¹, et aussi bien la rivalité entre les divers grades de l'armée, entre les diverses classes de la nation sont provoquées par cet accord imparfait. Ce sont là des problèmes téléologiques soulevés par les progrès mêmes de l'organisation industrielle ou militaire, de même que le progrès des sciences pose des problèmes logiques, révèle des antinomies rationnelles, solubles ou insolubles, que l'ignorance antérieure dissimulait.

Le système féodal d'une part, d'autre part la hiérarchie ecclésiastique, avaient puissamment pacifié les passions et solidarisé les intérêts au moyen âge. Mais le grand et sanglant conflit entre le sacerdoce et l'Empire, entre les Guelfes, partisans du pape, et les Gibelins, partisans de l'Empereur (duel logique au début, devenu plus tard duel téléologique, c'est-à-dire politique), est né du choc de ces deux harmonies non harmonisables entre elles sans la mise hors combat de l'un des deux adversaires. La question est de savoir si ces déplacements de contradictions et de contrariétés ont été avantageux, et si l'on peut espérer que l'harmonie des intérêts ou des esprits soit jamais complète, sans compensation de dissonance ; si, en d'autres termes, une certaine somme de mensonge ou d'erreur, de duperie ou de sacrifice, ne sera pas toujours nécessaire pour maintenir la paix sociale.

Quand le déplacement des contradictions ou des contrariétés consiste à les centraliser, il y a assurément avantage. Si cruelles que soient les guerres provoquées par l'organisation des armées permanentes, cela vaut mieux encore que les innombrables combats des petites milices féodales ou des familles primitives ; si profonds que soient les mystères révélés par le progrès des sciences, si grand que soit l'abîme creusé entre les écoles philosophiques par les questions nouvelles où elles se combattent par des arguments puisés au même arsenal scientifique, il n'est pas permis de regretter les temps d'ignorance où ces problèmes ne se posaient pas. La science, en somme, a plus satisfait de curiosités poignantes qu'elle n'en a suscité, la civilisation a plus satisfait de besoins qu'elle n'a fait naître de passions. Les inventions et les découvertes sont des cures par la méthode substitutive. Les inventions, en calmant les besoins naturels et faisant surgir des besoins de luxe, substituent à des désirs très pressants des désirs moins pressants. Les découvertes remplacent les premières ignorances, très anxieuses, par des *inconnues* peut-être aussi nombreuses, mais, à coup sûr, moins inquiétantes. Puis, ne voyons-nous pas le terme où cette transformation protéiforme de la contradiction et de la contrariété nous achemine ? Le jeu de la concurrence aboutit fatalement à un monopole, le libre-échange et le laisser-aller courent à une organisation légale du travail, et la guerre tend à hypertrophier les États, à produire d'énormes

¹ Cela est tellement vrai que, dès le XVI^e siècle (Voy. Louis Guibert, Les anciennes corporations en Limousin, etc.), « en face des syndicats de patrons (des corporations), on trouve des syndicats d'ouvriers organisés ». Les compagnonnages alors, à Paris, à Lyon et ailleurs, « fournissent aux imprimeurs, aux boulangers, aux chapeliers, des ressources pour résister aux maîtres ».

agglomérations, jusqu'à ce que l'unité politique du monde civilisé se consume enfin et assure la paix générale. Plus s'accroît, plus grandit le conflit de masse provoqué par la suppression des conflits de détail, au point même de faire parfois regretter ceux-ci, et plus ce résultat pacifique devient inévitable. Quand l'armée royale s'est substituée dans chaque État aux milices provinciales ou seigneuriales, cette armée a commencé par compter un nombre de soldats très inférieur à l'effectif total de ces milices, et, par suite, le conflit des armées royales était loin d'égaliser en étendue de péril la somme des conflits qu'il évitait; mais cet avantage, je le sais, a été en diminuant à mesure qu'une nécessité inéluctable a forcé chaque État d'augmenter son contingent militaire, si bien que de nos jours les grandes nations en sont venues à mettre sur pied tous les hommes valides. Alors tout le profit de la civilisation à cet égard s'évanouirait si, précisément, l'énormité des armées ne présageait l'imminence de quelque conflagration définitive suivie d'une conquête colossale, unifiante et pacifiante, - à moins que les armes ne finissent par tomber rouillées des mains des soldats, à force de ne plus servir.

À suivre.

Voir de deuxième fichier pour la suite : chapitre VI à VIII.